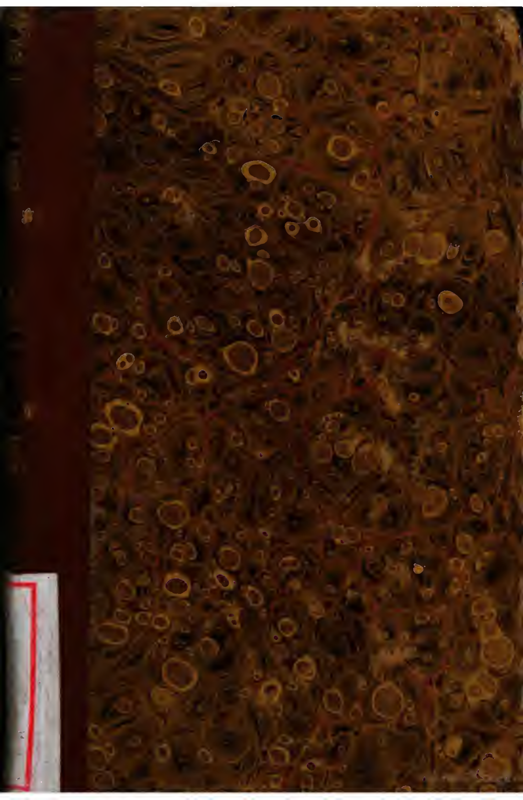
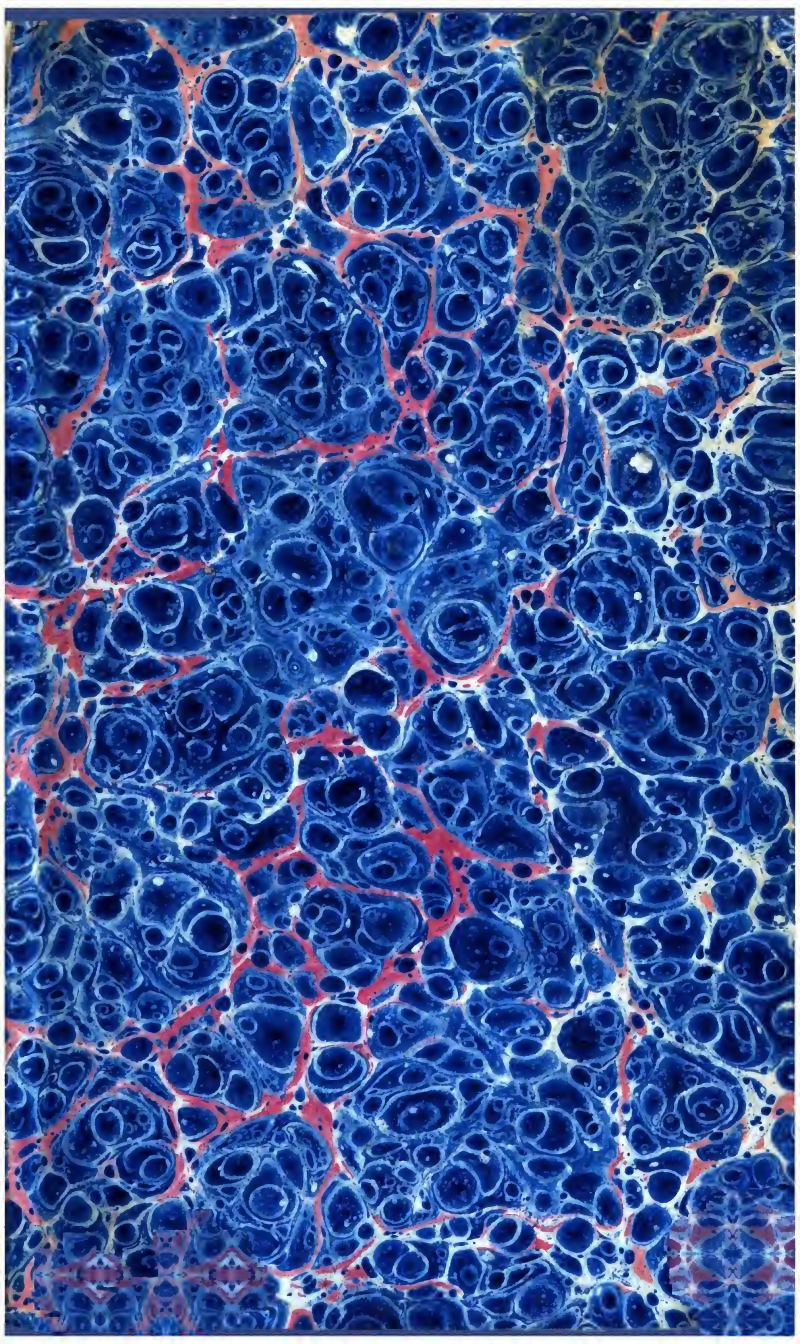






MÉMOIRES

DU DOCTEUR

ANTOMMARCHI.

MÉMOIRES

DU DOCTEUR

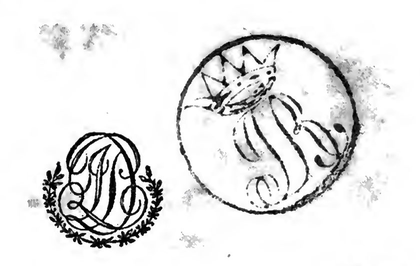
ANTOMMARCHI,

OU

LES DERNIERS MOMENS

DE NAPOLÉON.

TOME PREMIER.



BRUXELLES,


P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

GRANDE PLACE, Nº 1188.

1825.

A





Qui lui donna naissance,

Et qu'il chérit toujours!

F. Antommarchi.

PRÉFACE.

Je n'avais pas dessein de recueillir encore les souvenirs que j'ai rapportés de Sainte-Hélène ; mais les publications se multiplient : les unes représentent Napoléon comme un homme irrité, colère, bassement acharné sur tout ce qui l'entoura ; les autres l'arment contre lui-même et lui font chercher à Fontainebleau la mort, qu'il ne devait trouver qu'à Longwood. J'avoue que je ne reconnais à ces traits ni à ces tentatives le grand homme dont j'approchai long-temps. Bon, aimable, emporté, mais juste, il se plaisait à faire valoir les services, à rappeler les belles actions de ceux mêmes qui l'avaient offensé ; en un mot, il ne se laissait pas plus aller aux passions haineuses qu'abattre par les coups du sort. Il aimait à revenir sur les événemens de sa vie ; les moindres détails, les plus légers incidens, il n'omettait rien ; il vou-

lait, comme il me le disait lui-même, que je connusse toutes les sensations par lesquelles il avait passé, afin que je fusse plus à même d'apprécier son état. Certes, ce n'est pas dans ces confidences intimes, dans ces épanchemens de malade à médecin qu'il m'eût fait mystère d'une tentative dont les conséquences sont toujours si graves. Il était suffoqué, blessé dans ses affections les plus chères; il eut un débordement de bile affreux, mais jamais il n'eut la pensée d'abréger ses jours. Ces scènes, ces apprêts que l'écrivain décrit avec tant de complaisance peuvent être fort dramatiques; mais n'ont jamais existé que dans son imagination!!

A. M. et P. M, qui se reproduisent si souvent dans cet ouvrage, indiquent la partie de la journée où les visites ont été faites, si c'est avant ou après midi.

DERNIERS MOMENS

DE NAPOLÉON.

Je ne cherche à blâmer personne ; mais j'ai recueilli les derniers soupirs de Napoléon, j'ai assisté à sa longue agonie, je dois compte à la société de ce que j'ai vu.

Je connaissais le chevalier Colonna, chambellan de madame Mère ; je savais combien il était dévoué, avec quelle noble indignation il avait renoncé au gouvernement des Abruzzes, j'étais plein de confiance en sa droiture, je ne craignais pas qu'il me conseillât mal. Il me proposait de passer à Sainte-Hélène : mon parti fut bientôt pris. Je réglai quelques affaires personnelles, je m'arrangeai pour que la publication des œuvres posthumes du célèbre Mascagni, que je dirigeais, ne fût ni interrompue ni ralentie, et me disposai à partir. Cette célérité fut remarquée, et déplut. Les honnêtes gens se mirent en campagne ; je fus signalé, suspect ; j'eus toute la police sur les bras. Les marquis, les abbés, les espions, toutes les bonnes âmes enfin avaient pris l'effroi ; on eût dit qu'à moi seul j'étais capable d'embraser l'Italie entière. L'un

appelait sur moi la sollicitude du ministère, l'autre me prodiguait les menaces; les dénonciations, les lettres anonymes n'arrêtaient pas. Mais qu'avais-je à faire de cette ignoble agitation? J'étais appelé auprès de l'homme du siècle; j'allais partager son exil, jouir de sa présence; je me souciais peu de ces frelons toujours empressés autour du pouvoir.

Je troublais les esprits de la police, et pourtant la police répugnait à me laisser partir. J'étais prosecteur d'anatomie à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve de Florence, attaché à l'université de Pise, et comme tel astreint à résider. Je demandai un congé, on me le refusa; je donnai ma démission, on ne l'accepta pas; je ne pouvais pas rester, on ne voulait pas me laisser partir; je ne savais quel parti prendre. Je tentai la voie des négociations; mais plus j'insistais, plus j'éveillais les défiances. Le nom de Napoléon remplissait tous ces suppôts d'alarmes; ils ne pouvaient se rassurer. Si j'énumérais les mers, les flottes, les montagnes qui rendaient le retour de ce grand homme impossible, je cherchais à endormir leur vigilance; je n'exaltais les obstacles que parce que peut-être il les avait déjà vaincus. J'étais son agent, son complice; je méritais l'animadversion publique. La frayeur de l'homme en place me fit sourire; il s'en aperçut, pâlit de colère, et saisissant le cordon d'une sonnette : « Vous me bravez, monsieur ! » — « Je vous écoute. » —

« Vous m'insultez ! » — « Je n'ai garde. » — « Un mot, un signe, songez-y ! » — « Je le sais. » — « Vos trames, vos menées ! » — « Anatomiques ! » — « Vos complices ! — « Les cadavres ! » — « Vous m'interrompez, monsieur ; je ne veux pas qu'on m'interrompe. Oui, vos trames, vos menées, vos complices, rien n'a échappé à la police. Je sais tout jusqu'à vos moindres dispositions. » — « D'amphithéâtre ? — « Non ; de bal, de vapeurs, de scène à la Campbell. Colonna est-il encore malade ? Arrive-t-il ? De quelle folle avez-vous fait choix ? » Je l'examinais, je cherchais ce qu'il voulait dire. — « Mes questions sont obscures ; vous ne me comprenez pas ; c'est moi qui ai jeté cette vieille sotte de B...... à la tête de Campbell ; je ne suis pas dupe de l'étonnement que vous feignez ; allez, vous êtes un....— « Physiologiste. » — « Conspirateur. D'ailleurs conspirateur et physiologiste, c'est tout un. Vous ne respirez que le retour des saturnales ; vous regrettez le temps où un bourreau, encore teint du sang des victimes que son scalpel avait souillées, endossait la toge et prenait sa part du pouvoir. Chacun est désormais à sa place ; ce temps ne renaîtra plus. » — « Je vous le disais, Napoléon.... » — « Tient l'Europe en alarmes. » — « Enchaîné, gardé à vue ? » — « Recueille les regrets des peuples. » — « Il en est séparé par de vastes mers. » — « Il peut les franchir. » — « Échap-

per à la vigilance anglaise ? » — « Il la trompera, la surprendra ; l'eau, l'air, la terre, quelque élément nouveau viendra à son secours ; il recouvrera sa liberté ; je m'attends à tout ; mais je veille sur la Toscane. » — « Qu'a-t-elle à craindre? que peut-il lui arriver ? » — « Le malheur que vous appelez sur elle. Pensez-vous que je me fasse illusion? que je me dissimule l'effet que produirait le démon de la guerre s'il apparaisssait de nouveau au sommet des Alpes, qu'il appelât l'Italie aux armes, à la liberté ? »

On ne gagne rien à discuter, surtout avec la police. Je l'abandonnai à ses terreurs et m'adressai au cardinal Fesch. La réponse de son éminence ne se fit pas attendre ; elle était ainsi conçue :

« Rome, 19 décembre 1818.

« Monsieur Antommarchi,

« Ayant été chargé par lord Bathurst de choisir un chirurgien de réputation pour l'expédier à Sainte-Hélène au service de l'empereur Napoléon, j'ai fait tomber mon choix sur vous, d'après les excellens témoignages qui m'ont été rendus sur votre compte, et d'après l'assurance qui m'a été donnée de votre ardent désir de dédier tout votre zèle et vos talens au susdit prince. En conséquence, vous remettrez la lettre ci-jointe à son excellence lord Burghersh, ministre anglais à Florence, afin

qu'il vous accorde les passe-ports nécessaires pour venir à Rome, et d'ici vous rendre à Londres en passant par l'Allemagne.

« On vous remettra ici la somme nécessaire pour faire votre voyage, laissant à l'empereur de fixer vos gages annuels.

« Vous trouverez ici vos compagnons de voyage, qui se rendent à la même destination.

« Agréez, monsieur, les sentimens de mon attachement et de ma reconnaissance.

« J. cardinal Fesch. »

Je remis au ministre anglais la lettre du cardinal. Elle contenait la dépêche originale de lord Bathurst, qui autorisait son éminence à faire passer quatre personnes à Sainte-Hélène. Il la parcourut, m'offrit son appui, ses services, et m'annonça qu'il allait notifier au grand-duc les intentions de son gouvernement. Mais cette communication n'arrêta ni les délations, ni les injures. Je continuai à être insulté, surveillé, menacé; je m'attendais à être enlevé d'un instant à l'autre. Je savais qu'il avait été question de moi au conseil, que les ministres s'étaient assemblés trois fois pour délibérer sur cette grave affaire. Mon arrestation avait été résolue, mais le résident anglais en fit sentir l'odieux : on sursit; on en référa au cabinet de Vienne, qui ne trouva pas ma détermination aussi coupable que

les Toscans l'avaient jugée. On reçut ma démission. On me délivra des passe-ports; je me mis en route le 5, et arrivai le 7 janvier à Rome.

Je fus présenté à madame Mère, au cardinal, à tous les membres de la famille impériale qui s'y trouvaient. Je pensais ne m'arrêter que le temps nécessaire pour prendre leurs ordres et poursuivre mon voyage; mais son éminence était occupée de bulles, d'orthodoxie, elle voulait s'assurer que le prêtre qui m'accompagnait n'errait pas dans la foi. Malheureusement l'abbé Parigi était un homme aimable, qui avait du goût, de la littérature, l'usage du monde, et pouvait adoucir le poids des heures de l'empereur. Sa résolution avait mis les dévots en rumeur; il fut desservi auprès du pape, de l'archevêque, de tout ce qui avait de l'influence à Rome. Le cardinal reconnut la calomnie; mais, aussi susceptible que César, il repoussa le prêtre et lui retira la bulle. Il s'agissait de le remplacer. La chose n'était pas facile, il faut tant de qualités pour faire un apôtre : mais la grâce n'abandonne jamais le juste, monseigneur eut une inspiration. Il pensa qu'un missionnaire qui sait de théologie et de médecine, ce qui convient pour catéchiser, traiter les sauvages de la mer du Sud, était l'homme qui convenait à Sainte-Hélène. Sa foi était sûre, sa pratique éclairée; il réunissait tous les avantages et ne présentait aucun inconvénient, il fallait l'en-

voyer. Buonavita fut en conséquence nommé préfet apostolique. Revenu en Europe après vingt-six ans de séjour au Mexique, il avait été successivement aumônier de madame Mère à l'île d'Elbe, et chapelain de la princesse Pauline à Rome. Il était plein de zèle; mais impotent, goutteux, cacochyme, il ne pouvait remplir l'objet de sa mission. Une attaque d'apoplexie venait encore de lui frapper la langue, à peine s'il en conservait l'usage. Il ne balança pas néanmoins; il était question de l'empereur, il ne consulta pas ses forces : mais il était membre du collége de la propagande, il ne pouvait aller seul. Les missionnaires qui passent la ligne doivent au moins être deux; on lui adjoignit un jeune abbé, Vignali, qui avait quelques notions de médecine. La princesse Pauline donna son cuisinier, madame Mère un de ses valets de chambre; et la petite colonie se trouva formée. Restait à décider si l'on irait par terre ou par mer, à grandes ou à petites journées. L'empereur souffrait, manquait de médecin, mais on lui dépêchait un prêtre perclus de tous ses membres : il fut arrêté qu'on marcherait à pas de tortue, qu'on traverserait l'Allemagne, qu'on multiplierait les séjours, qu'on ne relaierait point, et qu'on attendrait que la santé du préfet apostolique fût rétablie.

Il y avait un mois que j'étais à Rome, le temps

courait et nous ne partions point. Je perdais patience; mais monseigneur était assiégé de doutes, de scrupules, il fallut bien que je me résignasse. J'étais accablé du poids de mes heures, je foulais le sol sur lequel étaient passés les maîtres du monde : j'essayai de le visiter : mais ici avaient péri les Gracques, là Scipion; plus loin Servilius; ce n'était que crimes, qu'attentats; je n'avais pas besoin des décombres qu'avait habités Flaminius pour apprécier l'aristocratie. Je m'éloignai.

Je reçus enfin le rapport du docteur O'Meara sur la maladie dont l'empereur était atteint. Il était conçu ainsi qu'il suit :

« Les derniers jours de septembre ont développé des symptômes qui indiquent du désordre dans les fonctions hépatiques. Napoléon avait souvent été attaqué avant cette époque de catharre, de maux de tête, de rhumatismes : mais ces accidens se sont aggravés; les jambes, les pieds sont enflés.

« Les gencives ont pris une apparence spongieuse, scorbutique; enfin il s'est manifesté des signes d'indigestion.

« 1er. octobre 1817. Douleurs aiguës, chaleur, sensation de pesanteur dans la région hypocondriaque droite. Ces accidens ont été accompagnés de dyspepsie et de constipation.

« Depuis cette époque la maladie n'a pas cessé.

Elle a fait des progrès lents, mais continuels. La douleur, d'abord légère, s'est accrue au point de faire craindre une *hépatite aiguë*. Cette exacerbation du mal est l'effet d'un fort catharre.

« Trois dents molaires étaient attaquées. Je jugeai d'après cette circonstance qu'elles devaient en partie être cause des affections inflammatoires des muscles et des membranes de la mâchoire. Je pensai en outre qu'elles avaient produit le catharre. Je les arrachai à des intervalles convenables. Les attaques ont été depuis moins fréquentes.

« Je conseillai pour détruire l'apparence scorbutique qu'avaient prises les gencives, l'usage des légumes, des acides. Je réussis. Elle disparut, reparut encore, et fut dissipée par le même moyen.

« Les purgatifs, les frictions remirent les jambes en bon état. Elles furent cependant de nouveau affectées au bout de quelque temps, mais beaucoup moins fort. Les purgatifs, les bains chauds, les sueurs abondantes ont souvent atténué la douleur de la région hypocondriaque, mais ne l'ont jamais dissipée complètement. Elle s'est beaucoup accrue dans le courant d'avril et de mai. Elle est devenue irrégulière, a produit la constipation puis la diarrhée, puis des évacuations abondantes de matières bilieuses, muqueuses. En même temps les coliques, les flatulences, se faisaient sentir, l'appétit avait disparu, sensations de pesanteur,

inquiétude, oppression au scrobicule du cœur. Visage pâle, jaune de la *tunica sclerotica*. Urines âcres et fortement colorées, accablement d'esprit et mal de tête. Le malade ne pouvait se tenir sur le côté gauche. Il éprouvait des sensations de chaleur dans l'hypocondre droit; nausées, de temps à autre vomissement de bile âcre et visqueuse qui s'est accrue avec la douleur. Absence presque totale de sommeil, incommodité, faiblesse.

« L'affection des jambes s'est reproduite, mais avec moins de force qu'elle n'en avait d'abord. Mal de tête, inquiétude, anxiété, oppression dans la région épigastrique et précordiale; paroxisme de fièvre à l'entrée de la nuit: Peau brûlante, soif, maux de cœur, pouls rapide. Calme, sueur vers le point du jour. C'est un effet assez constant chez le malade. Les sueurs abondantes lui ôtent la fièvre. Il existe à la région hypocondriaque droite une tuméfaction qui est sensible à la pression extérieure. Langue presque constamment blanche. Le pouls, qui avant la maladie donnait 54 à 60 pulsations par minute, va jusqu'à 88. Douleur au-dessus de l'acromion. Administré pour exciter le foie et le ventre, rétablir la sécrétion de la bile, deux purgatifs. Soulagement, mais peu durable. Dans les derniers jours de mai et les premiers de juin, les effets en étaient faibles et momentanés. Proposé le mercure, mais le malade a montré la

répugnance la plus vive; il a repoussé l'usage de ce médicament sous quelque forme qu'il fût déguisé. Conseillé de monter à cheval, de faire chaque jour avec une brosse des frictions sur la région hypocondriaque, de porter de la flanelle, de prendre des bains chauds, des remèdes, quelques divertissemens, de suivre un régime, de ne pas s'exposer aux mauvais temps, aux variations de l'atmosphère. Il a négligé les deux choses les plus importantes, l'exercice et le divertissement. Enfin le 11 juin, nous avons triomphé de sa répugnance. J'ai obtenu qu'il ferait usage du mercure. Il a en effet pris des pilules mercurielles, n°. ij. gra. vj. Il a continué ce traitement jusqu'au 16. Je lui en donnai soir et matin, et de temps à autre quelques purgatifs pour dissiper la constipation. Au bout de six jours je changeai la prescription et substituai au mercure le calomelas (*submurias hydrargyri*), mais il produisit des maux de cœur, des vomissemens, des coliques, une inquiétude générale; je cessai de l'employer. Je l'administrai de nouveau le 19; il causa les mêmes désordres. Je revins à la première préparation mercurielle que j'employai trois fois par jour. J'interrompis ce traitement le 27. Les appartemens sont extrêmement humides. Napoléon avait contracté un violent catharre. Il avait une grosse fièvre, une irritation des plus vives. Ce médicament fut repris le 2 juillet; je le

continuai jusqu'au 9, mais n'en obtins aucun heureux effet. Les glandes salivaires étaient toujours dans le même état. L'insomnie, l'irritation croissaient; les vertiges devenaient fréquens. Deux ans d'inaction, un climat meurtrier, des appartemens mal aérés, bas; un traitement inouï, l'isolement, l'abandon, tout ce qui froisse l'âme agissait de concert. Est-il surprenant que le désordre se soit mis dans les fonctions hépatiques? Si quelque chose étonne, c'est que les progrès du mal n'aient pas été plus rapides. Cet effet n'est dû qu'à la force d'âme du malade et à la bonté d'une constitution qui n'avait point été affaiblie par la débauche. »

Signé, BARRY E. O'MEARA,
chirurgien, etc.

Longwood, 9 juillet 1818.

Le cardinal, madame Mère, voulurent que ce rapport fût soumis aux gens de l'art : ils réunirent ceux qui étaient réputés les plus habiles. J'assistais à la conférence avec un des deux missionnaires, mais sans prendre part à la consultation : elle me fut remise quelques jours après; c'était la loi, les prophêtes; je ne devais pas m'en écarter. Vignali en eut aussi une copie. Je cherchais pourquoi, je l'appris à Sainte-Hélène. Au reste, la pièce était ainsi conçue :

« Nous soussignés, réunis pour consulter sur la santé de sa majesté l'empereur Napoléon, après avoir examiné avec soin un rapport du docteur O'Meara qui a soigné le malade jusqu'au 25 juillet 1818, nous sommes accordés dans les idées suivantes :

« 1°. La maladie de l'auguste patient consiste dans une obstruction de foie et une discrasie scorbutique ;

« 2°. Les moyens de s'opposer à la première maladie, sont une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits subacides, des substances animales faciles à digérer et propres à fournir un chyle adoucissant. L'exercice en plein air, à pied, à cheval, en voiture; une habitation qui soit aérée, exposée aux vents les plus secs et les plus salubres, et enfin l'usage de remèdes qui adoucissent et n'excitent pas le système, sont autant de moyens qu'on emploiera avec succès. L'extrait de *cicuta*, l'acétate de potasse et un peu d'eau minérale salée du genre de celle de Tettuccio en Toscane, méritent cependant la préférence;

« 3°. Si l'usage de ces médicamens ne relâchait pas le ventre, on pourrait y joindre, deux ou trois fois la semaine, une petite dose de pilules composées de savon, de rhubarbe, de sulfate de soude ou de potasse, et pétries avec de l'extrait

de tarassaco, que le malade prendrait avant le souper ;

« 4°. Pour détruire la discrasie scorbutique, il faut, outre les trois premiers moyens indiqués dans le numéro précédent, employer les sucs dépurés des plantes anti-scorbutiques, de la *fumaria* (fumetterre), du *beccabunga* (veronica beccabunga), du *nasturzio aquatico* (nasturzium aquaticum) et du cochléaria surtout. On peut, pour rendre aux gencives la consistance et la vigueur qu'elles doivent naturellement avoir, faire usage d'un opiat dentifrice composé de plantes anti-scorbutiques pulvérisées, et pétries avec une conserve de rose ;

« 6°. Le vice hépatique disparaissant avec ses conséquences, le défaut d'appétit et les vents surtout, on pourrait employer le petit-lait de jument ou d'ânesse, mêlé à quelques sucs de plantes amères non aromatiques, parmi lesquelles on doit choisir de préférence les diverses espèces de chicorée ;

« 7°. Enfin, dans la saison la plus chaude, on peut, si le vice scorbutique ne s'y oppose pas, et que la continuation ou l'augmentation de l'obstruction du fois l'exige, appliquer, mais avec prudence, des bains froids ou au moins peu chauds, ainsi que les douches sur l'hypocondre droit.

« Ces conseils doivent être subordonnés aux circonstances particulières où se trouve l'auguste ma-

lade, et à son état au moment où le médecin choisi le visitera. »

Paul-Baptiste MUCCHIELLI, médecin de son altesse.

Jean-Baptiste BOMBA,
Pierre LUPI,
Dominique MORICHINI,
Joseph SISCO,
professeurs à l'université.

Rome, 1er février 1819.

Ces consultations, ces soins, ces soucis, consumaient le temps. Nous touchions à la fin de février, et il n'était pas encore question de départ. J'avais beau prier, importuner, son éminence avait toujours quelques cas à prévoir, quelques mesures à prendre; je perdais ma peine à solliciter. A force de constance cependant, je parvins à lui arracher l'ordre que je demandais; il céda, mais en patriarche. Nous fûmes encore obligés de perdre deux jours pour accepter un dîner, qui du reste fut magnifique. Madame Mère, Pauline, Louis, y assistaient : tout le monde était gai; chacun nous souhaita un heureux voyage.

Nous avions force ornemens pour la chapelle de l'empereur, mais pas une lettre, pas un mot pour lui. Monseigneur avait été si occupé de bulles, de symboles, de tout ce qui intéressait la foi, qu'il n'avait pu donner avis de notre départ, ni même tracer quelques lignes qui servissent à nous introduire auprès du grand-maréchal. Il nous promit

d'envoyer à Londres une dépêche pour Sainte-Hélène. Nous montâmes en voiture, et le 25 au matin nous étions hors de Rome. Malheureusement nos chevaux étaient lents, les chemins mauvais, nous n'avancions pas; nous fûmes douze jours avant d'arriver à Bologne. Sa majesté la duchesse de Parme nous y avait précédés d'un jour; elle se rendait à Florence, où elle devançait son auguste père. Elle ne descendit pas; mais les habitans étaient accourus sur son passage; ils avaient dételé ses chevaux, traîné sa voiture, et l'avaient long-temps accompagnée au milieu des plus vives acclamations. Nous suivîmes notre route; nous atteignîmes Modène, Parme, où nous eûmes une touffe des cheveux du petit Napoléon, qui fut religieusement portée à Sainte-Hélène. Nous traversâmes Turin, le mont Cenis, Genève, une partie de la Suisse, le duché de Bade; nous côtoyâmes la rive droite du Rhin, et gagnâmes Francfort le 1er avril. La comtesse de Survilliers, que j'étais chargé de voir, me fit l'accueil le plus gracieux, et une foule de questions sur la santé de madame Mère; elle daigna me présenter ses deux filles dont la modestie égalait la beauté, et me questionna beaucoup sur le fils aîné du prince de Canino. Je ne savais d'où provenait cet intérêt si vif; j'ignorais le mariage qui se préparait.

J'allai le lendemain à Offenbach où résidait le

comte Las-Cases. L'abbé Buonavita avait une lettre de son éminence à lui remettre, et je voulais lui offrir mes services s'il avait quelques commissions pour Sainte-Hélène : mais il était si accablé, si malade qu'à peine il pouvait se faire entendre. Il me communiqua quelques relations sur la maladie dont il était affecté, et me demanda ce qu'il avait à faire. Cette discussion, les détails qu'il me donna sur Sainte-Hélène, avaient fait couler le temps; il était tard, je rentrai à Francfort. Nous voulions partir le lendemain, j'allai prendre les ordres de madame de Survilliers. Elle m'adressa encore une foule de questions, parut satisfaite de mes réponses, et me témoigna le désir de voir le prodrome da la grande anatomie de Mascagni, dont je portais un exemplaire avec moi. Le sujet n'était pas propre à flatter le goût délicat d'une dame, mais elle l'exigeait, j'obéis. Elle admira la netteté du travail, la beauté de l'exécution, elle me dit à cet égard les choses les plus flatteuses. Elle me chargea ensuite de la rappeler au souvenir de l'empereur, et remit à l'abbé Buonavita divers petits objets dont les uns étaient destinés à ce prince, les autres à madame Bertrand. Nous nous acheminâmes sur Anvers, nous gagnâmes Ostende, où nous prîmes le paquebot.

Notre destination était connue; tous s'empressaient à nous faire accueil. C'étaient des félicita-

tions, des regrets, chacun eût voulu partager notre exil. — « Quel vertige! Bonaparte! un traître! Ah! » J'allais répondre à cet Anglais qui, moitié honteux, moitié colère, poursuivait ses déclamations. — « Laissez, me dit quelqu'un, c'est Campbell; il a droit d'invective, ne l'interrompez pas. » Je suivis le conseil, le capitaine était en verve, sa faconde nous amusa tous. Nous en convînmes cependant à la honte de Napoléon : susciter une vieille, un bal! on ne joue pas un homme avec plus d'indignité. Tout en approuvant le ressentiment du capitaine, nous ne voulions pas qu'il l'étendît trop loin. Nous l'en avertîmes; il essaya de se fâcher ; nous le priâmes de n'en rien faire, il nous crut; nous atteignîmes Douvres, Londres où nous arrivâmes le 19.

Nous nous rendîmes le surlendemain au ministère. Nous voulions remettre à lord Bathurst la lettre du cardinal qui lui annonçait le départ de notre petite colonie pour Sainte-Hélène. Son excellence ne daigna pas nous admettre; elle nous envoya son secrétaire qui nous fit quelques questions sur notre départ, notre arrivée, les incidens du voyage. Il nous promit du reste de mettre la dépêche sous les yeux du lord, et de nous faire promptement parvenir la réponse.

L'abbé Buonavita reçut en effet, à quelques jours de là, une lettre où nous étions prévenus

de nous tenir prêts à partir; que nous serions conduits au Cap, faute d'occasion directe; Vignali ne pouvait faire partie de l'embarcation, un prêtre suffisait au général Bonaparte, et le cardinal n'avait pas dû dépasser le nombre de quatre personnes qui lui avait été fixé. Cette décision était fâcheuse, renversait toutes les combinaisons de son éminence; heureusement le préfet apostolique réussit à la faire révoquer. Il écrivit à lord Bathurst, il lui exposa son âge, ses infirmités, les ordres du saint-père qui défendent à tout missionnaire de pénétrer seul dans un pays qui n'est pas catholique. Le ministre s'adoucit, donna quelques espérances au vieillard, et finit par accorder à ses cheveux blancs ce qu'il refusait au cardinal.

Il ne s'agissait plus que de partir : mais les vents étaient contraires, il n'y avait pas d'occasion pour Sainte-Hélène, et les bâtimens qui se rendaient au Cap avaient fait voile. Il fallait attendre, laisser le temps devenir propice; on profiterait du premier transport pour nous embarquer. Les expéditions pour ces lieux étaient fréquentes, nous le savions; mais le ministère n'en avait aucun avis : il ne nous appartenait pas d'être mieux informés. Le docteur O'Meara venait d'arriver à Londres : je courus lui demander des détails sur la situation où se trouvait l'empereur. Il m'apprit qu'elle empirait chaque jour, que l'hépatite était endémique

à Sainte-Hélène ; que ses soins, les remèdes les plus vantés, n'avaient pu en arrêter les progrès ; qu'il tenait la guérison impossible, à moins que Napoléon ne fût arraché à la funeste influence de ce climat. Il lui avait conseillé à son départ d'appeler le docteur Stokoe, chirurgien du *Conquérant*, mais celui-ci avait à peine fait quelques visites, que le gouverneur en avait pris ombrage. Il me remit ses rapports ; ils étaient ainsi conçu.

Longwood, 17 janvier 1819.

« J'ai visité ce matin Napoléon ; je l'ai trouvé dans un état de faiblesse extrême. Il souffrait cruellement du côté droit dans la région du foie, et éprouvait des élancemens douloureux dans l'épaule. Il a eu au milieu de la nuit un violent mal de tête, suivi de vertiges qui ont duré un quart-d'heure : il a pris, lorsqu'il a été remis, un bain chaud, qui a déterminé une transpiration abondante, et l'a beaucoup soulagé.

« Je pense, vu la tendance du sang à se porter à la tête, qu'il est indispensable qu'un médecin reste auprès de sa personne, afin d'administrer à temps les secours nécessaires dans un cas si grave.

« John Stokoe. »

A M. le comte Bertrand.

« Longwood, 18 janvier 1819.

« Malgré les symptômes d'hépatite chronique dont la première apparition date déjà de seize mois, et les désordres qu'elle a occasionés, je ne crois pas qu'il y ait de péril imminent. La maladie devient tous les jours plus grave et terminera probablement les jours de Napoléon. Mais quels que soient l'influence du climat et les progrès du mal, je ne pense pas, je le répète, qu'il y ait de danger imminent.

« Les signes les plus alarmans sont ceux qui se sont développés dans l'avant-dernière nuit. S'ils se renouvelaient, ils amèneraient un résultat fatal, surtout si les secours manquaient.

« John Stokoe. »

« Longwood, 19 janvier 1819.

« Hier, peu après mon arrivée à Longwood, j'ai été invité à me rendre auprès de Napoléon Bonaparte. Le comte Bertrand m'a demandé la cause de ma longue absence. Je lui ai répondu que l'amiral n'ayant pas été prévenu officiellement de Longwood, je n'avais obtenu de permission que fort tard dans l'après-midi. J'ai revu le malade, la fièvre continuait, la chaleur de la peau était

considérable, la douleur de tête était augmentée, et il n'y avait eu aucune évacuation depuis vingt-quatre heures. Je craignais une attaque semblable à celle qu'il avait eue dans la nuit du samedi au dimanche. Je lui ai conseillé une saignée légère et un fort purgatif. Il a montré de la répugnance, pour mes ordonnances, et a préféré l'emploi d'un lavement. Vers les trois heures du matin, le comte Bertrand me fit appeler et me pria de l'accompagner chez Napoléon. Les symptômes n'étaient pas diminués et le mal de tête était allé en augmentant. J'insistai vivement sur la saignée. Il y consentit et en éprouva un soulagement presque instantané. Il prit une forte dose de sel de Cheltenham.

« J'eus dans cette circonstance occasion d'examiner plus particulièrement que je ne l'avais fait la région du foie, et je suis à présent convaincu que ce viscère est gravement affecté. J'ai recommandé en conséquence le traitement mercuriel et les autres médicamens qui vont mieux à la constitution du malade.

« *Signé*, John Stokoe. »

« Sainte-Hélène, 20 janvier 1819.

« Monsieur,

« J'ai de fortes raisons de supposer que mes visites à Longwood seront suspendues, ou par

ordre direct de mes supérieurs, ou parce que l'on me rendra ce service si désagréable que je serai forcé d'y renoncer. En tout cas, si je n'ai pas l'avantage de pouvoir m'entretenir avec vous d'un objet qui m'intéresse vivement, je vous invite à tout faire pour engager Napoléon à adopter l'usage des médicamens que je lui ai prescrits. Ceux-là seuls peuvent écarter le danger qui le menace. L'hépatite, à quelque degré qu'elle soit parvenue, est une maladie dangereuse, surtout dans un climat tel que celui de Sainte-Hélène. L'engorgement où se trouve le foie, l'état habituel de constipation et le désordre des organes digestifs, détermineront le sang à se porter à la tête, précisément comme cela est arrivé samedi.

« Je vous prie donc, monsieur, s'il ne m'est plus permis de lui donner mes soins, de faire vos efforts pour que le docteur Verling me remplace à Longwood.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé*, John STOKOE. »

A M. le comte Bertrand.

« Longwood, 21 janvier 1819.

« Une heure et demie après mon arrivée à Longwood, j'ai vu Napoléon. La fièvre était légère, mais la douleur au côté droit était augmen-

tée. Le purgatif avait produit des évacuations accompagnées de fortes coliques. Le malade avait mal dormi, et la douleur au côté subsistait dans toute sa force. Je lui ai conseillé un bain chaud qu'il a pris à l'instant, et dans lequel je l'ai laissé. En partant j'ai insisté sur la nécessité de recommencer un traitement médical. Je lui ai dit que j'avais déjà préparé quelques médecines, et que je lui en enverrais d'autres avec les instructions convenables, puisque je ne pouvais continuer mes visites. Il me répondit qu'il ne prendrait aucune médecine qui ne lui serait pas administrée par son chirurgien.

« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé*, John Stokoe. »

Ces rapports me déterminèrent. Je ne m'arrêtai plus aux bureaux, aux secrétaires; je m'adressai à sa seigneurie. Je lui rappelai les promesses qu'on nous avait faites, les avis qu'on nous avait donnés : des bâtimens étaient prêts à mettre à la voile; les occasions qu'on voulait saisir se présentaient; nous désirions que des lenteurs ne les fissent pas échapper. Ces retards nous étaient doublement pénibles : ils nous obligeaient à d'excessives dépenses, et exposaient Napoléon à des accidens fâcheux. — « Vous le croyez donc malade? » — « Les rapports sont unanimes. » — « Ah! » — « Stokoe, O'Meara.... » — « Stokoe! O'Meara! » — « Que

pense-t-on à Rome de sa maladie ? » — « On est dans l'inquiétude la plus vive. » — « On redoute l'influence du climat ? » — « Au dernier point. » — « La pénurie, les privations, les mauvais traitemens qu'il endure ! » — « On s'attend à toutes les conséquences d'une captivité si rigoureuse. » — « Sérieusement ? » — « Sans doute. » — « Et bien, rassurez-vous, rassurez sa famille ; je viens de recevoir des nouvelles positives ; il se porte à merveille. » — Il prononça ces derniers mots avec un ton de vérité qui me pénétra. Je ne pus contenir ma satisfaction ; il la remarqua sans la désapprouver, et continua : — « Il crie, il se plaint ; mais rien ne lui manque à Sainte-Hélène ; le gouvernement lui fournit tout avec profusion ; il nous coûte des sommes immenses. Au reste, tranquillisez-vous, vous verrez bientôt par vous-même si je vous dis vrai.

J'aurais voulu le croire, sa seigneurie sans doute aussi ; mais la déférence que je portais déjà à sir Hudson Lowe ne pouvait prévaloir sur les assertions des gens de l'art. Je résolus de m'aider de l'expérience de quelques praticiens habiles, de ceux surtout qui avaient exercé la médecine sous les tropiques, ou même à Sainte-Hélène. La publication des ouvrages posthumes de Mascagni m'avait donné une sorte de célébrité. Je me trouvais naturellement en relation avec tout ce que

Londres avait d'illustre. Chacun m'offrait ses conseils, chacun m'invitait à recourir à ses lumières, tous étaient jaloux de contribuer à adoucir des maux dont ils désavouaient la source. Je mis leur bonne volonté à contribution, je leur adressai des circulaires, je leur soumis la consultation qui m'avait été remise, les rapports que j'avais reçus; je les priai de me faire connaître ce qu'ils pensaient de la maladie qui affligeait l'empereur, et d'indiquer les moyens qu'ils jugeaient les plus propres à la détruire. Tous, mais surtout le vénérable James Curry, si distingué par ses travaux sur les hépatites, me répondirent avec un empressement, une bienveillance dont je fus vivement touché. Je réunis ces opinions diverses, je les livrai à la discussion de quelques médecins qui s'étaient plus spécialement occupés du genre d'affections dont il s'agissait. La prescription suivante en fut le résultat:

« Nous avons délibéré sur les rapports écrits et verbaux des docteurs O'Meara et Stokoe : nous croyons avoir reconnu que Napoléon est atteint d'une *hépatite chronique*. Cette maladie est presque toujours la conséquence de l'hépatite aiguë, surtout quand le malade, né dans un autre pays, accoutumé à d'autres climats, réside sous les tropiques; mais elle est quelquefois le résultat de circonstances locales qui tendent à troubler la trans-

piration. C'est le cas dont il s'agit. Le relâchement de la texture primitive du foie, joint à la cessation soudaine de l'activité cérébrale et musculaire, et à l'affaiblissement des facultés intellectuelles, devait naturellement accélérer les progrès de l'engorgement humoral du viscère. Nous pouvons assurer que la *discrasia scorbutica* n'existe pas encore. La membrane muqueuse qui recouvre les gencives, ainsi que les autres de la même nature, est ordinairement la première à se ressentir de toute irrégularité viscérale, et qui influe directement sur les fonctions de la chilification, la sanguinification, et la nutrition successive des parties organiques. »

Quant à la méthode curative, elle se trouve décrite dans la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai lu avec attention les deux rapports que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si je n'étais convaincu du peu de cas que mérite une opinion formée sans avoir le malade sous les yeux, je me plaindrais peut-être du défaut de renseignemens sur certains points auxquels j'ai l'habitude de donner de l'importance, quand je cherche à arriver dans les maladies hépatiques à une exacte diagnose. Au lieu d'essayer une dissertation qui vous paraîtrait au moins inutile, je crois qu'il suffit de

vous répéter en termes généraux ce que j'ai déjà eu le plaisir de vous exprimer de vive voix, c'est-à-dire que les expériences et observations que j'ai faites ou recueillies m'ont pleinement convaincu que les mercuriels sont les seuls moyens de produire une guérison radicale. Ce sont de tous les médicamens ceux qui répondent le mieux à nos espérances, pourvu néanmoins qu'il n'y ait pas encore de lésions organiques, et qu'ils soient administrés avec prudence et dans des circonstances convenables. Je ne voudrais cependant pas qu'on supposât qu'il entre dans mes idées d'exclure les autres moyens de guérison, comme les saignées locales, les vésicatoires, les purgatifs, les rafraîchissans, etc. Je crains que vous ne m'accusiez de superfluité, vous qui, élève de Mascagni, savez mieux que personne, que rien ne constate mieux l'état d'un organe que la manière dont il exécute ses fonctions, si j'ajoute que, comme l'effet ordinaire des mercuriels est d'exciter le foie à accomplir ses sécrétions naturelles, il faut que la dose et la préparation soient réglées uniquement pour cet objet; les apparences.... doivent nous indiquer les avantages obtenus et doivent être seules nos guides dans l'application du grand remède dont la recommandation est le principal objet de cette lettre.

« J'ai l'honneur d'être, « S. »

« Londres, ce samedi »

Un des élèves les plus distingués du docteur Curry ne se borna pas à me recommander l'emploi des mercuriels, il voulut me faire juger par moi-même de l'efficacité de ce spécifique. Il me conduisit dans les divers établissemens de la capitale, et me mit à même d'observer les effets de ces préparations sur les hépatites, les flux de ventre chroniques qu'engendre l'habitation de l'Inde et du tropique. Plusieurs autres habiles praticiens de Londres me témoignaient la même obligeance, le même empressement : chacun me communiquait ses observations, chacun me faisait part de ses idées et de ses vues. Les musées, les hospices, les collections, n'avaient rien qui me fût caché; le nom de Napoléon m'ouvrait tout, me facilitait tout : personne ne voulait paraître complice de l'infamie ministérielle.

J'emportais avec moi le Prodrome, et des épreuves de trente planches de la grande anatomie de Mascagni, dont j'avais dirigé la publication. Je les montrai à quelques physiologistes; ils en parlèrent dans le monde. La curiosité s'éveilla, chacun voulait voir, chacun voulait connaître ce beau travail. Des savans, l'admiration passa aux journalistes; on possédait désormais une carte topographique, un panorama du corps humain. La charpente de l'édifice, les pièces qui en déterminent les formes, la grâce, les mouvemens; les cordons qui transmet-

tent les actes de la volonté, les canaux que suivent les humeurs qui constituent le sang, tout était décrit, tout était dessiné avec une netteté, une perfection dont on n'avait pas d'exemple. Les dissections devenaient inutiles ; on pouvait désormais se livrer à l'anatomie sans dégoût : c'était la plus belle entreprise du siècle.

Le Prodrome était publié sous les auspices du prince régent ; j'étais chargé par la société des éditeurs de lui en présenter la dédicace. Je le fis par le canal de lord Bathurst, auquel je renouvelai en même temps les instances que nous ne cessions de lui faire pour qu'il nous fût permis de mettre à la voile. Je reçus comme de coutume les promesses les plus positives, et ce fut tout. Il partait sans cesse des bâtimens pour le Cap, pour Sainte-Hélène ; mais sa seigneurie était si malheureuse, qu'elle n'en était jamais informée à temps ou ne pouvait obtenir de passage.

Je n'avais rien eu jusqu'à mon départ à démêler avec la police ; je ne me figurais pas à quel point elle est méticuleuse. Je n'imaginais pas que des planches anatomiques pussent être suspectes, je croyais bonnement que je pouvais les emporter ; mais on m'en avertit : tout conspire dans le siècle où nous sommes. Des muscles, des tendons peuvent tramer la perte des rois. Il y avait peut-être du danger à ce qu'ils communiquassent avec l'usurpa-

tion. J'intercédai pour eux auprès de lord Bathurst, je lui demandai à les associer à mon exil, et à tirer d'Europe les livres qui m'étaient nécessaires pour mettre la dernière main à mon travail. Il me fit une réponse peu satisfaisante ; on avait des soupçons, il fallait les dissiper, les détruire. Ouvrir une correspondance fastidieuse ; ce moyen était long, incertain ; j'en pris un plus direct. Je rassemblai mes planches, je gagnai le ministère, je les soumis à l'inspection de sa seigneurie. Elle les accueillit de la manière la plus gracieuse ; elle les parcourut, les examina en détail, m'adressa une foule de questions sur moi, sur l'ouvrage et les entraves qu'allait apporter à sa publication mon séjour à Sainte-Hélène. Divers personnages survinrent pendant cet examen et ne se montrèrent pas moins satisfaits. C'était une entreprise vaste, bien conçue, qui méritait la protection du gouvernement britannique ; mais pouvais-je abandonner des travaux si grands, si utiles ? quel inconcevable aveuglement de leur préférer un misérable rocher ! Ils étaient Anglais, je suis Français, nous ne pouvions nous entendre ; je les remerciai de la bienveillance qu'ils me témoignaient, et priai sa seigneurie de hâter un départ si souvent promis et toujours différé. L'entretien avait duré plus d'une heure, j'avais l'assurance d'emporter mes planches, de faire voile incessamment. Je me retirai plein d'espérances et de joie.

L'illusion dura peu. Je fus assailli d'offres, de menaces; l'argent, les emplois étaient à ma discrétion ; je n'avais qu'à prendre. Je n'avais garde de croire que c'était moi, mes services qu'on voulait acquérir à l'Angleterre; elle abonde en hommes, en praticiens du premier ordre. On voulait faire insulte à Napoléon, m'avilir : les dépouilles de l'Inde n'étaient pas capables de payer une telle lâcheté.

On n'avait pu me séduire, on chercha à me compromettre. Nous avions reçu avis de nous tenir prêts à partir. J'étais allé faire mes adieux à quelques-uns de mes amis, et reconduisais une dame lorsque je fus joint par plusieurs individus d'assez pauvre tournure. Ils me prodiguèrent des épithètes odieuses, n'épargnèrent ni les Français, ni la personne qui me donnait le bras. Tant qu'ils ne s'étaient adressés qu'à moi, je m'étais contenu, mais je ne pus supporter qu'ils outrageassent une femme respectable. J'allais céder à un mouvement de vivacité ; elle me retint, m'entraîna dans une maison voisine, où je trouvai un des chefs du jury. J'étais ému, suffoqué; je lui racontai avec véhémence l'insulte qui m'avait été faite. — « Vous êtes bien heureux que madame ait vu le piége ; vous vous seriez commis avec ces misérables ; on vous aurait arrêté, détenu, vengé, je le veux bien; mais le bâtiment aurait mis à la voile, et le départ eût été manqué. » — L'observation du magistrat calma

mes sens, je vis à quelles embûches j'avais échappé, je me trouvai résigné, impassible. Tous les suppôts de la police ensemble n'eussent pas été capables de m'émouvoir.

Nous étions au 8 juillet; le départ était fixé au lendemain. On nous demandait de souscrire à notre exil, de nous soumettre aux règlemens qui seraient promulgués à Sainte-Hélène. J'eusse accepté des conditions bien plus dures; je ne discutai pas, je signai. C'est la signature que j'ai donnée de ma vie avec le plus de satisfaction. La lettre ministérielle portait que nous nous embarquerions à Deptfort; il se trouva tout à coup que c'était une méprise, que nous devions aller à Gravesend; nous nous y rendîmes. Le bâtiment (*le Snipe*) était digne de la main qui l'avait choisi. C'était un mauvais brick de commerce, chargé de farine, encombré de madriers, de bois de toutes espèces, qui n'avait pas deux pieds carrés de libre. Il penchait; nous manquions d'espace pour nous mouvoir, nous étions condamnés à une attitude pénible pendant une longue traversée, nous pouvions être submergés d'un instant à l'autre; j'eus recours au magistrat. Il m'écouta comme on nous écoutait, prodigua les promesses, et n'en tint aucune. Le capitaine était à l'avenant de l'équipage; je pensai bien qu'on ne lui avait pas donné la préférence sans motif; ma plainte l'avait aigri, je voulus me mettre en

mesure contre sa bienveillance. J'achetai des provisions ; il se récria sur l'inutilité de la dépense, protesta que l'abondance régnait à bord, que nous ne manquerions de rien dans la traversée ; l'abbé Buonavita faisait chorus avec lui. Je laissai dire et continuai mes acquisitions. Bien m'en prit, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir. Nous avions affaire à un homme sordide, qui calculait tout jusqu'aux surprises qu'on peut faire à l'appétit. Un pot de bière, quelques viandes salées, une volaille dont un seul matelot eût fait aisément justice, formaient le dîner de la colonie entière. Ce régime était léger, mais que faire? Nous étions battus par les orages, et le capitaine ne répondait à nos plaintes que par des récits qui commandaient la résignation. Il s'était aperçu que le préfet apostolique était mécontent. Nous débouquions le golfe de Biscaye ; la tempête se calmait ; il vint se placer près de lui. Il nous raconta avec une espèce d'indifférence qu'il se tenait d'ordinaire dans les eaux d'Alexandrie et de Djedda, qu'il transportait les pélerins d'une de ces villes à l'autre. Le Coran fait un précepte du jeûne, il se chargeait de le faire observer. La tempérance n'est pas la vertu des dévots. Il leur fallait de l'eau, des subsistances ; les sources, les productions de la côte n'eussent pas suffi. Le bâton, le fond de cale, la mer, lui avaient fourni des moyens moins coûteux ; les murmures avaient cessé. Per-

sonne n'avait plus cherché à convertir son bord en taverne; chacun s'était religieusement soumis à une abstinence méritoire. Il n'avait pas achevé qu'il s'éloigna en faisant des commandemens à tue-tête, et abandonna le missionnaire à ses réflexions. L'avertissement produisit son effet. L'homme de Dieu trouva désormais tout bon et ne se plaignit plus. Ce fut mon tour. Le temps était devenu favorable, le vent enflait nos voiles, nous étions en vue de Mogodor; tout allait nous manquer, nous n'avions plus de viande fraîche, plus de légumes, plus de liqueurs fermentées, l'eau même tirait à sa fin. Je souffrais horriblement du mal de mer, je ne pouvais manger, il m'importait peu d'être à la diète; mais les autres passagers tombaient d'inanition, je ne pus supporter un tel spectacle. Je fis les plus vifs reproches au capitaine; je le sommai de mettre pied à terre et de rafraîchir ses provisions. Il s'y refusait, parlait d'ordre, de subordination; mais tout l'équipage se joignit à moi. J'offrais de prendre les comestibles à ma charge; il se rendit. Je lui remis des fonds; je demandai à l'accompagner; il s'y refusa avec obstination; il voulut absolument descendre seul.

Le bâtiment était en panne, le roulis avait cessé, je me trouvais mieux; je profitai de ce moment de calme pour observer la côte et étudier Mogodor; mais la ville était entassée, irrégulière, la plaine

sans arbres, sans verdure; je n'aperçus que sable et misère. C'est l'unique tableau que présentent ces plages désolées. Des dromadaires cependant diversifiaient la scène. Ils paissaient une herbe rare au milieu des dunes; ils traînaient leur chétive existence. Un immense tourbillon de poussière se dessinait au loin; je cherchai ce qui l'avait soulevé, ma lunette était tendue. Je discernai des chameaux, des ânes, des bêtes de somme; j'étais tout entier à ce spectacle lorsque le capitaine parut avec son canot. Il était sans vivres, sans subsistances; il criait, s'agitait comme un furieux. Nous cherchions quel incident allumait sa colère. Je lui demandai quel malheur le ramenait les mains vides; mais il commandait de virer de bord, il ne me répondit pas. Ce ne fut que lorsque nous eûmes gagné le large qu'il nous apprit que Mogodor était une place détestable, qu'il n'avait pu se défaire de ses bois, que personne ne s'était présenté pour les mettre à prix. — « Mais les vivres? » — « Les vivres! je voulais vendre mes planches. » — « C'est pour cela que vous êtes descendu? » — « Quel autre motif pouvait me conduire à terre? » — « Nous faire mourir de faim! » — « Nous touchons au Cap-Vert. » — « Ni viande ni biscuits! » — « Il y a moins loin que de Babel-Mandel à Djedda. » — « Une traversée immense! » — « Comme de Jambo à Cosseir. » — « De l'eau corrompue! » — « L'é-

glise romaine ne commande pas d'ablution. » — « Je vous entends, des menaces ! » — « Ah ! » — « M'intimider ! » — « Moi ! » — « M'insinuer que les indignités auxquelles les pélerins ont été soumis, les privations, les cachots, nous attendent ! » — « Vous exagérez. » — « Toutes les infamies dont le souvenir vous enivre ! » — « Oh, avec des Turcs ! » — « Des hommes. » — « Intraitables, qui ne voulaient rien entendre, qui haranguaient trop, me comprenez-vous ? Au surplus, qu'ai-je à faire de ces discussions ? On ne manque de rien à mon bord. Les passagers que je reçois peuvent se contenter de ce qui me suffit. Vous êtes cinq ; j'ai touché pour vous tous deux cents livres sterling ; est-ce la peine de montrer tant d'exigence ? Devais-je encore payer une livre et demie sterling d'ancrage pour satisfaire un appétit désordonné ? »

C'était là le noble motif qui animait ce corsaire. Il exposait les passagers et l'équipage à mourir de faim pour ne pas débourser une si forte somme. J'eusse donné dix fois le tribut exigé pour leur épargner ces angoisses ; mais il n'était plus temps, le vent se maintenait, nous filions quatre nœuds à l'heure, il fallut se résigner. Nous nous engageâmes au milieu des écueils. Heureusement la mer était calme et notre sordide capitaine habile. Il sonda, manœuvra, tourna les brisans, il parvint à nous tirer du mauvais pas où il nous avait jetés. Il

croyait toucher l'île de Gorée : il se trouva sur une plage inculte où il imagina qu'il devait y avoir force sauvages. Il résolut de la reconnaître. Il tira de sa cabine quelques sabres rouillés, des fusils mal en état, et se disposa lui cinquième à cette grande expédition. Le préfet apostolique ne voulut pas rester les bras croisés dans une aussi grave occurrence; l'équipage allait subjuguer des tribus, il dépêcha Vignali pour les baptiser. Malheureusement les conquérans et le missionnaire ne trouvèrent personne ni à soumettre ni à convertir; ils rentrèrent, nous remettions à la voile lorsque nous vîmes venir à nous une goëlette armée. C'était celle de la douane. Surprise de voir un bâtiment dans la station où nous retenait l'humeur guerrière du capitaine, elle nous supposait des desseins de fraude et accourait nous donner la chasse. Elle nous demanda qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous le lui dîmes. Nous fûmes aussitôt accueillis, fêtés; nous nous trouvâmes en famille. Je débarquai malgré les cris du commandant; je me délassai des fatigues, des privations que j'avais essuyées.

Tout ce qu'il y avait de Français dans l'île m'avait comblé d'égards, de prévenances. Je voulus leur témoigner combien j'étais sensible à leurs bons procédés. Je les réunis à dîner, je leur présentai mes compagnons de voyage que j'étais allé chercher

à bord; j'avais également invité notre odieux capitaine; il eut la discrétion de ne pas venir. La pudeur n'était pas le seul motif qui le retenait, il en avait un autre; mais je m'en inquiétai peu, je le laissai faire. Nous bûmes à l'amitié, à la fortune de la France, et nous renouvelâmes nos provisions. J'étais logé chez un Marseillais; le banquet avait eu lieu chez lui, je désirais lui tenir compte des dépenses que je lui avais causées. Il n'y voulut jamais consentir. — « Sa mère était Corse, j'étais Corse, on m'avait choisi pour médecin de Napoléon, il était trop heureux de m'avoir reçu. » — J'imaginai de lui offrir quelques jambons, seuls restes des provisions que j'avais faites à Londres; nous nous acheminâmes vers le navire. Mais notre forban nous avait prévenus. Il les avait réalisés, vendus, et les avait remplacés par une cargaison de canards, de verrats, de truies, qui se battaient, se cherchaient, mettaient bas, présentaient un tableau dont les yeux et l'odorat étaient révoltés. C'était le comble de l'indignité : mais qu'opposer à cette immoralité profonde? les plaintes? nous allions gagner le large, elles étaient dangereuses. Les représentations? il n'en tenait aucun compte. Nous nous résignâmes encore. Nous montâmes dans son chalis; nous nous éloignâmes, nous fîmes force de voiles, nous nous trouvâmes par le travers du cap Palme. Nous serrâmes la côte, nous vîmes aus-

sitôt les canots se charger, se détacher, accourir à nous. La circonstance était heureuse; nous n'avions pu faire que de légères provisions; notre capitaine s'était pourvu de claret, de volaille; mais il les destinait au marché de Sainte-Hélène, il n'avait rien pour nous. Nous étions retombés dans notre première détresse; la faim nous consumait. Nous suivions d'un œil d'autant plus inquiet la marche des esquifs. Ils étaient légers, rapides, étroits et bas, manœuvrés par des hommes accroupis qui frappaient la mer de leurs deux mains et glissaient à sa surface. Un mouvement, un rien, les faisait chavirer; mais, alertes comme des poissons, ils retournaient aussitôt leurs pirogues et poursuivaient leur course. Nous avions mis en panne, ils furent bientôt sur nous. Ils étaient forts, vigoureux, bien faits. Il nous apportaient des provisions, nous les reçûmes avec toute l'aménité dont nous étions capables. — « Où allez-vous? demanda l'un d'entre eux. — A Sainte-Hélène. » — Ce nom le frappa, il resta stupéfait. — « A Sainte-Hélène! reprit-il d'un ton pénétré, est-il vrai qu'il y soit? — Qui? repartit le capitaine. » — L'Africain lui jeta un regard dédaigneux, vint à nous et répéta la question; nous répondîmes qu'il y était. Il nous fixa, secoua la tête, et laissa enfin échapper le mot d'impossible. Nous nous regardions les uns les autres; nous ne savions quel était ce sauvage qui

parlait anglais, français, qui avait une si haute idée de Napoléon. — « Vous le connaissez ? — Depuis long-temps. — Vous l'avez vu ? — Dans toute sa gloire. — Souvent ? — Dans la bien gardée (1), au désert, sur le champ de bataille. — Vous ne croyez pas à ses malheurs ? — Son bras est fort, sa langue douce comme du miel, rien ne peut lui résister. — Il a long-temps balancé les efforts de l'Europe entière. — L'Europe ni le monde ne peuvent accabler un tel homme. Les Mameloucks, les pachas s'éclipsaient devant lui ; c'est le dieu des batailles. — Où l'avez-vous donc connu ? — Je vous le dis, en Égypte. — Vous avez servi ? — Dans la 21e. ; j'étais à Bir-am-bar, à Samanhout, à Cosseir, à Cophtos, partout où s'est trouvée cette vaillante demi-brigade. Qu'est devenu le général Belliard ? — Il vit, il a illustré son nom par vingt faits d'armes. Vous le connaissez aussi ? — Il commandait la 21e. ; il courait le désert comme un Arabe, aucun obstacle ne l'arrêtait. — Vous vous rappelez le général Desaix ? — Aucun de ceux qui ont fait l'expédition de la haute Égypte ne l'oubliera jamais. Il était brave, ardent, généreux ; il cherchait les ruines comme les batailles ; je l'ai servi long-temps. Comme soldat ? — Je ne le fus pas d'abord ; j'étais esclave, j'appartenais à un des fils du roi de Dar-

(1) Le Caire.

four. Je fus conduit en Égypte, maltraité, vendu. Je tombai dans les mains d'un aide-de-camp du Juste (1). On m'habilla à l'européenne, on me chargea de quelques soins domestiques, je m'en acquittais bien; le sultan fut content de mon zèle, m'attacha à sa personne. Soldat, grenadier, j'eusse épuisé mon sang pour lui; mais Napoléon ne peut être à Sainte-Hélène! — Ses malheurs ne sont que trop certains. La lassitude, la désaffection, les complots.... — Expiraient à sa vue. Un mot nous payait nos fatigues. Nos vœux étaient satisfaits, nous ne craignions rien dès que nous l'apercevions. — Avez-vous combattu sous lui? — J'avais été blessé à Cophtos, je fus évacué sur la basse Égypte, j'étais au Caire quand Moustapha parut. L'armée s'ébranla, je suivis le mouvement, je me trouvai à Aboukir. Quelle précision, quel coup d'œil, quelles charges! Il est impossible que Napoléon ait été vaincu, qu'il soit à Sainte-Hélène. »

Nous n'insistâmes pas. Notre incrédule était obstiné, son illusion lui était chère, nous n'eûmes garde de la dissiper. Nous lui donnâmes du tabac, de la poudre, quelques vêtemens, toutes les bagatelles enfin qui avaient du prix dans sa tribu. Il s'en retourna satisfait, parlant toujours de la 21e., de ses chefs, de ses généraux, de l'impos-

(1) Nom que les Égyptiens donnaient au général Desaix.

sibilité qu'un homme aussi grand que Napoléon fût à Sainte-Hélène.

Nous avions du riz, il ventait frais. Nous craignions d'être surpris par les calmes; nous mîmes toutes voiles dehors, nous doublâmes le golfe de Guinée, nous passâmes la ligne, nous fîmes toutes les ablutions, toutes les cérémonies accoutumées. Mais la mer ne tarda pas à devenir mauvaise, nos cordages étaient à bout, le bâtiment faisait eau de toutes parts. Nous ne marchions plus. La chaleur était suffocante, nous étions pêle-mêle avec les porcs et les canards, nous gisions au milieu des immondices; des maladies se manifestèrent, l'abbé Buonavita fut à toute extrémité. D'un autre côté, notre friand capitaine se gorgeait du mets que savouraient les Romains. La traversée se prolongeait plus qu'il n'avait cru, les approvisionnemens de basse-cour touchaient à leur terme; il imagina de tirer parti des truies que la faim allait moissonner. Il les distribuait à son équipage, et se réservait les petits encore mal formés qu'elles n'avaient pas mis bas. Il trouvait cette dégoûtante préparation délicieuse; il la vantait, il l'exaltait, il voulait associer à ses jouissances chacun de nous. Les coliques le tourmentaient, il avait besoin de moi, je fus le premier qu'il honora de son invitation: — « C'est quelque chose d'exquis, venez, nous les ferons frire, nous les mettrons en petits pâtés. Tout

mon équipage.... » Je ne le laissai pas achever. Un mouvement involontaire lui expliqua ma pensée. Il s'éloigna en me lançant à demi-voix le poli *french-dog*.

Nous étions au 10 septembre. La pompe, la chaleur, les indigestions ne laissaient pas respirer les matelots; ils étaient exténués. Le capitaine lui-même ne pouvait se soutenir. Il était moins insolent, moins sordide; il ne parlait plus des iniquités que les Barbaresques avaient essuyées à son bord; il n'aspirait qu'à toucher au rivage. Il crut tout à coup l'apercevoir; nous étions dans les eaux de Ste-Hélène; il avait fait ses observations, il en était certain. Il se trouva malheureusement moins bon astronome que munitionnaire; la station disparut pendant la nuit, au jour il n'en fut plus question. Ce ne fut que dans la matinée du 18 que nous en eûmes connaissance. Sous quel aspect sinistre elle se dessinait au loin! Quel rocher sourcilleux! Quelle masse! quel séjour! Mais c'était là qu'était l'empereur; c'était là que l'infamie anglaise s'acharnait sur sa proie; c'était là que les rois vengeaient sur ce grand homme les erreurs de sa générosité. Nous allions fouler les mêmes lieux, respirer le même air. Pouvions-nous nous plaindre de partager le sort du maître du monde? Nous n'aspirions qu'à débarquer. Hudson Lowe était moins impatient. Il fallait qu'il nous tendît un pié-

ge ; il avait besoin de quelques heures pour le méditer. Il nous fit prévenir que nous ne pouvions entrer immédiatement dans le port, mais que nous y serions admis le lendemain dès le point du jour. Je fis demander en quel état se trouvait Napoléon. — « Bien, très-bien, répondirent ses envoyés, il jouit d'une santé vigoureuse, il se porte mieux que nous. » — Ils se retiraient, lorsque nous vîmes arriver des façons de canots qui vinrent voltiger autour du bâtiment. Je n'étais pas dupe de la manœuvre, mais je fus curieux de savoir au juste à quoi m'en tenir. — «. Que cherchent-ils? » dis-je au capitaine. — « Ce sont des pêcheurs. » — « Sans doute ils ont du poisson ? Demandez qu'ils nous en vendent. — » Il le fit, mais ils n'avaient pas encore jeté leurs filets; ils s'éloignèrent; ma fantaisie les avait déconcertés, on ne s'avise jamais de tout : des gens de cette livrée n'étaient d'ailleurs pas faits pour déjouer les trames que nous pouvions avoir ourdies. La gloire d'intercepter une lettre, un chiffon, d'assurer en un mot le repos du monde n'appartenait qu'à S. E., à Reade ou à Gorrequer.

Nous n'avions rien confié aux pêcheurs de sir Hudson, nous devions avoir tout le plan de la conspiration sur nous. Aussi redoubla-t-on de vigilance. Nous n'étions pas entrés dans le port que déjà nous étions examinés, visités, surveillés,

hors d'état de soustraire le moindre mouvement aux aspirans qu'on avait mis de garde à bord. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas les écrits d'aller, non par nous, mais par notre brave capitaine qui pourtant n'en pouvait mais. Un mauvais plaisant lui avait confié à Deptford dix-sept exemplaires cachetés d'un livre de dévotion, adressés à divers habitans de Sainte-Hélène. Je jugeais bien au format que la production n'était pas biblique, je croyais même reconnaître ce qu'elle était. Mais le corsaire s'était fait payer le frêt, ce n'était pas à moi à lui conseiller de retenir la marchandise. Il les retira un à un de sa caisse, et les expédia par le canal de l'aspirant. Tant mieux! On allait devenir plus anglican à Sainte-Hélène. Pendant que nos marins se disposaient à répandre la parole de Dieu dans l'île, S. E. prenait lecture de la missive de lord Bathurst, et nous dépêchait un de ses officiers. Elle nous autorisait à descendre, elle voulait nous voir, elle le chargeait de nous conduire. Nous nous rendîmes au château; nous fûmes accueillis, reçus avec une grâce, une politesse dont nous ne revenions pas. Sir Hudson nous présenta à l'adjudant-général, au major, à tout ce qu'il y avait d'hommes qui eussent sa confiance dans la place. Il était affable, affectueux, il s'intéressait aux moindres détails de la traversée. Il nous parla d'Ajaccio, nous dit qu'il y avait sé-

journé, qu'il aimait les Corses, qu'ils étaient généreux, braves, qu'il était sûr que nous vivrions en bonne intelligence. Par amour pour la concorde il eût pendu le corsaire si nous eussions dit un mot : mais nous ne craignions plus que ce forban nous proposât des petits pâtés. Il allait avoir à faire à S. E., c'était bien assez.

Le docteur Verling arrivait de Longwood. Sir Hudson me le présenta. Je crus qu'il avait remplacé Stokoe, je lui demandai des nouvelles de la santé de Napoléon. — « Napoléon! » Il cherchait dans les yeux du gouverneur ce qu'il devait répondre : mais celui-ci le tira d'affaire et me dit que le docteur ne voyait pas le général Bonaparte, qu'il ne donnait ses soins qu'au général Montholon. Le médecin sentit que sa visite n'avait pas le mérite de l'à-propos et se retira. S. E. reprit aussitôt son homélie sur le bon esprit que nous devions apporter dans l'île, sur les avantages que nous y trouverions, le plaisir qu'elle aurait à nous en rendre le séjour agréable. On servit, sir Hudson nous retint; Reade, Gorrequer disputaient avec lui de prévenances et d'égards : mais c'était toujours la Corse; les hommes y naissaient avec plus de courage, plus de sagacité qu'ailleurs. Ils jugeaient mieux des circonstances et des choses, ils se pliaient plus franchement à la nécessité. D'ailleurs y avait-il dans cette île de quoi s'y tant déplaire? le climat

était bon, l'air salubre, la température supportable. Elle ne variait que de huit à dix degrés de James-Town à Longwood, et les excursions du thermomètre n'allaient pas au delà de soixante-cinq à quatre-vingt-dix degrés.

Sir Hudson nous disait tout cela d'un air si simple qu'il fallait être sous ses verroux pour l'écouter. Je feignis de ne pas l'entendre. Il se rejeta sur le général Bonaparte, blâma sa fierté, sa rudesse, et se plaignit beaucoup d'une de ses protestations. Il y avait de quoi; la pièce était par trop véhémente. S. E. méritait plus d'égards.

« Monsieur le général, lui disait-il, j'ai reçu » le traité du 2 août 1815, conclu entre sa majesté britannique, l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui était » joint à votre lettre du 23 juillet.

« L'empereur Napoléon proteste contre le contenu de ce traité, il n'est point prisonnier de » l'Angleterre. Après avoir abdiqué entre les » mains des représentans de la nation, au profit » de la constitution adoptée par le peuple français, et en faveur de son fils, il s'est rendu » volontairement et librement en Angleterre, » pour y vivre en particulier, dans la retraite, » sous la protection des lois britanniques. La violation de toutes les lois ne peut constituer un

» droit. La personne de l'empereur se trouve de » fait au pouvoir de l'Angleterre; mais de fait ni » de droit, il n'a été ni n'est au pouvoir de l'Au» triche, de la Russie et de la Prusse; même selon » les lois et coutumes de l'Angleterre, qui n'a » jamais fait entrer dans la balance des prison» niers, les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, » les Espagnols, les Portugais, quoique unie à ces » puissances par des traités d'alliance, et faisant » la guerre conjointement avec elles. La conven» tion du 2 août, faite 15 jours après que l'em» pereur Napoléon était en Angleterre, ne peut » avoir en droit aucun effet; elle n'offre que le » spectacle de la coalition des quatre grandes puis» sances de l'Europe pour l'oppression d'un seul » homme; coalition que désavoue l'opinion de tous » les peuples comme tous les principes de la » saine morale. Les empereurs de Russie et d'Au» triche, le roi de Prusse n'ayant, de fait ni de » droit, aucune action sur la personne de l'em» pereur Napoléon, n'ont pu rien statuer relati» vement à lui. — Si l'empereur Napoléon eût été » au pouvoir de l'empereur d'Autriche, ce prince » se fût ressouvenu des rapports que la religion et » la nature ont mis entre un père et un fils, rap» ports qu'on ne viole jamais impunément. Il se » fût ressouvenu que Napoléon lui a quatre fois » restitué son trône : à Leoben, en 1797, et à

» Lunéville, en 1801, lorsque ses armées étaient
» sous les murs de Vienne; à Presbourg, en 1806,
» et à Vienne, en 1809, lorsqu'elles étaient maî-
» tresses de la capitale et des trois quarts de la
» monarchie. Ce prince se fût ressouvenu des pro-
» testations qu'il lui fit au bivouac de Moravie,
» en 1806, et à l'entrevue de Dresde en 1812.
» — Si la personne de Napoléon eût été au pou-
» voir de l'empereur Alexandre, il se fût ressou-
» venu des liens d'amitié contractés à Tilsitt, à
» Erfurt, et pendant douze ans d'un commerce
» journalier; il se fût ressouvenu de la conduite
» de l'empereur Napoléon, le lendemain de la ba-
» taille d'Austerlitz, où, pouvant le faire prison-
» nier avec les débris de son armée, il se contenta
» de sa parole, et lui laissa opérer sa retraite; il
» se fût ressouvenu des dangers que, personnel-
» lement, l'empereur Napoléon a bravés pour
» éteindre l'incendie de Moscou, et lui conserver
» sa capitale; certes, ce prince n'eût pas violé les
» droits de l'amitié et de la reconnaissance envers
» un ami dans le malheur. — Si la personne de
» l'empereur Napoléon eût été même au pouvoir
» du roi de Prusse, ce souverain n'eût pas oublié
» qu'il eût dépendu de l'empereur, après Fried-
» land, de placer un autre prince sur le trône de
» Berlin; il n'eût point oublié, devant un ennemi
» désarmé, les protestations de dévoûment et les

» sentimens qu'il lui témoigna, en 1812, aux en-
» trevues de Dresde. Aussi voit-on, par les arti-
» cles 2 et 5 dudit traité, que, ne pouvant influer
» en rien sur le sort et la personne de l'empereur
» Napoléon qui n'est pas en leur pouvoir, ces prin-
» ces s'en rapportent à ce que fera à ce sujet sa ma-
» jesté britannique, qui se charge de remplir tou-
» tes les obligations. Ces princes ont reproché à
» l'empereur Napoléon d'avoir préféré la protec-
» tion des lois anglaises à la leur. Les fausses idées
» que l'empereur avait de la libéralité des lois an-
» glaises et de l'influence d'un peuple grand, géné-
» reux et libre, sur son gouvernement, l'ont dé-
» cidé à préférer la protection de ses lois à celle
» de son beau-père ou de son ancien ami. L'em-
» pereur Napoléon a toujours été le maître de faire
» assurer ce qui lui était personnel par un traité
» diplomatique, soit en se remettant à la tête de
» l'armée de la Loire, soit en se mettant à la tête
» de l'armée de la Gironde, que commandait le
» général Clauzel; mais ne cherchant désormais
» que la retraite et la protection des lois d'une
» nation libre, soit anglaise, soit américaine, tou-
» tes stipulations lui ont paru inutiles. Il a cru
» le peuple anglais plus lié par sa démarche fran-
» che, noble et pleine de confiance, qu'il ne l'eût
» pu être par les traités les plus solennels. Il s'est
» trompé; mais cette erreur fera à jamais rougir

» les vrais Bretons, et dans la génération actuelle,
» comme dans les générations futures, elle sera
» une preuve de la déloyauté de l'administration
» anglaise. Des commissaires autrichiens et russes
» sont arrivés à Sainte-Hélène; si leur mission a
» pour but de remplir une partie des devoirs que
» les empereurs d'Autriche et de Russie ont con-
» tractés par le traité du 2 août, et de veiller à
» ce que les agens anglais, dans une petite colo-
» nie au milieu de l'Océan, ne manquent pas aux
» égards dus à un prince lié avec eux par les liens
» de parenté et par tant d'autres rapports, on re-
» connaît dans cette démarche des marques du ca-
» ractère de ces deux souverains. Mais vous avez,
» monsieur, assuré que ces commissaires n'avaient
» ni le droit ni le pouvoir d'avoir aucune opinion
» sur tout ce qui peut se passer sur ce rocher.

« Le ministère anglais a fait transporter l'em-
» pereur Napoléon à Sainte-Hélène, à deux mille
» lieues de l'Europe. Ce rocher, situé sous le tro-
» pique, à cinq cents lieues de tout continent, est
» soumis à la chaleur dévorante de cette latitude;
» il est couvert de nuages et de brouillards les
» trois quarts de l'année; c'est à la fois le pays le
» plus sec et le plus humide du monde. Ce climat
» est le plus contraire à la santé de l'empereur.
» C'est la haine qui a présidé au choix de ce sé-
» jour, comme aux instructions données aux offi-

» ciers commandant dans ce pays : on leur a or-
» donné d'appeler l'empereur Napoléon, général,
» voulant l'obliger à reconnaître qu'il n'a jamais
» régné en France, ce qui l'a décidé à ne pas pren-
» dre un nom d'incognito, comme il y était dé-
» cidé en sortant de France. Premier magistrat à
» vie sous le titre de premier consul, il a conclu
» les préliminaires de Londres et le traité d'Amiens
» avec le roi de la Grande-Bretagne. Il a reçu
» pour ambassadeurs lord Cornwallis, M. Merry,
» lord Whitworth, qui ont séjourné en cette qua-
» lité à sa cour. Il a accrédité auprès du roi d'An-
» gleterre le comte Otto et le général Andréossi,
» qui ont résidé comme ambassadeurs à la cour de
» Windsor. Lorsqu'après un échange de lettres
» entre les ministres des affaires étrangères des
» deux monarchies, lord Lauderdale vint à Paris
» muni des pleins-pouvoirs du roi d'Angleterre, il
» traita avec les plénipotentiaires munis des pleins-
» pouvoirs de Napoléon, et séjourna plusieurs
» mois à la cour des Tuileries. Lorsque depuis à
» Châtillon lord Castlereagh signa l'ultimatum que
» les puissances alliées présentèrent à l'empereur
» Napoléon, il reconnut par là la quatrième dy-
» nastie. Cet ultimatum était plus avantageux
» que le traité de Paris; mais on exigeait que la
» France renonçât à la Belgique et à la rive gau-
» che du Rhin, ce qui était contraire aux propo-

» sitions de Francfort, et aux proclamations des
» puissances alliées; ce qui était contraire au ser-
» ment par lequel, à son sacre, l'empereur avait
» juré l'intégrité de l'empire. L'empereur pen-
» sait alors que ces limites naturelles étaient né-
» cessaires à la garantie de la France comme à l'é-
» quilibre de l'Europe; il pensait que la nation
» française, dans les circonstances où elle se trou-
» vait, devait plutôt courir toutes les chances de
» la guerre que de s'en départir. La France eût
» obtenu cette intégrité, et avec elle conservé son
» honneur, si la trahison n'était venue au secours
» des alliés. Le traité du 2 août, le bill du par-
» lement britannique, appellent l'empereur, Na-
» poléon Bonaparte, et ne lui donnent que le titre
» de général. Le titre de général Bonaparte est
» sans doute éminemment glorieux; l'empereur
» le portait à Lodi, à Castiglone, à Rivoli, à Ar-
» cole, à Léoben, aux Pyramides, à Aboukir;
» mais depuis dix-sept ans il a porté celui de
» premier consul et d'empereur : ce serait conve-
» nir qu'il n'a été ni premier magistrat de la ré-
» publique, ni premier souverain de la quatrième
» dynastie. Ceux qui pensent que les nations sont
» des troupeaux qui de droit divin appartiennent à
» quelques familles, ne sont ni du siècle ni même
» dans l'esprit de la législation anglaise, qui chan-
» gea plusieurs fois l'ordre de sa dynastie, parce

» que les grands changemens survenus dans les » opinions, auxquels n'avaient pas participé les » princes régnans, les avaient rendu ennemis » du bonheur et de la grande majorité de cette » nation. Car les rois ne sont que des magistrats » héréditaires, qui n'existent que pour le bon- » heur des nations; et non les nations pour la sa- » tisfaction des rois. C'est le même esprit de haine » qui a ordonné que l'empereur Napoléon ne pût » écrire ni recevoir aucune lettre sans qu'elle fût » ouverte et lue par les ministres anglais et les » officiers de Sainte-Hélène. On lui a par là in- » terdit la possibilité de recevoir des nouvelles de » sa mère, de sa femme, de son fils et de ses frè- » res; et lorsque, voulant se soustraire à l'incon- » vénient de voir ses lettres lues par des officiers » subalternes, il a voulu envoyer des lettres ca- » chetées au prince régent, on a répondu qu'on » ne pouvait se charger que de laisser passer des » lettres ouvertes; que telles étaient les instruc- » tions du ministère. Cette mesure n'a pas besoin » de réflexions; elle donnera d'étranges idées de » l'administration qui l'a dictée; elle serait désa- » vouée à Alger même! Des lettres sont arrivées » pour des officiers généraux de la suite de l'em- » pereur; elles étaient décachetées et vous furent » remises, vous ne les avez pas communiquées » parce qu'elles n'étaient pas passées par le canal

» du ministère anglais. Il fallut leur faire refaire
» quatre mille lieues, et ces officiers eurent la
» douleur de savoir qu'il existait sur ce rocher
» des nouvelles de leurs femmes, de leurs mères,
» de leurs enfans, et qu'ils ne pouvaient les con-
» naître que dans six mois!!! Le cœur se soulève.
» On n'a pas pu obtenir d'être abonné au Mor-
» ning Chronicle, au Morning Post, à quelques
» journaux français, de temps à autre on fait pas-
» ser à Longwood quelques numéros dépareillés
» du Times. Sur la demande faite à bord du Nor-
» thumberland, on a envoyé quelques livres, mais
» tous ceux qui sont relatifs aux dernières années
» ont été soigneusement écartés. Depuis on a voulu
» correspondre avec un libraire de Londres, pour
» avoir directement les livres dont on pouvait
» avoir besoin, et ceux qui se rapportent aux évé-
» nemens du jour, on l'a empêché. Un auteur
» anglais ayant fait un voyage en France, et l'ayant
» imprimé à Londres, prit la peine de nous l'en-
» voyer pour l'offrir à l'empereur; mais vous n'a-
» vez pas cru pouvoir le lui remettre parce qu'il
» ne vous était pas parvenu par la filière de votre
» gouvernement! On dit aussi que d'autres livres
» envoyés par leurs auteurs n'ont pu être remis
» parce qu'il y avait sur l'inscription de quelques-
» uns, à l'empereur Napoléon et sur d'autres, à
» Napoléon le Grand! Le ministère anglais n'est

» autorisé à ordonner aucune de ces vexations. » La loi, quoique inique, considère l'empereur » Napoléon comme prisonnier de guerre ; or jamais » on n'a défendu aux prisonniers de guerre de » s'abonner aux journaux, de recevoir les livres » qui s'impriment : une telle défense n'est faite » que dans les cachots de l'inquisition.

« L'île de Sainte-Hélène a dix lieues de tour; » elle est inabordable de toutes parts; des bricks » enveloppent la côte, des postes placés sur le ri- » vage peuvent se voir de l'un à l'autre, et ren- » dent impraticable la communication avec la mer. » Il n'y a qu'un seul petit bourg, James-Town, » où mouillent et d'où s'expédient les bâtimens. » Pour empêcher un individu de s'en aller de l'île, » il suffit de surveiller la côte par terre et par » mer. En interdissant l'intérieur de l'île, on ne » peut donc avoir qu'un but, celui de priver d'une » promenade de 8 ou 10 milles qu'il serait possi- » ble de faire à cheval, et dont, d'après la consul- » tation des hommes de l'art, la privation abrége » les jours de l'empereur.

« On a établi l'empereur dans l'habitation de » Longwood, exposée à tous les vents : un terrain » stérile, inhabité, sans eau, n'étant susceptible » d'aucune culture. Il y a une enceinte d'environ » 1200 toises incultes. A 11 ou 1200 toises sur un » mamelon, on a établi un camp; on vient d'en

» placer un autre à peu près à la même distance,
» dans une direction opposée, de sorte qu'au mi-
» lieu de la chaleur du tropique, de quelque côté
» qu'on regarde, on ne voit que des camps. L'a-
» miral Malcolm ayant compris l'utilité dont, dans
» cette position, une tente serait pour l'empereur,
» en a fait établir une par ses matelots à 20 pas
» de la maison : c'est le seul endroit où l'on puisse
» trouver de l'ombre. Toutefois l'empereur n'a
» lieu que d'être satisfait de l'esprit qui anime
» les officiers et soldats du brave 53e., comme il
» l'avait été de l'équipage du Northumberland.
» La maison de Longwood a été construite pour
» servir de grange à la ferme de la compagnie; de-
» puis, le sous-gouverneur de l'île y a fait établir
» quelques chambres : elle lui servait de maison
» de campagne; mais elle n'était en rien conve-
» nable pour une habitation. Depuis un an qu'on
» y est, on y a toujours travaillé, et l'empereur
» a constamment eu l'incommodité et l'insalubrité
» d'habiter une maison en construction. La cham-
» bre dans laquelle il couche est trop petite pour
» contenir un lit d'une dimention ordinaire; mais
» toute bâtisse à Longwood prolongerait l'incom-
» modité des ouvriers. Il existe cependant dans
» cette misérable île de belles positions, offrant de
» beaux arbres, des jardins et d'assez belles mai-
» sons, entre autres *Plantation-house*; mais des

» instructions positives de votre ministère vous
» interdisent de donner cette maison, ce qui eût
» épargné beaucoup de dépenses employées à bâ-
» tir à Longwood des cahuttes couvertes de papier
» goudronné, et qui déjà sont hors de service.
» Vous avez interdit toute correspondance entre
» nous et les habitans de l'île; vous avez mis de
» fait la maison de Longwood au secret; vous avez
» même entravé les communications avec les of-
» ficiers de la garnison. On semble s'être étudié à
» nous priver du peu de ressources qu'offre ce mi-
» sérable pays; et nous y sommes comme nous se-
» rions sur le rocher de l'Ascension. Depuis qua-
» tre mois que vous êtes à Sainte-Hélène, vous
» avez, monsieur, empiré la position de l'empe-
» reur. Le comte Bertrand vous a observé que
» vous violiez même la loi de votre législature,
» que vous fouliez aux pieds les droits des offi-
» ciers généraux, prisonniers de guerre; vous
» avez répondu que vous ne connaissiez que la let-
» tre de vos instructions, qu'elles étaient pires
» encore que nous paraissait votre conduite.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

« Le comte de MONTHOLON.

« *P. S.* J'avais signé cette lettre, monsieur,
» lorsque j'ai reçu la vôtre du 17; vous y joignez
» le compte par aperçu d'une somme annuelle de

» vingt mille livres sterling que vous jugez indis-
» pensable pour subvenir aux dépenses de l'établis-
» sement de Longwood, après avoir fait toutes les
» réductions que vous avez crues possibles. La
» discussion de cet aperçu ne peut nous regarder
» en aucune manière; la table de l'empereur est
» à peine le strict nécessaire; tous les approvision-
» nemens sont de mauvaise qualité, et quatre fois
» plus chers qu'à Paris. — Vous demandez à
» l'empereur un fonds de douze mille livres ster-
» ling, votre gouvernement ne vous en allouant
» que huit mille pour toutes ces dépenses : j'ai
» eu l'honneur de vous dire que l'empereur n'a-
» vait pas de fonds, que depuis un an il n'avait
» reçu ni écrit aucune lettre, et qu'il ignorait com-
» plétement tout ce qui se passe ou a pu se pas-
» ser en Europe. Transporté violemment sur ce
» rocher, à deux mille lieues, sans pouvoir rece-
» voir ni écrire aucune lettre, il se trouve au-
» jourd'hui entièrement à la discrétion des agens
» anglais. L'empereur a toujours désiré et désire
» pourvoir lui-même à toutes ses dépenses, et il
» le fera aussitôt que vous le lui rendrez possible,
» en levant l'interdiction faite aux habitans de
» l'île, de servir sa correspondance, et qu'elle ne
» sera soumise à aucune inquisition de votre part
» ni de celle de vos agens. Dès que l'on connaîtra
» en Europe les besoins de l'empereur, les per-

» sonnes qui s'intéressent à lui, enverront les fonds
» nécessaires pour y pourvoir.

«La lettre de lord Bathurst que vous m'avez
» communiquée fait naître d'étranges idées! Vos
» ministres ignoreraient-ils donc que le spectacle
» d'un grand homme aux prises avec l'adversité
» est le spectacle le plus sublime! ignoreraient-ils
» que Napoléon à Sainte-Hélène, au milieu des
» persécutions de toute espèce auxquelles il n'op-
» pose que de la sérénité, est plus grand, plus sacré,
» plus vénérable que sur le premier trône du
» monde, où si long-temps il fut l'arbitre des rois!
» Ceux qui dans cette position manquent à Napo-
» léon n'avilissent que leur propre caractère et la
» nation qu'ils représentent. »

Hudson avait exhalé sa mauvaise humeur; le dîner fini nous nous disposions à gagner Longwood: mais nous pouvions y porter des lettres, des manuscrits, des plans, et rien de tout cela ne devait y pénétrer que sur le vu de M. Gorrequer. Il nous prévint, s'excusa, mais il était l'ennemi des correspondances, il leur faisait une guerre impitoyable. Nous lui ouvrîmes aussitôt nos poches, nos portefeuilles; le Cerbère s'adoucit, nous passâmes. Il avait droit de nous déshabiller! Gorrequer avait fini, c'était le tour de Reade. Celui-ci fut moins facile. Il visita, déplia nos effets, les examina pièce

à pièce. La guerre aux chiffons finie, nous montâmes en voiture, nous nous engageâmes dans une route effrayante. Ce n'était que factionnaires, que précipices; d'un côté, un vaste abîme, de l'autre, un farouche soldat. Nous marchions au milieu des précautions de la guerre et des convulsions de la nature : jamais spectacle aussi sombre ne s'était offert à nos yeux. Nous arrivâmes enfin à Longwood. Nous nous présentâmes chez le général Bertrand, qui se trouvait auprès de l'empereur. Ce prince venait de recevoir les journaux de Londres, il parcourait les colonnes du Morning Chronicle qui me concernaient. Il y trouvait force éloges pour l'anatomiste, mais pas un mot pour le médecin. Il en conclut que j'étais étranger à l'art, « une façon de Cuvier auquel il donnerait à disséquer son cheval, mais auquel il ne confierait pas son pied. » Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'on lui annonça notre arrivée. — « Allez, dit-il au grand maréchal, voyez quels hommes on m'envoie, voyez surtout le physiologiste. » — Bertrand vint en effet, mais avec un air peiné. Il invita Buonavita à le suivre, et nous pria d'attendre.

Je ne savais qu'augurer d'une réception si singulière; j'étais stupéfait, Vignali n'était pas mieux lorsque le général reparut. Je passai avec lui dans la pièce voisine. Il me fit asseoir, me demanda depuis combien de temps j'étais parti de Rome,

si je connaissais la famille de l'empereur, comment étaient madame Mère, le cardinal, Lucien, Pauline, etc.; comment j'avais été choisi pour venir, en quelle qualité j'arrivais, où j'avais pratiqué, si j'avais une lettre, quelque chose à dire à Napoléon de la part des siens, quel motif m'avait déterminé à quitter l'Italie pour cet écueil, qui j'avais vu pendant le trajet de Rome à Londres, qui j'avais fréquenté dans cette capitale, et ce qu'on m'avait dit. Je satisfis à toutes ces questions, et j'eus l'honneur d'être présenté à madame la comtesse qui s'entretenait avec le docteur Verling et l'abbé Buonavita. Elle m'accueillit avec bonté et me demanda quelques détails sur les pays que nous avions parcourus. Vignali eut son tour. Il fut comme nous interrogé, présenté et accueilli. On nous servit à souper, on nous donna des appartemens; je me déshabillais lorsque je vis une seconde fois le comte Bertrand paraître. Il me pria de passer chez le général Montholon, il avait quelque chose à me dire. J'allai; j'écoutais, je ne comprenais rien à cet entretien inouï. Je ne tardai pas néanmoins à me remettre. Je répondis qu'un noble orgueil m'avait seul conduit à Sainte-Hélène, que j'avais eu l'ambition d'être utile au plus grand homme du siècle; qu'aucun sacrifice ne m'avait coûté dès qu'il avait été question de l'empereur; que j'en ferais un autre si mes services n'étaient

pas agréés; que je me rembarquerais immédiatement pour l'Europe. Je me retirai. Je n'avais plus ni sommeil, ni fatigues, la conversation avait tout dissipé. Je trouvai dans l'antichambre le cuisinier Chandelier, qui, n'ayant pas encore de logement, me demanda à y passer la nuit. Je ne pouvais fermer l'œil, j'étais curieux de savoir si la réception que j'avais reçue s'était étendue jusques à lui. Il me répondit qu'il avait été accueilli par ses camarades, qui cependant lui avaient adressé force questions sur notre voyage, les personnes que nous avions vues, et les nouvelles que nous avions entendu raconter. Il ajouta que l'empereur l'avait fait appeler ainsi que Coursaut; qu'il s'était informé de ce qu'on disait à Rome du choix du médecin, de celui des prêtres, de ce qu'ils en avaient vu, entendu à Londres, et des maisons qu'ils fréquentaient dans cette capitale. Il devenait évident que j'excitais des soupçons, des défiances, que j'avais été desservi. Comment cela s'était-il fait? Je ne pouvais le pénétrer. Le jour vint, je me trouvai plus calme et attendis avec résignation que cette affaire se dénouât. Je reçus dans la matinée une troisième visite du comte Bertrand. Il me demanda un rapport écrit et détaillé sur le lieu de ma naissance, mon âge, ma famille, les villes où j'avais fait mes études. Il me demanda où et depuis quelle époque j'avais exercé, si j'avais servi; à quelle partie de la médecine

je m'étais plus spécialement appliqué. Je fis sur-le-champ ce résumé; je le lui adressai avec mes diplômes, mes papiers, et la lettre du cardinal. Buonavita, Vignali furent obligés d'en faire chacun autant.

C'était une triste réception après un si long voyage : mais son éminence n'avait pu, au milieu des graves soins qui l'occupaient, trouver un instant pour écrire, soit à l'empereur, soit au grand maréchal. Aucun membre de la famille n'avait réparé cette négligence, nous étions envoyés par le gouvernement anglais, recommandés par le ministère, fêtés par le gouverneur, c'en était plus qu'il ne fallait pour éveiller la défiance. Une autre circonstance contribua à donner à cette affaire l'air d'une intrigue. Le cardinal, qui n'avait pu nous munir d'une lettre de créance pour Sainte-Hélène, avait eu néanmoins assez de loisirs pour concerter le moyen de faire de Vignali le médecin de Napoléon. Il avait écrit au comte Las-Cases à cet égard; il l'avait prié de recommander le missionnaire à l'empereur. Las-Cases ne jugea pas convenable de travestir un prêtre en médecin, et se borna à remettre la missive de son éminence à l'abbé qui, tout empressé de la rendre, était loin de prévoir l'effet qu'elle produisit. Tout s'arrangea cependant. Nous étions Français, nous étions Corses; nous ne pouvions à ce double titre être les agens des Anglais; Napoléon nous admit à son service.

Je me disposai en conséquence à aller chercher les effets qui étaient restés sur le bâtiment. Je pensais aller seul, sir Hudson nous avait tant protesté que nous pourrions circuler librement dans l'île ; mais l'officier d'ordonnance de Longwood avait des ordres : je fus obligé d'accepter l'offre qu'il me fit de m'accompagner. Je me rendis à bord du *Snipe ;* j'étais gardé à vue, aucun de mes mouvemens n'était perdu. Quelle fut ma surprise ! notre excellent capitaine était dans la même position. — « Pourquoi des gardes ? Quel accident ? — Ce coquin de gouverneur ! — Eh bien, quoi ! sir Hudson ? — m'empêche de mettre pied à terre, de vendre mes marchandises. — Pour quel motif ? que lui avez-vous fait ? — Mes porcs disparaissent, mon claret coule, ah ! — Mais vos canards ? — Me mangent plus qu'ils ne valent, ah ! — Mais enfin quel tort, quelle faute ? — Ces maudits livres, ah ! — Ces livres de messe ? — De messe ! C'est un guet-apens, un meurtre ; voyez ces truies, ces planches, quel tort ! — Mais enfin des livres de dévotion ! — Vous le croyiez, je l'ai cru, je les ai apportés; eh bien, ce sont des livres que ce maudit O'Meara a écrits contre lui, ah ! » — Je laissai mon homme gémir à son aise, je débarquai mes effets et rentrai à Longwood. Les préventions s'étaient dissipées, les soupçons éteints, je reçus une lettre du comte Bertrand qui m'annonçait que j'étais agréé comme

chirurgien ordinaire de l'empereur. Sa lettre était ainsi conçue :

« Longwood, ce 22 septembre 1819.

« Monsieur Antommarchi,

« L'empereur Napoléon vous agrée pour son chirurgien, avec les appointemens de neuf mille francs par an ; vous entrerez en fonctions dès le moment que vous aurez prêté votre serment ; je vous prie à cet effet, de vous rendre chez moi à 2 heures $\frac{1}{4}$.

« J'ai l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le comte BERTRAND. »

Je me rendis à l'invitation du grand maréchal, et pris les engagemens exigés. Je ne devais rien communiquer ni dire aux Anglais ; je devais me garder de leur confier le plus petit détail sur les progrès de la maladie dont Napoléon était atteint. Ce que j'avais éprouvé, ce que j'avais entendu m'avait donné la mesure des gens à qui nous avions à faire ; je n'étais pas disposé aux confidences, je jurai de n'en jamais faire et j'eus l'honneur d'être présenté à sa majesté. La chambre était petite, extrêmement obscure, il était dans son lit ; je ne l'aperçus pas d'abord. Je m'avançai dans une espèce

de recueillement religieux. Il le vit, et m'adressant la parole de la manière la plus gracieuse : — « Appprochez-vous de moi, *Capocorsinaccio*, » me dit-il en italien, langue que dès lors il employa constamment dans nos conversations, « approchez » afin que je puisse vous voir plus distinctement, » et surtout vous mieux entendre, car sur ce triste » rocher je suis devenu tout-à-fait sourd. » Je m'approchai. Il me jeta un coup d'œil qui ne parut pas m'être défavorable, et reprit : — « J'ai été » bien près de votre pays dans ma première jeu- » nesse; je débarquai à peu de distance de Morsiglia » au port de Macinajo. Je fus de là à Rogliano, » où je vis une belle maison peinte à la génoise, à » Tomino, à Porticciolo. Je me rendais à Bastia : » mais, le croiriez-vous? j'eus toutes les peines du » monde de trouver un cheval et un homme qui » voulût m'accompagner; j'y parvins cependant. » Le squelette qu'on me donna pouvait à peine se » tenir sur ses jambes, mais il était habitué à ces » routes escarpées; il me fut extrêmement utile. » J'arrivai enfin à Bastia; j'étais content de mon » guide, il le fut aussi de moi.

« Le Cap est de toute la Corse la contrée la plus » ingrate; cependant ses habitans sont les meilleurs » cultivateurs, les commerçans les plus indus- » trieux de l'île. Pauvres, mais intelligens, mau- » vais soldats, mais excellens marins, ils sont en

» général sobres, pacifiques, honnêtes. Ils jouissent d'une paix profonde, alors même que les autres districts sont en proie aux plus violentes agitations. Leurs mœurs, leur caractère sont tout-à-fait opposés à ceux de nos compatriotes qui vivent dans les montagnes. Aussi les uns tremblent-ils à la vue des autres et cela avec raison. Le naturel doux, tranquille de l'homme de la plaine ne peut faire tête aux habitudes altières, à l'impétuosité du montagnard. En général les habitans de votre pays sont pauvres; ils travaillent beaucoup, ils s'exténuent à féconder le sol ou pour mieux dire les rochers, mais leur travail produit fort peu, ils ont de la peine à vivre. Ceux du mien au contraire se fatiguent peu ou point du tout, et s'ils ne sont pas riches, ils mènent du moins une vie douce, indépendante. Ils la passent à courir le fusil sur l'épaule. Mais c'est assez parler d'un pays que je ne reverrai plus. Y a-t-il long-temps que vous n'êtes allé en Corse? — Deux ans, sire. — Quel âge avez-vous? — Environ trente ans. — Oh! oh! vous pourriez être mon fils. Si j'avais connu votre mère, j'aurais laissé le Macinajo, je serais allé débarquer à Morsiglia. — A Centuri! — Oui, à Centuri, Morsiglia n'a pas de port. Vit-elle toujours votre mère? — Elle est morte que j'étais encore enfant. — Était-elle jolie, séduisante,

» gracieuse? — Elle était jolie femme et excellente » mère. — Eh bien! raison de plus, j'aurais dé- » barqué à Centuri, je serais allé à Morsiglia faire » la cour à une charmante Capocorsina, à madame » Antommarchi. Quel âge a votre père? — Il ap- » proche de soixante-dix ans. — Il est notaire : » fait-il quelquefois, comme ses bons confrères, » de faux actes, des testamens supposés? » Je ne répondais pas, il répéta la question en riant plus fort. — « Mon père jouit de l'estime publique et » de la confiance de son canton. — En ce cas il » n'y a rien à dire. Vous rappelez-vous l'époque » où je conquis l'Italie pour la première fois? — » J'en conserve un vague souvenir. — Quelle ivres- » se! quelles acclamations! Ce n'était qu'un cri » d'enthousiasme. La population se pressait sur » mon passage, j'étais son dieu, son idole. Elle » m'est restée fidèle. Sans doute vous ne vous » souvenez qu'à peine, car vous étiez si jeune » alors, de mon expédition d'Égypte, de mon » arrivée, de mon débarquement à Ajaccio, à » Fréjus, et des transports avec lesquels je fus » accueilli? — Je me rappelle cette apparition » inattendue qui changea la face de l'Europe. J'é- » coutais avec admiration ce qu'on racontait du » général Bonaparte, et des merveilles qu'il avait » exécutées. On buvait, sire, à vos succès, on fai- » sait pour vous les vœux les plus vifs. Je con-

» serve parfaitement le souvenir de l'impression » que fit sur moi l'allégresse de tout un peuple » qui n'espérait qu'en vous. — Quel âge aviez- » vous lorsque vous ayez quitté la Corse? — En- » viron quinze ans. — Il y a à Livourne des Ca- » pocorsini fort riches. — Oui, sire, quelques-uns » sont devenus patriciens, d'autres ont été faits » nobles : le grand-duc les a bien traités. — Vous » avez fait vos études à Pise? — Je les ai commen- » cées à Livourne, d'où j'ai été les continuer à » Pise et à Florence. — A quelle époque? — Je fus » reçu docteur en philosophie et en médecine, à » l'université de Pise, au mois de mars 1808; je » passai ensuite à Florence, où je me livrai à des » recherches physiologiques : j'étais attaché à l'hô- » pital de Sainte-Marie-Neuve. En 1812, j'obtins » de l'université impériale le diplôme de docteur » en chirurgie. Le grand-maître me nomma pro- » secteur d'anatomie, attaché à l'académie de Pise, » qui daigna s'intéresser à moi. Je résidais comme » tel à Florence, où j'ai exercé jusqu'au moment » de mon départ. — La grande duchesse Élisa était- » elle aimée en Toscane? — Aimée et crainte tout » à la fois. — Faisait-elle quelque chose pour se » concilier ses sujets? — Elle chérissait les arts, elle » protégeait les sciences, elle gouvernait dans l'in- » térêt public. — Elle était adorée à Lucques; elle » y avait créé des établissemens utiles et bons. Je

» la crois fort riche. Les Toscans ont été contens
» de revoir leur ancien grand-duc; ne le croyez-
» vous pas? — Il est cher au peuple qu'il gouverne
» avec douceur. — A l'exception des spéculateurs
» de Livourne à qui tout est bon, les Toscans sont
» un peuple excellent; ils sont à la fois éclairés,
» industrieux, cultivateurs habiles : ils occupent
» la plus belle contrée de l'Italie. Mais quel motif
» vous a poussé à échanger le beau séjour de Flo-
» rence, votre clientelle, votre emploi, vos tra-
» vaux, pour ce misérable rocher? Quelles consi-
» dérations vous ont engagé à vous associer à mon
» exil? — Votre majesté peut le pressentir : je ne
» cherche ni l'or ni les faveurs; je n'ai pas mis
» mes services à prix, je ne me suis pas inquiété
» des conditions. On m'a proposé d'approcher de
» vous, cette gloire m'a suffi, je n'ambitionne pas
» d'autre bien. — Mais pourquoi, avant de céder
» à l'invitation de votre ami Colonna, ne pas vous
» être fait assurer une existence par ma famille?
» — Des avantages précuniaires ne peuvent com-
» penser le sacrifice; la gloire seule pouvait me
» décider. — La gloire est fort bonne; mais si vous
» aviez été renvoyé comme peu s'en est fallu,
» qu'auriez-vous fait? dans quel embarras ne vous
» seriez-vous pas trouvé? — Une semblable récep-
» tion m'eût déchiré; mais encore eussé-je touché
» ce triste écueil; ma profession m'eût mis partout

» à l'abri du besoin : mon seul regret eût été d'être
» méconnu. — Vous êtes Corse, voilà la considé-
» ration qui vous a sauvé; mais encore vous pou-
» viez ne pas me convenir, être congédié, que
» vous fût-il revenu d'avoir si imprudemment
» cédé? — Ces réflexions sont justes, mais je ne les
» ai pas faites. — Votre bonne étoile y a suppléé.
» Je suis, du reste, fâché que le cardinal ait été
» chargé de cette affaire, qu'il se soit conduit
» comme il l'a fait. Je lui demande un chirurgien,
» il vous envoie; vous êtes jeune, mais enfin il
» vous choisit. En même temps il écrit à Las-Ca-
» ses une lettre que les prêtres m'ont remise, et
» dans laquelle il insiste pour que je ne me serve
» que de Vignali. Cependant je suis bien sûr que
» cet abbé n'a pas plus de trois ans d'études, quoi-
» que lui-même m'ait dit quatre. Je vous avoue
» que cette lettre m'a singulièrement déplu. Ni
» ma mère, ni le cardinal, ne m'ont donné avis
» de votre départ. Je me défiais de tous les indi-
» vidus dont se compose votre embarcation. Les
» visites, les questions que le grand-maréchal vous
» a faites, ont dû vous surprendre et vous affec-
» ter? — Vivement, sire; j'étais humilié, confus,
» je ne pouvais m'expliquer ses défiances. — N'y
» pensez plus; vous serez mon chirurgien, je vous
» servirai de père. J'ai fait dire à l'abbé Vignali,
» et je lui ferai répéter encore, que je n'entends

» pas qu'il exerce à Longwood. Je ne veux pas
» qu'il essaie son art sur personne, fût-ce sur le
» dernier des Chinois. Qu'il travaille à remplir
» ses devoirs ecclésiastiques, c'est là son véritable
» état; je l'ai fait prévenir par son supérieur Buo-
» navita, excellent vieillard que je n'ai fait qu'en-
» trevoir à l'île d'Elbe. Je crains bien qu'il soit
» venu pour se faire enterrer ici. En tout cas,
» je le recommande à vos bons offices; il mérite
» notre bienveillance et notre appui. Je l'ai vive-
» ment blâmé d'avoir accepté les propositions du
» cardinal. A son âge, impotent, perclus comme
» il est, on n'entreprend pas un voyage si long,
» si périlleux. Après avoir musé long-temps,
» l'archevêque m'envoie un homme bien res-
» pectable, il est vrai, mais si vieux, si cassé,
» qu'il ne peut m'être d'aucun secours. Le grand-
» duc doit avoir été charmé de voir un de ses em-
» ployés m'apporter les secours de la médecine sur
» cet écueil? — Je le pense, sire; vous avez eu
» tant de bontés pour lui. — Je l'ai beaucoup
» connu. Marie-Louise l'aimait, et lui n'était pas
» indifférent aux charmes de la reine de Naples.
» Je l'ai toujours tenu pour un bon prince. Êtes-
» vous resté long-temps à Rome? — Environ deux
» mois. — Vous avez eu le loisir de la bien con-
» naître. Je suis vraiment fâché de ne l'avoir pas
» vue. Je voulais lui rendre son antique splen-

» deur, en faire la capitale de l'Italie; la destinée » ne l'a pas voulu..... Une partie de ma famille » y réside. Le pape est un bon vieillard que j'ai » toujours bien traité.... Allons! maintenant, » parlez-moi avec franchise, donnez-moi des nou- » velles des miens. Commencez par Madame Mè- » re, *la signora Letizia*. — Le malheur n'a pu » l'abattre. Elle supporte l'adversité avec coura- » ge; elle est pleine de résignation et de dignité. » — Reçoit-elle, va-t-elle dans le monde? Quel » est son genre de vie? — Tout-à-fait retiré. Elle » n'a qu'une société peu nombreuse, n'admet que » quelques personnes de confiance. Ceux de ses » enfans qui sont à Rome sont empressés autour » d'elle: mais ses vœux, ses pensées sont tous pour » Sainte-Hélène. Elle n'attend qu'un mot pour » braver la mer et vous serrer dans ses bras. — Elle » a été toute sa vie une excellente femme, une » mère sans égale; elle m'a toujours aimé. Vous » l'avez laissée bien affligée, n'est-il pas vrai? — » Elle retenait d'abord avec peine son émotion: » mais elle est bientôt revenue à elle-même; elle » a montré un courage, une force d'âme au-des- » sus de l'humanité. — Je suis sûr qu'elle n'eût » pas craint les fatigues que vous avez essuyées. » Va-t-elle en société? — Quelquefois chez ses fils » ou chez Son Éminence. — Le cardinal la voit-il » souvent? — Plusieurs fois par jour. — Ses fils?

» — Presque tous les jours. — Pauline? — Moins » fréquemment; ses indispositions la retiennent. » — Que pensez-vous de sa maladie? — Je n'en » connais pas la nature. — Vous connaissez parti- » culièrement tous les individus de ma famille qui » résident à Rome? Comment sont-ils? Que di- » sent-ils de moi? — Toutes leurs pensées sont con- » centrées sur Sainte-Hélène; ils n'aspirent qu'à » votre délivrance. — Exposez-moi avec précision » tout ce dont les uns et les autres vous ont chargé » pour moi : que vous a dit ma mère? — Qu'elle, » ses enfans, sa fortune étaient à votre disposition; » qu'au moindre signe elle se dépouillerait de tout, » dût-elle endurer la plus profonde misère. — » Le prince de Canino? — Qu'il s'était entendu » avec Joseph; que chacun d'eux viendrait passer » trois années auprès de V. M., si vous ne le trou- » viez pas mauvais. — Pauline? — Qu'elle n'at- » tendait que vos ordres pour accourir auprès de » V. M. — Nous y penserons. » Il souriait, se tut et ajouta : « Je ne souffrirai pas qu'aucun mem- » bre de ma famille vienne recueillir les outrages » des Anglais, voir les insultes que me prodigue » ce sicaire. Je ne veux pas qu'aucun d'eux soit » témoin de tant d'indignités, c'est assez que je » les endure; » et changeant tout à coup de dis- cours : « La *signora Letizia* est-elle toujours aussi » fraîche? — Elle est toujours très-bien. — Et

» Pauline, est-elle encore jeune et belle? — Tou-
» jours. — Elle n'a jamais eu d'autre affaire que la
» toilette et les plaisirs. Louis et Lucien se voient-
» ils? — Ils se rencontrent fréquemment chez
» madame Mère. — Ont-ils société? — Le prince
» de Canino reçoit quelques personnes choisies.
» Louis vit dans la retraite. — Il donne dans la
» dévotion, le croyez-vous? — Je l'ai ouï dire; il
» passe même pour bigot. » L'empereur rit : —
« Que pensez-vous de sa santé? — Elle est dans
» une situation déplorable; les remèdes n'y peu-
» vent désormais plus rien. — Quel beau jeune
» homme c'était lors de ma première expédition
» d'Italie! Sa timidité l'a perdu. Quel malheur
» que je n'aie pas été prévenu à temps! Il serait
» sain et sauf aujourd'hui, il aurait rempli sa des-
» tinée, la douleur ne l'eût pas enlevé à la gloire,
» il eût pris part à nos succès. Combien de fils a le
» prince de Canino? » Je le lui dis. « De filles? »
Je le lui dis encore. « Qui avez-vous vu pen-
» dant que vous étiez à Rome? » Je nommai les
personnes que j'avais fréquentées? « Le cardinal
» est-il toujours amateur? court-il encore les ta-
» bleaux? — Il en reçoit tous les matins par voi-
» tures. Il les passe en revue dans son antichambre,
» achète les uns, déprécie les autres. Cette passion
» lui coûte des sommes immenses. — Quand êtes-
» vous parti de Rome? — Le 25 février. — Com-

» ment avez-vous voyagé? — A petites journées,
» dans une voiture qui nous a conduits jusqu'à
» Anvers. — Madame Letizia vous a-t-elle remis
» beaucoup d'argent? — Deux cents napoléons et
» une traite de douze mille francs sur son banquier
» de Londres. — C'est, je crois, la plus riche de
» la famille. Je lui reprochais toujours d'être trop
» bornée dans ses dépenses. Savez-vous si elle fait
» du bien à Rome? — Je l'ignore. — En passant
» à Parme avez-vous vu Marie-Louise? — Elle
» était partie et nous avions l'ordre de ne pas faire
» connaître notre mission. — Savez-vous si elle
» est en relation avec ma mère ou quelque per-
» sonne de ma famille? — Madame Mère lui a
» écrit deux fois sans recevoir de réponse. — C'est
» qu'il ne lui est pas permis d'en faire. Quelles
» sont les personnes que vous avez vues dans le
» cours du voyage? » Je les lui nommai et lui rap-
portai ce qu'elles m'avaient dit. « Avez-vous vu
» à Francfort la princesse Julie? — Elle m'a reçu
» avec toute la bonté qui la caractérise. — Ses deux
» filles, comment sont-elles? — Grandes, belles,
» fraîches comme des roses. — Je crois que l'une
» d'elles épouse un des fils de Lucien; n'en avez-
» vous rien entendu dire? — La princesse m'a
» fait une multitude de questions sur l'aîné. Je
» m'expliquai facilement un intérêt si vif. — J'a-
» voue que c'est un mariage qui me ferait plaisir.

» Vous avez donc été bien accueilli? — On ne
» saurait mieux. — C'est la femme la plus délicate
» que je connaisse; on n'a pas un meilleur cœur.
» Vous avez vu Las-Cases? — Oui, sire. — Com-
» ment va-t-il? — Il est gravement malade. —
» Avez-vous vu son fils Emmanuel? — Il était à
» Strasbourg. — Les prêtres m'ont dit, je crois,
» que vous n'aviez rencontré aucun obstacle dans
» votre voyage de Rome à Londres? — Aucun,
» sire. — Quand êtes-vous arrivés à Londres? — Le
» 19 avril. — Combien de temps y êtes-vous restés?
» — Nous n'en sommes sortis que le 9 juillet. —
» Qui y avez-vous vu plus particulièrement? —
» Des médecins, des gens de l'art, ceux surtout
» qui ont exercé sous les tropiques. — Quand vous
» êtes-vous présenté à lord Bathurst? — Le sur-
» lendemain de notre arrivée. — Quelles questions
» vous a-t-il faites? — Il nous a parlé de Rome, du
» cardinal, de madame Mère, du prince de Canino,
» et nous a demandé s'ils croyaient réellement que
» vous fussiez malade. — Que lui avez-vous ré-
» pondu? — Qu'on n'en doutait pas, qu'on ne
» pouvait en douter, que les rapports d'O'Meara,
» de Stokoe ne le permettaient pas. — Que vous
» a-t-il dit à cela? — Que ces rapports étaient in-
» exacts, qu'il venait de recevoir des nouvelles
» positives que vous jouissiez d'une santé par-
» faite, que nous pouvions l'écrire à Rome. —

» Combien de fois l'avez-vous vu ? — Trois ou
» quatre. — Vous êtes-vous présenté chez lord
» Holland ? — Le prince de Canino m'avait donné
» une lettre de recommandation pour sa seigneurie.
» — Avez-vous été bien reçu ? Milady vous a-t-elle
» accueilli ? — On ne peut pas mieux. — Milord
» habite-t-il Londres ? vit-il à la campagne ? —
» Il réside à quelque distance de la capitale. —
» Vous avez vu souvent O'Meara, n'est-il pas
» vrai ? — Tous les jours. — Que vous a-t-il dit de
» moi, de ma maladie ? » Je lui résumai ce qui se
trouve dans les rapports. « Est-il content de
» moi ? — Parfaitement, sire. — Racontez-moi en
» détail ce que vous avez vu et fait pendant votre
» séjour à Londres ; nommez-moi les personnes
» que vous avez connues, celles que vous avez fré-
» quentées. » Je lui fis l'historique qu'il désirait ;
il recommença ses questions. « Londres est une
» bien grande ville, n'est-il pas vrai ? — Elle est
» aussi peuplée que vaste. — Avez-vous été à
» Paris ? — Je n'ai jamais vu la France. — C'est
» bien, c'est assez. Allez voir le général Montholon ;
» demandez le médecin qui le soigne, et consul-
» tez-vous avec lui avant qu'on le rappelle. In-
» formez-vous aussi des personnes auxquelles il don-
» nait ses soins, et qui après son départ auront be-
» soin des vôtres. Sachez quelles sont les maladies
» qui règnent dans ces climats et surtout au lieu

» où nous sommes. N'oubliez pas de demander au » docteur les méthodes curatives dont il fait usage. » Cette île est un monde tout-à-fait nouveau. Vous » avez besoin des conseils de ceux qui l'ont étu- » dié. J'ai constamment refusé de voir celui qui » vous précède, néanmoins je le crois capable de » vous donner tous les éclaircissemens nécessaires » pour réussir dans l'exercice de votre profession. » Engagez-le à rester encore quelques jours afin » que vous puissiez vous mettre au fait de ce qu'il » vous importe de savoir. »

Je fus rappelé au bout de quelques heures. L'empereur était dans son salon qu'éclairait à peine la faible lueur d'une bougie. Il s'avança au-devant de moi, me prit par les oreilles, et me dit en riant : « Vous pensiez que j'avais perdu toutes mes forces sous cet affreux climat. » J'étais surpris, étonné, je restais immobile lorsque j'entendis quelqu'un rire à côté de moi. Je me retournai, c'était le grand-maréchal placé derrière nous, tout auprès de la cheminée. Napoléon m'adressa quelques questions sur les objets dont nous nous étions entretenus quelques instans plus tôt : puis il se mit à parler d'anatomie, de physiologie, des phénomènes de la génération. Sa discussion était savante, juste, précise, elle étincelait d'aperçus nouveaux. Il me fit subir par forme de conversation un examen rigoureux qu'il prolongea plus

d'une heure. J'eus le bonheur de lui répondre d'une manière qui le satisfit. Il me congédia en me disant les choses les plus flatteuses et les plus aimables. Le comte Bertrand assista à cette longue conférence, mais ne proféra pas un mot.

23 *septembre.*

Je me suis rendu auprès de l'empereur. Il reposait sur un lit de campagne, la pièce était éclairée, j'ai pu observer les progrès du mal. L'oreille était dure, la face terreuse, les yeux livides, la conjonctive d'un rouge mêlé de jaune, le corps entier d'un excessif embonpoint, et la peau très-pâle. J'examinai la langue, elle était couverte d'un léger enduit blanchâtre; les éternumens étaient violens, prolongés, entrecoupés par une toux sèche, suivie d'une expectoration visqueuse qui variait d'un instant à l'autre. Les narines étaient cernées, engorgées; la sécrétion de la salive devenait parfois abondante, et le bas-ventre était un peu dur au toucher. Le pouls petit, mais régulier, donnait environ soixante pulsations par minute. Ces symptômes me parurent inquiétans. J'examinai mieux et m'aperçus que la partie du lobe gauche du foie qui correspond à la région épigastrique était comme endurcie, extrêmement douloureuse à la pression. La vésicule du fiel était pleine, résistante, faisait saillie au dehors de l'hy-

pocondre droit, près du cartilage de la troisième fausse côte. Des souffrances vagues se faisaient sentir dans les régions costales et lombaires du côté droit; une douleur plus ou moins vive s'était fixée autour de la mamelle, et Napoléon éprouvait un sentiment de malaise extrême à l'épaule droite. Sa respiration devenait plus difficile lorsqu'on exerçait une pression perpendiculaire au scrobicule du cœur. Il se plaignait aussi d'une douleur d'intensité variable qui affectait depuis long-temps l'hypocondre droit. Elle était interne; il cherchait à en préciser le lieu, il disait qu'elle était à *deux pouces de profondeur*. Il était depuis quelques jours sans appétit. Il avait des nausées, des vomissemens. Il rendait des amas de matières tantôt âcres, tantôt bilieuses. Les urines, quoique fréquentes, étaient naturelles. D'abondantes sueurs avaient lieu chaque jour.

Pendant que j'analysais ces symptômes, l'empereur ne discontinuait pas ses questions. Elles étaient tantôt sombres, tantôt plaisantes. La bonté, l'indignation, l'enjouement se peignaient tour à tour dans ses paroles et dans ses traits. « Eh bien, » docteur, que vous en semble? dois-je troubler » encore long-temps la digestion des rois? — » Vous leur survivrez, sire. — Je le crois; ils ne » mettront pas au ban de l'Europe le bruit de nos » victoires; il traversera les siècles, il proclamera

» les vainqueurs et les vaincus, ceux qui furent » généreux, ceux qui ne le furent pas : la postérité jugera, je ne crains pas ses décisions. — » Cette vie vous est acquise. Votre nom n'éveillera jamais l'admiration sans rappeler ces guerriers sans gloire si lâchement ameutés sur un » seul homme. Mais vous ne touchez pas au terme, » il vous reste un long espace à parcourir. — » Non, docteur, l'œuvre anglaise se consomme; » je ne puis aller loin sous cet affreux climat. — » Votre excellente constitution est à l'épreuve de » ses pernicieux effets. — Elle ne le cédait pas à » la force d'âme dont la nature m'a doué ; mais le » passage d'une vie si active à une réclusion » complète a tout détruit. J'ai pris de l'embonpoint, j'ai perdu mon énergie, le ressort est » détendu. » Je n'essayai pas de combattre une opinion malheureusement trop fondée. Je détournai la conversation, j'eus recours à une de ces transitions dont je connaissais déjà tout l'effet. Je me mis à discourir sur les vœux, l'attente où était l'Europe, et demandai à Napoléon s'il voulait être infidèle à sa gloire, devenir complice de l'attentat que les Anglais exécutaient sur lui. « Eh bien soit, dit-il, votre indépendance, votre » abandon me plaisent. Vous avez tout quitté » pour m'apporter les secours de l'art. Il est juste » que je fasse aussi quelque chose, je me résigne.

» Que la médecine ordonne, je me soumets à ses » décisions. Je vous confie ma santé. Je vous dois » le détail des habitudes que j'ai prises, des af- » fections dont je suis atteint.

« La constipation m'est habituelle. C'est une » incommodité de l'enfance, elle ne m'a j'amais » quitté; mais elle devient chaque jour plus » forte, plus pénible. Sans les bains, les lavemens, » je ne pourrais la supporter; je suis parfois obligé » d'y joindre les boissons douces, le bouillon aux » herbes, la diète. Souvent même tout ce régime » ne suffit pas; je suis forcé de recourir à mon » remède héroïque, à la *soupe à la reine* : cette » composition de lait, de jaune d'œuf et de su- » cre, produit sur moi l'effet d'un purgatif doux » et me soulage constamment. C'est jusqu'ici la » seule médecine dont j'aie fait usage. En revan- » che, les fonctions des voies urinaires ne se sont » jamais bien faites. J'ai toujours éprouvé de la » difficulté à uriner, et d'autant plus que le be- » soin se faisait sentir plus fréquemment; mais » l'envie sommeillait par intervalles, elle me lais- » sait chaque nuit quelques heures de repos, la » nature était satisfaite; je gagnais le temps que » la nonchalance m'eût enlevé; je ne consultais » jamais de médecin. Aujourd'hui je suis moins » avare de mes heures, et les souffrances devien- » nent insupportables.

« L'heure où j'obéis au besoin est, en géné-
» ral, fort irrégulière. Je dors, je mange suivant
» le temps, les circonstances, la situation où je
» me trouve; mon sommeil est communément
» doux et tranquille. Si la douleur, quelque acci-
» dent l'interrompt, je saute à terre, je demande
» de la lumière, je marche, je travaille, je fixe
» mon esprit sur un objet; quelquefois je reste au
» milieu des ténèbres, je change de chambre, je
» passe dans un autre lit ou m'étends sur un sofa.
» Je suis sur pied à deux, trois, quatre heures
» du matin; j'appelle quelqu'un pour me tenir
» compagnie, s'entretenir de souvenirs, d'affaires,
» attendre le jour. Je sors dès qu'il paraît, je fais
» un tour, et quand le soleil se montre, je ren-
» tre, je me remets au lit ou je reste plus ou moins
» suivant la manière dont s'annonce la journée.
» Si elle est mauvaise, que j'éprouve de l'irrita-
» tion, de l'inquiétude, j'ai recours à la méthode
» dont je vous ai parlé; je varie, je change, je
» passe du lit au sofa, du sofa au lit : je cherche,
» je trouve de la fraîcheur et j'en suis mieux. Je
» ne vous décris pas mon costume du matin, il
» n'est pour rien dans les souffrances que j'endure,
» et puis je ne veux pas vous ôter le plaisir de
» l'admirer. Ces belles manœuvres me conduisent
» à neuf, dix heures, quelquefois plus tard. Je
» fais alors servir le déjeûner, que je prends de

» temps à autre au bain, mais plus communément
» au jardin. Bertrand ou Montholon me font com-
» pagnie, souvent tous les deux. Les médecins
» ont la police de la table, il est juste que je vous
» rende compte de la mienne; voici comment elle
» est servie : Un potage, deux plats de viande,
» un de légumes, une salade quand je peux en
» avoir, composent tout le service; une demi-
» bouteille de vin claret que j'étends de beaucoup
» d'eau me sert de boisson; j'en bois un peu de
» pur à la fin du repas. Quelquefois, lorsque je
» suis fatigué, je substitue le Champagne au cla-
» ret : c'est un moyen sûr d'exciter l'estomac. »
Je lui demandai quelle était l'espèce de légumes dont il faisait plus fréquemment usage. « Des pom-
» mes-de-terre, des lentilles, des pois, des hari-
» cots blancs, des choux-fleurs. Mais savez-vous
» que nous avons mis l'île en rumeur avec nos
» lentilles? On ne voulait pas nous croire, nous
» les demandions par dérision, nous ne nous pro-
» posions pas d'en faire usage. Des lentilles! ce
» n'était pas un mets d'hommes. Le maître d'hô-
» tel insista, fut moqué, refusé, et n'obtint qu'a-
» vec peine qu'on en tirât du Cap. » J'étais curieux de savoir si les viandes étaient recherchées, fortes, épicées. « Ce sont des côtelettes, du gigot
» de mouton. Je recherche la partie la plus rôtie,
» la plus brune; mais, du reste, je veux que la

» cuisine soit simple. Je n'aime pas les cuisiniers
» qui ne font que de l'esprit. Un bon *étouffé* à la
» génoise, un *pilau* à la milanaise, et des *taille-*
» *rains* à la corse, valent mieux pour moi que
» toutes les merveilles de l'art de Bauvilliers. »

Comme je lui témoignais l'admiration que me causait une frugalité si rare, il reprit : « Dans nos
» marches de l'armée d'Italie, je ne manquais ja-
» mais de faire mettre à l'arçon de ma selle du vin,
» du pain et un poulet rôti. Cette provision suf-
» fisait à l'appétit de la journée, je puis même dire
» que je la partageais souvent avec ma suite. Je
» gagnais ainsi du temps ; j'économisais sur la table
» au profit du champ de bataille. Du reste je mange
» vite, je mâche peu, mes repas ne consument
» pas mes heures. Ce n'est pas ce que vous ap-
» prouvez le plus ; mais dans la situation où je me
» trouve, qu'ai-je à faire de soins, de mastica-
» tion? Je suis attaqué d'une *hépatite chronique ;*
» cette maladie est endémique dans cet affreux
» climat. Je dois succomber, je dois expier sur
» cet écueil la gloire dont j'ai couvert la France,
» les coups que j'ai portés à l'Angleterre. Aussi
» voyez comme ils en usent. Depuis plus d'un an
» ils m'ont interdit les secours de la médecine ; je
» suis privé de médecins qui aient ma confiance,
» déshérité du droit d'invoquer les ressources de
» l'art. Le bourreau trouve mon agonie trop lente.

» Il la hâte, il la presse, il appelle ma mort de tous
» ses vœux. Il n'y a pas jusqu'à l'air que je respire
» qui ne blesse cette âme de boue. Croyez-vous
» que ses tentatives ont été prolongées, ouvertes,
» que j'ai failli tomber sous le poignard anglais?
» Le général Montholon était malade, il refusait
» de communiquer avec Bertrand, il voulait ou-
» vrir une correspondance directe avec moi. Il me
» détachait ses statellites deux fois le jour; Reade,
» Wynyard ses officiers de confiance, assiégeaient
» ces misérables cabanes, voulaient pénétrer jus-
» qu'à mon appartement. Je fis barricader mes por-
» tes; je chargeai mes pistolets, mes fusils qui le
» sont encore, et menaçai de brûler la cervelle au
» premier qui aurait l'imprudence de violer mon
» asile. Ils se retirèrent en criant à tue-tête qu'ils
» voulaient voir Napoléon Bonaparte, que Napoléon
» Bonaparte eût à sortir, qu'ils sauraient bien con-
» traindre Bonaparte à paraître. Je croyais ces
» scènes outrageantes terminées, mais elles se re-
» produisaient chaque jour avec plus de violence.
» C'étaient des surprises, des menaces, des vocifé-
» rations, des lettres remplies d'injures. Mes valets
» de chambre jetaient ces placards au feu, mais
» l'exaspération était au comble, une catastrophe
» pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre. Jamais
» je n'avais été si exposé. Nous étions au 16 août:
» ces saturnales duraient depuis le 11, je fis préve-

» nir le gouverneur que mon parti était pris, ma pa-
» tience à bout, que le premier de ses sicaires qui
» franchirait le seuil de ma porte serait abattu d'un
» coup de pistolet. Il se le tint pour dit et cessa
» ses outrages. C'est un dernier trait de barbarie
» du gouvernement anglais d'avoir choisi un tel
» homme; mais l'iniquité se devine et se cherche.
» Le ministère ne médite pas un attentat qu'il ne
» trouve un forban pour lui prêter main forte et
» l'appuyer. J'ai abdiqué librement et volontaire-
» ment en faveur de mon fils et de la constitution.
» Je me suis plus librement encore acheminé sur
» l'Angleterre. Je voulais y vivre dans la retraite
» et sous la protection de ses lois. Ses lois! L'aris-
» tocratie en a-t-elle? y a-t-il un attentat qui l'ar-
» rête? un droit qu'elle ne foule aux pieds? Tous
» ses chefs ont été prosternés devant mes aigles.
» D'une part de mes conquêtes j'ai fait des couron-
» nes aux uns, j'ai replacé les autres sur des trônes
» que la victoire avait brisés; j'ai été clément,
» magnanime envers tous. Tous m'ont abandonné,
» trahi, se sont lâchement empressés de river mes
» chaînes, je suis à la merci d'un flibustier. »

Je cherchai à calmer l'empereur. Il n'était pas sorti depuis dix-huit mois; je lui représentai les dangers de cette longue inaction, je l'engageai à ne plus étouffer dans son appartement, à venir respirer à l'air libre. « Non, me dit-il, l'insulte

» m'a long-temps confiné dans ces cabanes ; au-
» jourd'hui le manque de forces m'y retient. Voyez
» si vous trouvez quelque chose dans cette jambe,
» je sens qu'elle plie sous moi. » J'examinai, j'observai toute la partie droite. Le résultat de mes recherches fut pénible, je m'assurai qu'elle était plus faible que la gauche. « Vous me palpez avec mol-
» lesse, allez, pressez ; dites, la nature est-elle
» d'intelligence avec ce Calabrois ! Le climat va-t-il
» rendre au ministère le cadavre qu'il attend ? —
» L'œil ni le tact ne discernent rien, ce n'est qu'une
» faiblesse passagère qui se dissipera. »

L'empereur m'avait parlé d'une protestation. Je fus curieux de la connaître. On me la communiqua, et elle était ainsi conçue :

« Dans les journées des 11, 12, 13, 14 et 16 août 1819, on a essayé, pour la première fois, de violer le pavillon qu'habite l'empereur Napoléon, qui avait été jusqu'à cette heure constamment respecté. Il a résisté à cette violence en fermant ses portes et ses serrures. *Dans cet état, il réitère la protestation qu'il a faite et fait faire plusieurs fois, qu'on ne violera le droit de sa porte qu'en passant sur son cadavre.* Il a abandonné tout et vit concentré depuis trois ans dans l'intérieur de six petites chambres, pour se soustraire aux insultes et aux outrages. On a la lâcheté de lui envier ce refuge, on est donc résolu à ne lui en laisser

d'autre qu'un tombeau. Attaqué depuis deux ans d'une *hépatite chronique*, maladie endémique dans ces climats, et, depuis plus d'un an, privé du secours de ses médecins, par l'enlèvement du docteur O'Meara, en juillet 1818, et du docteur Stokoe, en janvier 1819, il a éprouvé plusieurs crises pendant lesquelles il a été obligé de garder le lit quinze ou vingt jours de suite. Aujourd'hui, au milieu d'une des crises les plus violentes qu'il ait éprouvées, alité depuis neuf jours, n'ayant à opposer à sa maladie que la patience, la diète, le bain; sa tranquillité, depuis six jours, est troublée par les menaces d'un attentat et d'outrages auxquels le prince régent, le lord Liverpool, et l'univers entier savent qu'il ne se soumettra jamais. Comme le dessein de l'avilir, de l'insulter se manifeste tous les jours, il réitère la déclaration déjà faite, qu'il n'a pris et ne prendra aucune connaissance, n'a ordonné et n'ordonnera aucune réponse aux dépêches ou paquets quelconques dont le libellé lui serait injurieux et serait contraire aux formes établies depuis quatre ans pour correspondre avec lui par l'intermédiaire de ses officiers; qu'il a jeté ou jettera au feu ou par les fenêtres ces paquets insultans, ne voulant rien innover pour toutes ces choses à ce qui existe depuis quatre ans.

« *Signé* NAPOLÉON. »

« Longwood, 16 août 1819. »

24 septembre.

10 heures $\frac{1}{4}$ A. M. — L'empereur reste au lit. Il est faible, abattue; il a passé une mauvaise nuit. Des souffrances vagues le déchirent. Il en éprouve, à la partie interne de la mamelle droite, une qui ne se déplace pas. Je lui conseille le bain, une potion calmante et des frictions avec un liniment composé d'ammoniaque et d'opium.

— 2 heures $\frac{1}{2}$ P. M. — L'empereur se trouve mieux, quoique toujours alité. Il se met à discourir de l'Italie, des projets, des vues qu'il avait sur cette contrée fameuse et des hommes distingués qu'elle a produits. Il discute, il apprécie les titres de Volta, de Spallanzani, d'Aldini, et m'adressant tout à coup la parole : « Vous ne me parlez pas de » Mascagni; vous avez publié les œuvres posthumes » de Mascagni; je veux les voir. Je suis curieux » d'admirer les planches dont les journaux anglais » ont fait tant d'éloges. » Je les lui présente; il les reçoit, les étale devant lui, parcourt, discute, interroge et prend un intérêt si vif à ce tableau de la structure humaine, que cinq heures sonnent avant qu'il se doute que le temps a coulé. « Deux » heures d'anatomie pour un homme qui n'a ja- » mais pu supporter la vue d'un cadavre! Ah! » docteur, y songez-vous? Allez, on ne fait pas » mieux, on ne dit pas mieux. Vous êtes un sé-

» ducteur. Vous me persuaderiez que des pilules
» sont bonnes à prendre. »

25 *septembre.*

10 h. $\frac{1}{2}$ A. M. — L'empereur continue à aller mieux. La nuit n'a pas été mauvaise; je fais répéter l'usage du bain.

3 h. P. M. — Napoléon était bien. Je me présentai, je fus introduit. « Eh bien, docteur, quelle
» opinion avez-vous de moi? Dois-je mourir?
» dois-je vivre? Franchement que pensez-vous?—
» que votre Majesté n'est pas au terme de sa car-
» rière; d'autres destinées l'attendent. — Ah! ah!
» docteur, aussi vrai qu'un médecin. Mais je sau-
» rai vous forcer à l'être. Vous avez l'habileté
» de Corvisart, je veux que vous en preniez la
» rudesse. Vous tenez journal de ma maladie? —
» Oui, sire. — Eh bien, je l'écrirai sous votre
» dictée, ou vous le rédigerez sous la mienne.
» Vous ne me présenterez plus alors un avenir de
» roses; je saurai où j'en suis; je pourrai compa-
» rer chaque jour ce que je sens, ce que j'éprouve
» avec ce que j'ai senti, enduré; vous ne me don-
» nerez plus le change. Vous êtes pris, docteur.
» — Sire; mais.... — Mais! c'est une affaire en-
» tendue; j'écrirai ou je dicterai mon bulletin.
» Ne m'avez-vous pas apporté des livres? — Nous

» en avons quelques-uns. — Lesquels? — Je l'i-
» gnore, ce n'est pas moi qui en ai fait l'achat.
» — Je vous en préviens, je veux tout voir. —
» Mais, Sire, les libelles! s'il s'en était glissé? —
» Bah! le soleil n'a plus de taches. La tourbe des
» folliculaires a épuisé sa pâture; donnez tout. »
Un transport s'avançait sur Longwood; je le sui-
vais à travers les carreaux, j'examinais s'il renfer-
mait les caisses. C'étaient elles; j'en prévins l'em-
pereur. « Elles sont les bienvenues, me répondit-il;
» je vais être déchargé du poids de quelques heu-
» res. Faites-les descendre dans mon salon, je veux
» les voir ouvrir. » Elles furent aussitôt apportées,
défoncées; on en tira quelques livres qu'Aly se
disposait à présenter à Napoléon. « Ce n'est pas
» cela, lui dit ce prince, cherchez, fouillez, hâ-
» tez-vous. Un ballot expédié d'Europe doit con-
» tenir autre chose. Ce n'est pas par des ouvrages
» qu'on débute avec un père. » Effectivement,
on trouva bientôt un portrait que lui envoyait le
prince Eugène. Il le reçut avec transport, l'em-
brassa, le contempla long-temps avec des yeux
pleins de larmes. « Cher enfant, s'il n'est pas vic-
» time de quelque infamie politique, il ne sera pas
» indigne de celui dont il tient le jour. Mais qu'est-
» ce? Qu'avez-vous? vous ne déballez pas. » Nous
étions tous en effet dans une attitude religieuse,
nous éprouvions son émotion, nous partagions ses

alarmes, nous ne respirions plus. L'opération recommença. Les valets de chambre tiraient les livres, il les reconnaissait, les passait en revue. Il se flattait de rencontrer enfin *De l'Allemagne*, et *Polybe*. Malheureusement ni l'un ni l'autre ne s'y trouvaient. Nos caisses avaient été remplies au hasard; elles ne contenaient, pour ainsi dire, que des ouvrages qui existaient déjà à Sainte-Hélène. Napoléon en fut vivement affecté. « Que n'avez-» vous, me dit-il à diverses reprises, consacré à » cet objet quelques vingtaines de mille francs, » ma mère les eût payés? Vous m'auriez ap-» porté des livres, vous auriez fait ma conso-» lation. Si du moins j'avais Polybe! Mais peut-» être m'arrivera-t-il par quelque autre voie. » Il lui arriva en effet par les soins de lady Holland, quelques mois avant sa mort. Il n'en fut pas ainsi de l'ouvrage de madame de Staël, il rendit le dernier soupir sans l'avoir lu. On tira des paquets de journaux. « Voilà de quoi me » mettre au courant des affaires; il est plaisant » de voir les sages mesures qui devaient faire ou-» blier ma tyrannie. Pauvre Europe! Quelles » convulsions on lui prépare! — Sire, votre cor-» respondance! — inédite, celle-là du moins n'est » pas une conception de libelliste. On ne l'a pas » falsifiée, dénaturée, portée à Vienne. *Égypte*. » Nous étions tous jeunes alors, nous jouions avec

» la mort, nous ne songions qu'à vaincre, le temps
» des défections n'était pas venu. »

« Alexandrie, le 5 fructidor an VI.

« *Au général Bonaparte.*

» Vous seriez injuste, citoyen général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé nos besoins. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 14 (1) n'a produit chez les soldats qu'indignation et désir de la vengeance. Quant à moi il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes, et que je meure ainsi que j'aurai vécu. Comptez donc sur moi dans tout ce concours de circonstances, ainsi que sur ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir. »

« Voilà comme pensait le brave Kléber; il
» se laissa plus tard égarer par l'intrigue, mais
» il avait le cœur français; il n'eût jamais pac-
» tisé avec l'émigration, ni répudié nos aigles.
» Je suis aise d'avoir cette collection, elle rafraî-
» chira mes souvenirs; je l'étendrai, j'y met-
» trai des notes. Quelles caisses avez-vous là?
» De l'eau de Cologne! Renvoyée à madame Ber-
» trand : je vous en charge, docteur; passez-la

(1) La première bataille d'Aboukir.

» à son adresse. Une seconde! elle est pour vous.
» Voilà beaucoup de doubles (il montrait les li-
» vres); je les abandonne aux prêtres. » On avait défoncé la dernière caisse, elle renfermait les vases, les ornemens d'église. « Laissez, dit Napoléon,
» c'est la fortune de saint Pierre, gare à qui la
» touche. Faites venir les abbés. Mais, à propos
» des abbés, savez-vous que c'est un étroit cer-
» veau que le cardinal! Il m'envoie des mission-
» naires, des propagandistes, comme si j'étais un
» pénitent! comme si les éminences n'avaient pas
» toujours fait queue devant ma chapelle! Je ferai
» ce qu'il aurait dû faire : j'ai droit d'institution;
» j'en userai. Abbé (Buonavita entrait), je vous
» donne la mître. — Sire... — Je vous la rends.
» Vous la porterez en dépit des hérétiques; ils ne
» vous l'ôteront plus. — Mais, Sire... — Je ne puis
» y joindre un canonicat aussi riche que celui de
» Valence que vous avait donné Suchet; en re-
» vanche, votre siége est à l'abri des batailles. Je
» vous fais évêque de..., voyons..., de la Jumna.
» Les vastes contrées qu'elle arrose ont failli s'al-
» lier à moi. Tout s'agitait, tout marchait; nous
» allions donner le coup de grâce à l'Angleterre.
» Un homme, je n'ose dire un Français, fit avorter
» l'entreprise. Abbé, c'est une chose entendue;
» je veux, j'exige que vous portiez les insignes de
» l'épiscopat : ils commandent le respect, la véné-

» ration ; vous imposerez aux hérétiques qui vous » entourent. Général Montholon, voyez à avoir, » soit à James-Town, soit au Cap, de quoi cos- » tumer monsieur. » Le général ne put malheureusement y parvenir : l'un de ces endroits n'est pas plus catholique que l'autre. On n'y consomme ni rouge ni violet ; le bon abbé resta confondu sous la bure du missionnaire, en dépit de sa double promotion.

Il fut question de disposer la chapelle. Où la placer ? comment construire, appuyer l'autel ? L'aumônier ne le concevait pas. « Je vais vous l'in- » diquer, lui dit l'empereur ; je ne veux de céré- » monies que les dimanches et les fêtes reconnues » par le concordat. Ces jours-là, je vous aban- » donne la salle à manger ; vous y direz la messe » sur un autel mobile qu'on retirera immédiate- » ment après. Vous êtes âgé, souffrant ; je choisis » l'heure qui vous sera la plus commode : vous » célébrerez de neuf à dix heures. Quant aux étais, » aux planches dont vous avez besoin, nous avons » le *chef-d'œuvre* pour y pourvoir. Vous pren- » drez les poutrelles, les traverses, tout ce que » vous croirez utile, et vous jetterez le reste de » cette charpente informe dans quelque coin du » jardin. Avez-vous jamais vu une façon de lit » plus plaisante (1) ? Tout obéit, tout se meut,

(1) Celui que le gouvernement avait envoyé.

» dans cette masse ridicule. C'est un château bran-
» lant où l'on n'atteint qu'avec une échelle, un
» piége à rats dont le goût anglais pouvait seul
» accoucher. »

26 *septembre*.

11 h. A. M. — L'empereur se trouve à peu-près dans le même état. Il a passé la nuit à lire, à parcourir les journaux; il est extrêmement fatigué. Je l'engage à se reposer, à prendre un peu de nourriture, à se mettre au bain dans le courant de la journée. « J'y consens, docteur, me dit-
» il, en fixant le portrait du roi de Rome qu'il
» tenait toujours dans ses mains; mais placez-moi
» cet admirable enfant à côté de sa mère, là à
» droite, plus près de ma cheminée. Vous la re-
» connaissez à sa fraîcheur : c'est Marie-Louise;
» elle tient son fils dans ses bras. Et cet autre,
» vous le reconnaissez aussi? c'est le prince im-
» périal. Vous ne devinez pas quelle belle main
» l'a dessiné? c'est sa mère, dont l'aiguille gra-
» cieuse a reproduit ses traits. Celui qui est de-
» vant vous représente encore Marie-Louise; les
» deux autres sont ceux de Joséphine : je l'ai ten-
» drement aimée. Vous examinez cette grande
» horloge; elle servait de réveil-matin au grand
» Frédéric. Je l'ai prise à Postdam; c'est tout ce
» que valait la Prusse. Appuyez à gauche le buste

» du prince impérial, il est trop à droite. Ma che-
» minée n'est pas bien somptueuse, comme vous
» voyez. Le buste de mon fils, deux chandeliers,
» deux tasses de vermeil, deux flacons d'eau de
» Cologne, des ciseaux à faire les ongles, une
» petite glace. Ce n'est plus la splendeur des Tui-
» leries; mais n'importe, si je suis déchu de ma
» puissance, je ne le suis pas de ma gloire : je
» conserve mes souvenirs. Peu de souverains se
» sont immolés à leurs peuples : cet immense sacri-
» fice n'est pas non plus sans charmes. »

Je me suis retiré. L'empereur m'a mis sur la voie, je vais continuer le détail de son mobilier. A l'extrémité, à droite, était un petit lit de campagne tout uni en fer, avec quatre aigles d'argent et des rideaux de soie. Deux chétives croisées éclairaient la pièce; l'une et l'autre étaient sans décoration. Entre les deux était le secrétaire, chargé du grand nécessaire, avec une chaise à bras dont Napoléon se servait quand il se mettait au travail ou sortait du bain. La gauche en était garnie par une seconde chaise, et la droite par une épée; c'était celle que l'empereur portait à Austerlitz. La porte qui ouvrait sur la salle de bain était masquée par un mauvais paravent à la suite duquel était un vieux sofa recouvert de calicot. C'était sur ce triste meuble que Napoléon reposait habituellement. Il passait les extrémités inférieu-

res dans un sac de flanelle. Il faisait placer son déjeûner, ses livres, sur une mauvaise table, et tâchait de se mettre ainsi à l'abri des cousins et de l'humidité. La seconde pièce n'était pas moins bien. Construite comme la première d'un peu d'eau et de boue, elle avait sept pieds de haut, quinze de long et douze de large. Elle avait une croisée, débouchait au jardin et communiquait avec la salle à manger. Un lit de campagne, un grand fauteuil, plusieurs fusils, deux paravents de la Chine, une commode, deux petites tables, dont l'une servait à déposer des livres et l'autre était chargée de bouteilles, composaient, avec une chaise et un magnifique lavabo, apporté de l'Élysée, tout le mobilier dont elle était garnie. C'est dans cette affreuse chaumière qu'était relégué l'empereur; c'était là la somptuosité anglaise, la magnificence britannique.

J'avais donné l'état des dépenses faites soit par moi, soit en commun pendant le cours du voyage. Le comte Bertrand me fit tenir la lettre suivante, avec la note acquittée par lui :

« Longwood, le 26 septembre 1819.

« J'ai l'honneur, monsieur, de vous adresser la note de ce qui vous est dû sur vos appointemens, depuis le 1er janvier 1819 jusqu'au 1er octobre prochain.

« Je vous prie de me remettre les deux cents livres sterling qui vous restent disponibles.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le comte BERTRAND. »

« M. Antommarchi, chirurgien de l'empereur. »

Compte de M. Antommarchi, chirurgien de l'empereur Napoléon.

Il est dû à M. Antommarchi : 1°. depuis le 1er janvier jusqu'au 1er octobre 1819, à raison de 9,000 fr. par an, pour neuf mois. . . . . 6,750 fr.

2°. Pour excédent de dépenses pendant le voyage, 17 louis et 14 francs.	422 fr.	497
Remis à Chandellier.	75	
Total.		7,247
Il a reçu : 1°. à Rome 300 talers, . . .	1,620 fr.	4,740
2°. En route, 130 louis.	3,120	
Il lui reste dû.		2,507

Arrêté le présent compte à la somme restant due de deux mille cinq cent sept francs.

A Longwood, ce 26 septembre 1819.

Le Comte BERTRAND.

Mon traitement avait à peu près couvert mes frais de voyage ; je fis le complément des deux cents livres st. que réclamait le grand-maréchal, et le compte se trouva soldé.

27 septembre.

10 h. $\frac{1}{4}$ A. M. — L'empereur a passé une nuit assez agitée, il a lu pendant plusieurs heures, lit encore à mon arrivée, et se plaint de douleurs vagues dans l'abdomen. Celles-ci cèdent bientôt à l'action d'un lavement. J'engage S. M. à interrompre sa lecture, à prendre un bain et un peu d'exercice.

L'humidité était excessive dans les deux pièces; elle attaquait, détruisait tout: le mauvais nankin qui servait de tapisserie tombait en lambeaux, nous le remplaçâmes. Nous achetâmes de la mousseline, nous l'ornâmes, nous la couvrîmes des beaux oiseaux d'Égypte dont nous avions une collection peinte sur papier; nous réussîmes à présenter quelques images riantes à l'empereur. Nous groupâmes nos dessins, nous les disposâmes autour d'une aigle qui devait les protéger, les gouverner, leur servir de guide. Napoléon sourit à la vue de ce symbole de la victoire. « Chère aigle! elle serait encore en » plein vol si ceux qu'elle couvrait de son aile » n'eussent arrêté son essor. »

En rentrant chez moi, je trouvai une invitation du gouverneur. Il avait ouï parler des planches anatomiques que j'avais apportées, il désirait les voir. Je les lui communiquai. Il les parcourut, les examina, passa, revint de l'une à l'autre. Je crus

démêler dans l'empressement avec lequel il déroulait ces feuilles je ne sais quelle préoccupation qui m'inquiéta. Je m'alarmais à tort. S. E. s'était subitement éprise de physiologie. Elle ne pensait pas à mal; elle ne me le témoigna pas du moins : ce ne furent qu'éloges, que félicitations sur un si beau travail. Elle ne me parla pas d'autre chose.

28 *septembre*.

11 h. ½ A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. Je lui prescris, comme la veille, un bain et de l'exercice.

« Vous étiez encore dans vos draps, docteur, » que j'exécutais déjà votre ordonnance. Je me » suis levé à la petite pointe du jour, je me suis » promené, j'ai respiré le frais, et me voilà épluchant quelques idées qui me sont survenues au » sujet d'une opération où mes ordres furent mal » exécutés. » Le sac de flanelle était à terre, Napoléon se trouvait debout. Je pus admirer le costume. C'était une robe de chambre blanche, un large pantalon blanc à pieds, des pantoufles rouges, un madras autour de la tête, point de cravate; le col de la chemise ouvert. J'examinais cette mise singulière, il s'en aperçut : « Ah! ah! me dit-il, je vois » ce qui vous occupe, » et il se prit à rire; puis il ajouta : « Pour vous punir de votre irrévérence » envers ma toilette, je défends d'ici à demain

» la porte à vos drogues. J'ai quelques calculs al-
» gébriques à développer. »

29 *septembre*.

10 h. ¾ A. M. — L'empereur est tout-à-fait abattu. Il se plaint d'une *douleur profonde dans le foie* (ce sont ses expressions). Il continue de lire et ne consent qu'avec peine à faire quelque exercice. Il se met au bain.

Le tapis était couvert de livres. Il y en avait autour du lit, dans le milieu de la pièce, près des murs ; je ne savais comment ils se trouvaient ainsi pêle-mêle, je demandai la cause de ce désordre. « C'est que l'empereur a lu toute la nuit. — Eh
» bien ? — Quand il a envie de lire, il couvre
» son lit d'ouvrages, il les feuillète, les parcourt,
» et les jette à mesure. — Pourquoi ne les avoir
» pas ramassés ? — Il lisait toujours. — Cela em-
» pêchait-il ? — Tant qu'il en tient un dans les
» mains il ne souffre pas qu'on l'interrompe. Les
» bons glissent sur le parquet, les médiocres sont
» repoussés avec dédain, et les mauvais collés
» sur la muraille. Mais ce n'est que lorsque l'em-
» pereur est dehors ou au bain, qu'il est permis
» d'y toucher. »

30 septembre.

10 h. $\frac{1}{4}$ A. M. — L'empereur va un peu mieux. Je conseille l'usage interne et externe des préparations mercurielles. Il s'y refuse. Bain.

1er octobre.

10 h. A. M. — L'empereur est toujours dans le même état. Je propose de nouveau l'usage des préparations mercurielles, et l'engage à faire de l'exercice.

2 octobre.

10 h. A. M. — Même état. J'insiste sur la nécessité des préparations mercurielles, l'usage du bain, et de faire de l'exercice.

3 octobre.

10 h. A. M. — L'empereur se trouve mieux. Il consent à faire quelque exercice. Je l'accompagne au jardin. Je lui parlais des ménagemens, des soins qu'exigeait sa santé, de la fin prochaine des souffrances qu'il endurait. « Je vous crois docteur, » le climat est choisi; il ne laissera pas échapper » sa victime. Mais vous-même, comment vous » trouvez-vous de votre situation? *Les neuf mille* » francs qu'on vous a assignés suffisent-ils à vos » besoins? » Je le priai de croire que je m'es-

timais trop heureux d'être auprès de lui, que je ne cherchais pas la fortune, que je n'avais eu d'autre ambition que de lui offrir mes services. « C'est » très-bien, cher docteur; mais réunir les deux » choses est encore mieux. Je vous accorde ce que » je donnais à Paris. Les circonstances ne sont » plus les mêmes, tout est changé, il n'y a pas » de comparaison à faire. Mais c'est pour cela que » je veux que vos appointemens provisoires puis- » sent faire face à vos besoins; c'est mon inten- » tion; voyez si on a calé trop bas. » Je lui répondis que c'était plus qu'il ne fallait, que j'étais confus des bontés qu'il avait pour moi. « Com- » bien de temps pensez-vous rester ici? — Tant » que vous daignerez agréer mes services. — » Savez-vous que mon chirurgien est également » celui des personnes de ma maison? qu'étant » seul il doit tout faire? être chirurgien, mé- » decin, apothicaire? — Je le sais, Sire. Je suis » à vous à la vie et à la mort, vous pouvez dis- » poser de moi. — Eh bien! je ne veux pas vous » retenir plus de cinq ans sur cet écueil. Ce » temps révolu, je vous assure 8 à 9000 francs » de pension annuelle. Vous retournerez en Eu- » rope, vous aurez une existence indépendante, » vous pourrez continuer vos travaux anatomi- » ques, vous prendrez rang parmi les premiers » physiologistes du siècle. Vous méritez ma recon-

» naissance par les sacrifices que vous m'avez
» faits. Je vous dois ma bienveillance, mon es-
» time, mon affection. Vous justifierez les sen-
» timens que je vous porte en me prodiguant vos
» soins. »

L'empereur s'étendit long-temps sur ces idées qu'il me fit répéter à quelques jours de là, par le général Montholon.

4 octobre.

9 h. A. M. — Même état. Je conseille l'usage des bains d'eaux thermales sulfureuses. — Bain. — Exercice au jardin; j'y suis l'empereur. Il était sombre, affecté; il s'assit sous une touffe d'arbres qui dominait au loin. « Ah! docteur, où est le
» beau ciel de la Corse? » Il s'arrêta quelques instans, et reprit : « Le sort n'a pas permis que
» je revisse ces lieux où me reportent tous les
» souvenirs de mon enfance : je voulais, je pou-
» vais m'en réserver la souveraineté; une intrigue,
» un mouvement d'humeur changea mon choix:
» je préférai l'île d'Elbe. Si j'eusse suivi ma pre-
» mière idée, que je me fusse retiré à Ajaccio,
» peut-être n'eussé-je pas pensé à ressaisir les
» rênes du pouvoir; je n'eusse pas été vulnérable
» par tous les points; on ne se fût pas joué de la
» foi promise, et je ne serais pas ici. Je pensais
» m'y réfugier en 1815. J'étais bien sûr de réu-

» nir toutes les opinions, tous les vœux, tous
» les efforts. Je me trouvais à même de braver
» la malveillance des alliés. Vous connaissez les
» habitans de nos montagnes. Vous savez quelle
» est leur énergie, leur constance, leur courage,
» avec quelle âme noble et fière ils affrontent
» l'ennemi. Les îles ont d'ailleurs leurs défenses.
» Les vents, la distance, les difficultés de l'abor-
» dage, affaiblissent l'agression, elle gagnent les
» trois quarts des fléaux qui pèsent sur les con-
» tinens. La population m'eût tendu les bras, elle
» fût devenue ma famille, j'eusse disposé de tous
» les cœurs. Croyez-vous que trente, quarante,
» cinquante mille coalisés eussent été en état de
» nous soumettre, qu'ils eussent osé l'entrepren-
» dre? Quel souverain se fût engagé dans une
» arène où il y avait tout à perdre et rien à ga-
» gner ? Car, je le répète, le peuple était à moi;
» dès ma plus tendre jeunesse, j'ai eu un nom,
» de l'influence en Corse. Les montagnes escar-
» pées, les vallées profondes, les torrens, les
» précipices n'avaient point de dangers pour moi.
» Je les parcourais d'une extrémité à l'autre sans
» qu'un accident, une insulte m'ait jamais appris
» que ma confiance était mal fondée. A Boco-
» gnano même, où les haines et les vengeances
» s'étendent jusqu'au septième degré, où l'on éva-
» lue dans la dot d'une jeune fille le nombre de ses

» cousins, j'étais fêté, bienvenu, on se fût sa-
» crifié pour moi. Ce n'étaient pas les sentimens
» de la population qui m'inquiétaient; je savais
» que tous les bras m'étaient dévoués; mais on
» eût dit que je me tirais à l'écart, que je ga-
» gnais le port tandis que tout périssait; je ne
» voulus pas chercher un refuge au milieu du
» naufrage de tant de braves; je résolus de me
» retirer en Amérique; je m'acheminai sur l'An-
» gleterre; j'étais loin de prévoir de quelle hor-
» rible manière elle accorde l'hospitalité. Une
» autre considération m'arrêta. Une fois en Corse,
» je ne craignais pas l'issue de la lutte, mais
» j'eusse été au centre de la Méditerranée; la
» France et l'Italie eussent eu les yeux sur moi;
» l'effervescence ne se fût pas calmée. Pour as-
» surer leur repos, les souverains eussent été
» contraints de venir à moi. L'île eût été déci-
» mée par la guerre, je ne voulais pas qu'elle
» eût à me reprocher ses malheurs. J'avais d'ail-
» leurs abdiqué en faveur de mon fils; cet acte
» ne devait pas être illusoire; je désirais le ren-
» dre plus sûr, plus avantageux pour la nation,
» je craignis d'en paralyser l'effet.

« Ah! docteur, quels souvenirs la Corse m'a
» laissés! Je jouis encore de ses sites, de ses mon-
» tagnes; je la foule, je la reconnais à l'odeur
» qu'elle exhale. Je voulais l'améliorer, la ren-

» dre heureuse, tout faire en un mot pour elle :
» le reste de la France n'eût pas désapprouvé
» ma prédilection. Mais les revers sont venus; je
» n'ai pu effectuer les projets que j'avais formés.

« Quoique montagneuse, elle manque d'eau
» et n'a pas de grandes rivières. C'était un ob-
» stacle, mais l'excellence du sol et les disposi-
» tions locales pouvaient y remédier.

« Les *salines* près d'Ajaccio sont propres à la
» culture du café, de la canne à sucre : c'est une
» expérience faite; je me proposais d'en tirer parti.
» Je voulais encourager l'industrie, le commerce,
» l'agriculture, les sciences et les arts; j'avais des-
» sein d'accorder des facilités aux habitans, d'ap-
» peler des familles étrangères, d'accroître la po-
» pulation; en un mot, de mettre l'île à même
» de se suffire, la rendre indépendante des mar-
» chés du continent. J'avais adopté un plan de for-
» tifications que j'ai médité long-temps; elle eût
» été inexpugnable. *Saint-Florent* est l'une des
» situations les plus heureuses que je connaisse :
» c'est la plus favorable au commerce. Elle tou-
» che à la France, elle confine l'Italie; ses atté-
» rages sont sûrs, commodes, peuvent recevoir
» des flottes considérables : j'y eusse fait une ville
» grande, belle, qui eût servi de capitale. Je l'eusse
» déclarée place forte; elle eût eu constamment
» des vaisseaux en station. Voilà quelles étaient

» mes idées, voilà quels étaient les plans que j'a-
» vais conçus; mais mes ennemis ont eu l'art de
» me faire consumer ma vie sur le champ de ba-
» taille, ils ont travesti en démon de la guerre
» l'homme qui ne respirait que les monumens de
» la paix. Les peuples ont été dupes du stratagè-
» me; tout s'est levé, j'ai été accablé. Au reste,
» si je n'ai pu exécuter ce que je projetais pour
» la Corse, j'ai du moins la satisfaction d'avoir fait
» quelque chose pour Ajaccio. Le port en est pe-
» tit, mais bien situé et bon. »

J'étais ému, hors de moi. Ce que je venais d'entendre avait bouleversé mon âme; je comparais la prospérité à laquelle avait touché la Corse, avec le triste état où elle est tombée. Des larmes involontaires s'échappaient de mes yeux. « Qu'avez-
» vous? » me dit l'empereur. — « Ah! sire, dai-
» gnez me pardonner mon trouble, je ne puis me
» défendre du désordre où je suis, le contraste est
» trop accablant. — Docteur, la patrie! la patrie!
» Si Sainte-Hélène était la France, je me plairais
» sur cet affreux rocher. »

5 *octobre.*

11 h. A. M. — Légères douleurs abdominales: le bain les dissipe. L'empereur se trouve mieux; il m'autorise à écrire à sir Hudson, pour lui demander la permission de visiter les hôpitaux.

Je n'étais pas encore bien rompu à l'étiquette ; je cherchais à la saisir, à prendre le ton de ce qui entourait l'empereur. Aucun de nous ne se présentait sans être annoncé devant ce prince ; nous étions respectueux, attentifs, debout, chapeau bas ; nous ne nous permettions pas d'approcher, de nous couvrir sans y être invités : personne ne lui adressait la parole, à moins que la conversation ne fût roulante. Dans ce cas, il écoutait, répondait, animait la discussion, l'égayait par ses saillies ; il était étincelant, affectueux, juste, plein d'aménité. C'était à la fois un homme aimable et tendre qui cherchait à concentrer sur lui toutes nos affections : ses conseils étaient ceux d'un père, ses reproches ceux d'un ami. S'il s'emportait, il était impétueux, terrible, ne souffrait pas de contradiction, mais avait-il exhalé sa colère, il était tout soin, toute prévenance, il ne négligeait rien pour consoler ceux qu'il avait maltraités : c'était un ton, un abandon où se peignaient sa bienveillance et ses regrets. Quand les torts étaient graves, il éloignait, tenait à l'écart celui qui les avait eus ; mais, l'interdiction révolue, tout était oublié, l'exilé rentrait en grâce, il n'était plus question de rien.

Tout ce qui se rapportait à ces détails de tenue générale était facile à saisir : je fus bien vite au fait. Mais l'étiquette a ses usages, on ne les de-

vine pas. J'ignorais qu'elle défendait de sortir des appartemens de l'empereur sans être congédié. Ce prince venait de céder au sommeil; je craignais de troubler son repos et me retirai; mais je n'étais pas dans mon appartement qu'il était déjà réveillé. Il me chercha des yeux, ne m'aperçut pas, sonna, et me fit demander. Je me rendis à ses ordres : je le trouvai dans l'état où je l'avais laissé. Il se réveilla une seconde fois, poussa un profond soupir, me regarda fixement, et me dit : « Oh! oh! vous » êtes encore ici? — Oui, sire; mais je m'en étais » allé. — Ah! » Il se leva, me fixa, me saisit l'oreille. « *Dottoraccio di capo Corso!* me laisser » seul! » Il riait. « Sortir sans ma permisssion! » Vous êtes novice, je vous pardonne; mais le grand- » maréchal, ni le général Montholon, n'eussent » point quitté mon lit avant que je les eusse con- » gédiés. » Je le suppliai d'excuser mon ignorance. Il se prit à rire, et me répéta que j'étais un novice.

6 *octobre*.

10 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain, exercice accoutumé.

Napoléon rentre, tombe sur un volume de Racine, le feuillète, le parcourt long-temps, et s'arrête enfin à la scène où Mithridate développe son plan d'agression contre les Romains. « Vous at- » tendez que je vous déclame cette tirade, l'admi-

» raration des badauds. Il n'en sera rien, mon » *Dottoraccio;* ce sont des fadaises mises en trop » beaux vers. Passons à celle-ci; elle est moins pom- » peuse, mais plus vraie, plus raisonnable. » Il se mit à lire avec une délicatesse, des inflexions qu'un homme habitué à la scène n'eût pas désavouées. Il se lassa bientôt cependant, jeta le livre, se renversa dans son fauteuil en murmurant le nom de sa mère, et tomba dans une espèce d'affaissement. Je cherchais à ranimer ses esprits abattus; je sentais sa poitrine se soulever, et comme un grand effort qui se faisait dans toute la machine. Il me fixait, ne disait mot; je ne savais qu'augurer: une crise s'opère tout à coup; il se trouve mieux. « Je suis mort, docteur; qu'en pensez-vous? » Et se levant aussitôt, il vient à moi, me toise, me pousse, me saisit par les favoris, les oreilles, m'adosse à la muraille. « Ah! coquin de doc- « teur, *capo Corsino*, vous êtes venu à Sainte- » Hélène pour me droguer; je vous ferai pendre, » moi, à votre maison du cap Corse. » En même temps il gesticulait, riait, me disait les choses les plus plaisantes.

7 *octobre.*

10. h. A. M. — Le même état. — Bain; exercice accoutumé.

L'empereur m'avait autorisé à me rendre à *Plan-*

tation-House. J'y fus. J'allai faire ma première visite au gouverneur qui me reçut en présence de son ajudant major, sir G. Gorrequer : je me plaignis des restrictions qu'on nous imposait, de la triste situation où elles avaient mis la santé de l'empereur, et j'y joignis un pronostic sur l'issue de la maladie. Tous les symptômes tendent à confirmer que la diagnose d'une hépatite chronique est déjà établie. Je n'hésite pas à déclarer que le climat engendre, nourrit, accroit le mal, que l'issue d'une pareille affection ne peut qu'être dangereuse. « Vous le croyez, me dit sir Hudson ;
» le général Bonaparte se porte à merveille, mal-
» gré qu'il en ait. C'est le pays le plus salubre que
» je connaisse. — C'est pour cela qu'on l'a choisi ?
» — Sans doute. — Sans doute ! »

8 *octobre*.

11. h. A. M. — L'empereur continue à se bien trouver, il recouvre peu à peu de l'appétit et des forces. — Bain ; exercice accoutumé.

L'empereur fait appeler les enfans du grand-maréchal. Il y avait quelques jours qu'ils ne l'avaient vu ; ils accourent pleins de joie. Aussitôt les jeux commencent, ils s'amusent, ils folâtrent autour de lui ; ils le prennent pour arbitre de leurs discussions. « N'est-ce pas, sire, que mon bilboquet
» va mieux ? — Non, c'est le mien. — C'est le

» mien, répondait un troisième; je m'en rapporte » à vous, que votre majesté décide. » L'empereur riait, décidait, riait plus fort, et le charivari d'aller. « Vous êtes trop bruyans, je ne vous garde » pas à dîner. — Si! si! nous ne ferons plus de » tapage. » Ils en firent moins en effet. Napoléon les retint, plaça la petite Hortense à côté de lui, et fit servir; mais l'appétit satisfait, la discussion se renouvela; chacun voulait avoir la palme, prétendait avoir été plus adroit. L'empereur fut encore établi juge du camp, et interpellé à qui mieux mieux. « N'est-il pas vrai, sire? — Votre majesté l'a vu, » n'est-ce pas? » Napoléon abasourdi ne savait à qui répondre, et riait d'autant plus. « Taisez-vous, » leur dit-il enfin; vous êtes de petits bavards. — » C'est juste; tais-toi, tu fais trop de bruit, » et tous de recommencer en s'accusant mutuellement de trop crier jusqu'à ce qu'enfin on desservît et qu'il les renvoyât. « Vous nous ferez appeler de» main, n'est-ce pas, sire? — Vous aimez donc bien » à jouer avec moi? — Oui, oui, » s'écriaient-ils tous ensemble, et ils se retiraient avec l'espérance de revenir. « Comme ils sont heureux! quand » je les fais appeler ou que je joue avec eux, tous » leurs vœux sont satisfaits. Les passions n'ont pas » encore effleuré leur âme, ils goûtent la plénitude » de la vie; qu'ils en jouissent! A leur âge, je » sentais, je pensais aussi comme eux. Quels ora-

» ges depuis! mais cette petite Hortense! comme
» elle se développe! Si elle vit, de combien d'élé-
» gans la friponne tourmentera la vie! Je ne serai
» plus alors; qu'en dites-vous, docteur?»

9 octobre.

9 h. $\frac{3}{4}$ A. M. — Même état. — Bain; exercice accoutumé.

Il venait de m'arriver une ordonnance. Que contenait la dépêche? quelle restriction lumineuse avait encore imaginée sir Hudson? J'étais curieux de le savoir: je m'éclipsai, j'allai, je pris connaissance de la missive. C'était une réponse à la lettre que j'avais écrite. Je pouvais visiter les hôpitaux de l'île, sous la condition cependant que je n'irais pas seul, que je serais sous la surveillance d'un officier, car enfin on peut encore ameuter des malades, et un homme aussi belliqueux que moi était capable de battre l'Angleterre avec quelques agonisans.

L'empereur se promenait autour de Longwood; je l'appercevais qui lorgnait, examinait ce qui se passait dans l'intérieur des habitations, et visitait successivement les pièces qu'occupait sa suite. Je m'approchais pour lui communiquer la lettre: « N'allez pas, monsieur le docteur; sa majesté est
» dans son incognito. — Comment! dans son incogni-
» to? — Sans doute; vous voyez bien que ce n'est

» plus l'habit ordinaire ni le chapeau à trois cornes, » qu'il ne quitte pourtant jamais, si ce n'est pen- » dant le court espace de temps qu'il passe à table. » Eh bien, toutes les fois que l'empereur est » coiffé comme à cette heure, qu'il endosse cette » longue redingote verte, qu'il la boutonne jus- » qu'au col, qu'il prend ce grand chapeau rond, » c'est qu'il ne veut être abordé par qui que ce » soit. M. le grand-maréchal lui même s'abstient » de l'interrompre. » Je remerciai le valet de chambre, et attendis que Napoléon rentrât. Mais il alla faire visite à madame Bertrand; il y était depuis deux heures; le temps me paraissait long. « Ne vous impatientez pas, me dit Noveraz, je » vois du mouvement dans les postes, on va for- » mer le cordon des factionnaires. L'empereur ne » s'expose pas à être coudoyé par les habits rouges; » il ne va pas tarder. » Il ne tarda pas en effet. Il rentra, se déshabilla, passa une robe de chambre, et se promena long-temps dans son salon. Il était gai; la conversation tomba sur Paris; il parla beaucoup de la *colonie anglaise*. C'était la place d'armes de toutes les polices; *Fouché, William Flint* y tenaient marché, chacun était au plus offrant. « Je m'entretenais un jour avec le roi de Wurtem- » berg : nous étions aux Tuileries, dans l'em- » brasure d'une croisée, nous avions les salons » en vue, je venais de recevoir un rapport qui

» dévoilait les bassesses du jour; je ne fus pas
» maître d'un mouvement d'impatience. — Ces
» frelons vous importunent? écrasez-les. — Ah! —
» Ah! vous avez vaincu le monde pour reculer de-
» vant l'espionnage! J'en aurais fini en quelques
» heures. — Je lui demandai comment. — La
» potence! les cachots! marquis et comtesses tout
» irait pêle-mêle au gibet; personne ne bougerait
» p us, et Flint en serait pour son or. — Sa majesté
» prenait feu, je n'eus garde de la contredire. Son
» moyen au reste était bon, mais il n'allait pas à
» ma taille; il faut être légitime pour mettre à la
» chaîne la moitié de ses sujets. »

Il était tard; l'empereur passa dans sa chambre à coucher. Il n'y avait personne pour le déshabiller, je sonnai; mais je n'avais pas appelé, que ses habits volaient déjà dans la pièce. Les meubles, le parquet, la muraille en étaient tapissés avant que Marchand arrivât. « Ah! coquin, lui dit-il, tu n'étais
» pas là! Et les cousins! Prends garde, tes oreilles
» en répondent, s'il en reste dans ma cousinière! »
Il riait, se mit au lit, et voulut ajuster un chandelier mobile dont il se servait dans la nuit. La vis de rappel s'était échauffée, il se brûla, secoua long-temps la main en plaisantant le domestique, qu'il accusait de conspirer contre ses doigts. « Je
» suis en butte au feu et aux cousins, le sommeil
» a fui; docteur, ce sera à vos dépens. » Il se leva,

passa sa robe de chambre, son sac de flanelle, et se plaçant dans son fauteuil; « Vous connaissez les » batailles d'Alexandre? — Non, sire? — Celles » de César? » Il s'aperçut que ma réponse allait être négative. « Les miennes au moins? — Non, » sire; je n'ai eu affaire jusqu'ici qu'à des cadavres. » — Ah! mauvaise compagnie. Montholon vous » donnera un aperçu de ces campagnes qui ont ébranlé le monde. Je veux que vous en ayez une idée. » Je reçus en effet quelques leçons: mais ma tête n'est pas assez belliqueuse, je profitais mal. Je m'en tins à mon scalpel; c'est mon bâton de commandement.

L'empereur se mit à discourir sur la situation des affaires et les intrigues qui avaient amené sa chute. « Je les connaissais, j'eusse pu en punir » les chefs, peut-être l'eussé-je dû; mais les exécu» tions me répugnaient, je n'aimais pas à verser » le sang. »

10 *octobre*.

10 h. A. M. — L'empereur se plaint de légères douleurs abdominales. Le bain et un lavement les dissipent. « Je suis bien, me dit ce prince, je n'ai » pas besoin de pharmacie aujourd'hui. Profitez » de l'autorisation du Sicilien; voyez, parcourez » les hôpitaux. J'aperçois un de ses kalmoucks qui » s'avance; c'est sans doute celui qui doit veiller » sur vous. » Napoléon disait juste; c'était le doc-

teur Arnolt que son excellence avait chargé de m'accompagner. Je me mis sous son aile, et j'allai. Nous descendîmes à James-Town. Ce n'était que dyssenteries, hépatites aiguës ou chroniques. Personne n'échappait à l'action du climat. Quelques malades cependant étaient atteints de fièvres inflammatoires ; mais ils étaient en petit nombre. Cet établissement ne me présentait rien que je ne trouvasse à Longwood ; je me retirai. Je continuai ma course, je poussai jusqu'à Dead-Wood. C'étaient toutes les affections qui affligeaient James-Town, mais si promptes, si terribles, qu'une heure, un instant portait le désordre dans l'économie animale, et suffisait pour rendre sans force les remèdes les plus efficaces. Jamais je ne connus mieux le prix du temps et les fatales conséquences qu'entraînent les retards.

J'avais vu ce que j'avais à observer dans cet hôpital, dont j'admirai la tenue, je regagnai Longwood. Je n'étais plus sous la conduite du docteur Arnolt ; j'avais pour m'escorter un brave officier avec lequel je ne tardai pas à lier conversation. La pluie avait détrempé la terre. Je m'impatientais de voir mon cheval se débattre dans cet amas de boue : « C'est, me dit-il, l'inconvénient des terres » argileuses, il faut nous y résigner, — Très-bien, » lui répondis-je ; mais quand on est perché sur » les montagnes, on devrait au moins ne pas être

» exposé aux désagrémens des plaines. — Nous
» sommes sur un banc d'argile, l'eau ne pénètre
» pas, elle fait pâte ou court du sommet à la base;
» elle le rend visqueux, glissant dans toute son
» étendue. » Nous atteignîmes en causant un point de vue d'où l'on découvrait à plein des roches à moitié détachées, des abîmes dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. Mon guide examinait, expliquait tout avec une sollicitude, un soin qu'un géologue seul peut porter à ces convulsions de la nature. Il parlait de volcans, de laves, de niveau, de déchirures. Je voyais assez que Sainte-Hélène est d'origine volcanique, cela me suffisait, je m'intéressais moins à l'intérieur qu'à la surface. Je mesurais ces amas sourcilleux qui se perdent dans les nues, je suivais ces chaînes qui courent de l'est à l'ouest, qui se détachent, se groupent, se biffurquent, s'avancent au midi, s'infléchissent vers le nord, et présentent un amas d'aiguilles, de précipices, de décombres tels qu'on n'en voit nulle part ailleurs. Je contemplais ce désordre, cette confusion, ces montagnes qui semblent se disputer l'espace: « Vous apercevriez bien pis, me dit mon
» guide, si vous gravissiez le pic de Diane, que
» votre œil embrassât l'île entière.... — Que
» pourrais-je apercevoir de plus affreux?.... des
» pics, des abîmes, point d'arbres, point de vé-
» gétation! comme tout est nu, décharné! A-t-on

» pu.... ? — Sans doute.... » Nous avancions ; la vue s'ouvrit tout à coup. Il s'interrompit pour me faire remarquer le tableau qui se déroulait à nos yeux. C'étaient des lambeaux de verdure, quelques bœufs, des chevaux étiques qui broutaient une herbe rare au bord des précipices. « Je les » aperçois, lui répliquai-je, mais remarquez-vous » où ils sont perchés? Est-ce une consolation, une » ressource? — Une ressource ! non, assurément. » Il ne vient rien ici qui ne soit aride ou coriace. » Cependant... — Cependant ! il n'y neige ni ne » tonne, je le sais; mais les pluies y sont fréquentes, » les vents impétueux, et la température dans une » oscillation continuelle. Ici est un bas-fond où » l'on étouffe, là un couloir qui vous glace, plus » loin un épais brouillard. On est haletant, transi, » détrempé; en quelques secondes on passe par tous » les degrés de l'échelle thermométrique. A peine » sommes-nous dans cette masse d'air que le froid » condense, et déjà l'eau ruisselle sur nos habits. » — Ce n'est pas aussi par ces brusques alter- » natives que se recommande Sainte-Hélène. Je » conviens que l'atmosphère est tour à tour gla- » cée, chaude, sèche, humide, et que ces variations » se répètent vingt fois dans la journée; néanmoins » l'hygromètre...—Instrument inutile. Mes bottes » m'en tiennent lieu; je les quitte le soir propres » et lisses, le lendemain elles sont couvertes de

» moisissures. Pensez-vous que cette indication
» ne vaille pas un hygromètre ? Des Bédouins cam-
» pés au milieu du désert sont du moins à l'abri
» des intempéries ; mais nous, nous sommes en
» butte à toute l'inclémence de la saison. Si la pluie
» est battante, nos toits sont aussitôt percés ; si
» c'est au contraire le soleil qui donne à plein, le
» goudron dont ils sont enduits se liquéfie, coule
» et détruit tout. — La situation est fâcheuse, mais
» un grand sentiment vous soutient ; et puis les
» chaleurs durent peu à Sainte-Hélène. On sait
» d'ailleurs par expérience que le nombre des jours
» où le ciel est couvert de nuages excède du dou-
» ble celui où le soleil se montre avec tout son
» éclat. — Mais la pluie ? — C'est là la véritable
» plaie. Elle est presque continuelle ; elle prend,
» terme moyen, cent trente-cinq jours de l'année.
» Le célèbre Banks, curieux de savoir la quantité
» d'eau qu'elle verse sur ces montagnes, envoya
» de Londres des instrumens pour la mesurer avec
» exactitude. C'est 33,38 pouces ; 12,13 de plus
» qu'en Angleterre. Tout cela est loin du beau
» ciel de l'Italie, bien loin surtout de l'ascendant
» qu'il y exerçait. Je combattais sous d'autres ban-
» nières ; nous étions nombreux, résolus, décidés
» à vaincre ; mais ses manœuvres étaient si sa-
» vantes, ses mouvemens si prompts, si rapides,
» que nous étions toujours battus. Nous avions

» beau exciter, pousser le peuple à la guerre, il
» le désarmait par une proclamation, il le calmait
» avec un ordre du jour. Je me rappelle encore la
» belle adresse qu'il fit aux habitans de la Carin-
» thie, et l'effet qu'elle produisit :

« L'armée française, leur disait-il, ne vient
» pas dans votre pays pour le conquérir, ni pour
» porter aucun changement à votre religion, à
» vos mœurs, à vos coutumes; elle est l'amie
» de toutes les nations, et particulièrement des
» braves peuples de la Germanie.

« Le directoire exécutif de la république fran-
» çaise n'a rien épargné pour terminer les cala-
» mités qui désolent le continent. Il s'était décidé
» à faire le premier pas et à envoyer le général
» Clarke à Vienne, comme plénipotentiaire, pour
» entamer des négociations de paix; mais la cour
» de Vienne a refusé de l'entendre, elle a même
» déclaré à Vicence, par l'organe de M. de Saint-
» Vincent, qu'elle ne reconnaissait pas la républi-
» que française. Le général Clarke a demandé un
» passe-port pour aller lui-même parler à l'em-
» pereur; mais les ministres de la cour de Vienne
» ont craint avec raison que la modération des pro-
» positions qu'il était chargé de faire, ne décidât
» l'empereur à la paix. Ces ministres, corrompus
» par l'or de l'Angleterre, trahissent l'Allemagne
» et leur prince, et n'ont plus de volonté que celle

» de ces insulaires perfides, l'horreur de l'Europe
» entière.

« Habitans de la Carinthie, je le sais, vous dé-
» testez autant que nous, et les Anglais qui seuls
» gagnent à la guerre actuelle, et votre ministère
» qui leur est vendu. Si nous sommes en guerre
» depuis six ans, c'est contre le vœu des braves
» Hongrois, des citoyens éclairés de Vienne, et des
» simples et bons habitans de la Carinthie.

« Eh bien! malgré l'Angleterre et les ministres
» de la cour de Vienne, soyons amis. La répu-
» blique française a sur vous les droits de con-
» quête; qu'ils disparaissent devant un contrat
» qui nous lie réciproquement. Vous ne vous mê-
» lerez pas d'une guerre qui n'a pas votre aveu;
» vous fournirez les vivres dont nous pourrons
» avoir besoin. De mon côté, je protégerai votre
» religion, vos mœurs, vos propriétés : je ne ti-
» rerai de vous aucunes contributions. La guerre
» n'est-elle pas par elle-même assez terrible? Ne
» souffrez-vous pas déjà trop, vous innocentes
» victimes des sottises des autres? Toutes les im-
» positions que vous aviez coutume de payer à
» l'empereur, serviront à vous indemniser des dé-
» gâts inséparables de la marche d'une armée, et à
» payer les vivres que vous nous aurez fournis. »

11 *octobre.*

10 h. A. M. — L'empereur a passé une assez bonne nuit. — Bain. — Exercice accoutumé.

« Eh bien, docteur, qu'avez-vous observé ? » Je lui en rendis compte en peu de mots. « Vous » êtes un ignorant, Bathurst dirait un malhonnête » homme, un traître. Des maladies de foie ! elles » sont inconnues dans l'île. Demandez plutôt au » gouverneur, au ministre, à toute l'Angleterre; » ce climat est le plus salubre du globe. Les élèves » de Pitt l'ont choisi, vous pouvez vous en re- » mettre à leur sagacité.

« Vous ignorez qu'on ne tolère pas d'hépatites » à Sainte-Hélène ? que sir Hudson n'en veut » pas, qu'il leur interdit la côte ? Toutes les ma- » ladies ont droit de relâche ici, celles du foie » exceptées. Madame Montholon s'était, dans le » temps, avisée de souffrir d'un mal qu'elle avait » déjà à Paris. Elle s'en plaignit, demanda à pas- » ser en Europe. C'était un conte, une fable; le » médecin fut vivement tancé. Il reconnut sa » faute; le siége de la maladie se trouva tout à » coup déplacé. Ce n'était pas le foie, c'était je ne » sais plus quel organe il fallait lire; lui seul était » attaqué. Son excellence se rendit alors et accorda » passage. Ah ! docteur, à quels hommes nous » avons affaire ! Transformer l'air en instrument

» de meurtre : cette idée n'était pas venue au » plus farouche de nos proconsuls ; elle ne pou- » vait germer que sur les bords de la Tamise. » Que j'ai eu tort ! Mais les événemens se pressaient » d'une manière si rapide ; je n'ai eu le temps » d'aviser, de pourvoir à rien. »

12 *octobre*.

9 h. ½ A. M. — L'empereur va de mieux en mieux. — Bain. — Exercice.

Napoléon sort ; je l'accompagne au jardin. Il parle d'abord de la Corse. Ses sites, ses vallées, ses montagnes ; il peint, il décrit tout en traits de feu ; et passant tout à coup de sa patrie à ses proches, il me dit : « Vous avez long-temps ha- » bité Florence ; vous savez que c'est de là que » nous sortons. — Oui, sire : votre famille y te- » nait un des premiers rangs ; elle était patri- » cienne. — Connaissez-vous la maison qu'elle » habitait ? — C'est un monument, une curiosité » qui n'échappe à personne. — Elle est au centre » de la ville, revêtue au frontispice d'un blason » sculpté sur pierre, n'est-ce pas ? — Oui, sire, » et tout-à-fait intacte. — A mon passage à Flo- » rence, lorsque je marchai sur Livourne, on » m'engagea beaucoup à la voir ; mais j'étais si oc- » cupé, si surchargé d'affaires que je n'y pus aller. » Le jour de mon départ cependant, je fus sur le soir

» à Samminiato. J'y avais un vieux chanoine de pa-
» rent; c'était le dernier rejeton des Bonaparte
» de Toscane, je tenais à le visiter. Nous fûmes
» accueillis, fêtés; la chère fut exquise. L'appé-
» tit satisfait, ce fut le tour du bavardage. Nous
» étions tous jeunes, gais, bruyans, républicains
» comme Brutus; nous laissions parfois échapper
» des propos qui sentaient peu l'église. Le bon-
» homme ne se déconcerta pas; il écoutait, ré-
» pondait, nous jetait de loin en loin des réflexions
» dont la justesse était frappante. Mon état-major
» était charmé de voir un prêtre sans bigotisme;
» les flacons circulaient d'autant mieux; nous por-
» tions sa santé, il buvait à la prospérité de nos
» armes. C'étaient des bons mots, des saillies où
» nous pûmes remarquer le tact, l'aménité de
» cet excellent chanoine. Mes officiers étaient ré-
» conciliés avec sa robe; notre irrévérence mili-
» taire ne lui déplaisait pas; il fit tous ses efforts
» pour nous retenir le lendemain; mais les trou-
» pes étaient en mouvement, nous lui dîmes que
» le départ était obligé, que nous le verrions au
» retour. Nous craignions qu'il n'eût pas assez de
» lits pour une suite aussi nombreuse, nous le
» priâmes de ne pas se mettre en peine pour nous
» coucher, qu'il nous suffisait d'une botte de
» paille; nous étions accoutumés à vivre en sol-
» dats. — Non, nous répondit-il, ma maison est

» sans luxe, mais assez grande pour vous loger
» tous. — Il nous accompagna successivement dans
» les chambres qu'il nous avait fait préparer, et
» nous souhaita une bonne nuit. Je me couchai;
» mais la bougie n'était pas éteinte que j'entendis
» frapper à ma porte. Je crus que c'était Berthier:
» point du tout, c'était le bon prélat qui me deman-
» dait un instant d'entretien. Il avait commencé
» à parler de généalogie à table, une discussion
» de cette espèce ne pouvait qu'être fâcheuse
» dans la position où je me trouvais. Je lui fis
» signe de se taire, il se tut. Je tremblais qu'il ne
» voulût revenir sur le sujet que j'avais esquivé.
» Je n'en laissai rien paraître cependant. Je lui
» dis de s'asseoir, que je l'écouterais avec plaisir.
» Il commença à me parler du ciel qui m'avait
» protégé, qui me protégerait encore si je vou-
» lais entreprendre une œuvre sainte, qui d'ail-
» leurs ne pouvait me coûter beaucoup. J'avais
» essuyé l'histoire des Bonaparte, celle des ac-
» tions de l'un d'entre eux, je cherchais où il
» voulait en venir, lorsqu'il me dit avec une es-
» pèce de transport qu'il allait me faire voir un
» document précieux. Je crus pour le coup que
» c'était l'arbre généalogique, j'étouffais, le rire
» l'emportait sur la crainte de déplaire au vieil-
» lard; mais quelle fut ma surprise, lorsque je
» vis, non un parchemin, un grotesque diplôme,

» mais quelque chose de bien plus comique en-
» core, un mémoire en faveur d'un père Bonaven-
» ture, béatifié depuis long-temps, mais que les
» excessives dépenses qu'entraîne la canonisation
» n'avaient pas permis de porter au calendrier. —
» Demandez au pape qu'il le reconnaisse, me di-
» sait le bon chanoine, il vous l'accordera; peut-
» être cela ne coûtera rien, ou du moins peu de
» chose. Par égard pour vous, sa sainteté ne re-
» fusera pas de mettre un saint de plus au ciel.
» Ah! cher parent, vous ignorez ce que c'est d'a-
» voir un bienheureux dans sa famille. C'est à lui,
» c'est à saint Bonaventure que vous devez le
» succès de vos armes. Il vous a conduit, il vous
» a dirigé au milieu des batailles. Croyez que la
» visite que vous me faites n'est pas un effet du
» hasard. Non, mon cher parent, c'est encore lui
» qui vous a inspiré, qui a voulu que vous soyez
» instruit de ses mérites. Il vous ménage l'occa-
» sion de lui rendre bien pour bien; service pour
» service. Faites pour lui auprès du pape ce qu'il
» fait pour vous auprès de Dieu. — J'étais tenté
» de rire de l'onction du vieillard, mais il était de
» si bonne foi, j'eusse fait conscience de le blesser.
» Je le payai de belles paroles, j'alléguai l'esprit
» du siècle, les soins de la guerre, et lui promis
» de m'occuper de l'affaire de saint Bonaventure
» dès que l'irrévérence publique serait moins pro-

» noncée. — Cher parent, vous comblez mes
» vœux; permettez que je vous embrasse. Vous
» épousez les intérêts du ciel, vous réussirez dans
» vos entreprises, je vous le prédis. Je suis vieux,
» peut-être ne verrai-je pas l'exécution de vos
» promesses, mais j'y compte, je mourrai con-
» tent. — Il me donna sa bénédiction ; je lui sou-
» haitai le bon soir, et cherchai à dormir. Je ne
» le pus. L'aventure était si plaisante, je trouvais
» la fantaisie si singulière au temps où nous étions,
» que j'avais à peine clos la paupière lorsque Ber-
» thier se présenta. Les autres généraux survin-
» rent; mon état-major était réuni, je racontai
» l'entretien. Les sollicitations du bon vieillard,
» ses vœux, son ambition, sa manière d'expli-
» quer nos victoires mirent tout le monde en gaîté.
» On rit, on s'amusa, on se récria sur le chanoine,
» sur le saint qui combattait, s'escrimait pour nous.
» Si le bonhomme nous eût entendus! s'il eût su
» comme j'étais dévot!

« Nous allions nous mettre en route, je dési-
» rais lui laisser un souvenir, un témoignage de
» satisfaction pour l'accueil qu'il nous avait fait :
» mais quoi? qu'offrir hors la légende? Je me
» creusais inutilement la tête, je ne trouvais rien,
» lorsqu'il me revint tout à coup que je pouvais
» disposer d'une croix de Saint-Étienne. Je dictai
» quelques mots à Berthier; l'estafette partit;

» nous fûmes embrassés, bénis par le bon vieil-
» lard, qui reçut quelques jours après la décora-
» tion. Nous nous acheminâmes sur Livourne ; ce
» fut une autre scène. La place avait pour gouver-
» neur un homme dont j'ai pu apprécier le carac-
» tère depuis ma chute. Je n'avais au fond que
» peu de chose à en craindre alors ; mais on ne
» m'en avait pas dit du bien ; mes troupes étaient
» exténuées, le temps était précieux. Je ne vou-
» lus pas m'exposer à de vaines chicanes ; je le
» mandai ; je l'accablai de reproches, je m'en dé-
» barrassai. J'allai trop loin, cependant ; je dépas-
» sai le but ; je ne me proposais que de l'éloigner,
» je le maltraitai ; j'avais tort. Je pus m'en assurer
» depuis. *Spannocchi* était plein de noblesse et de
» loyauté. J'en fis l'expérience à l'île d'Elbe.

« L'aventure de Sanminiato fut bientôt effacée
» par les affaires ; j'en avais trop pour m'amuser à
» la légende. Mais le pape avait du temps de res-
» te ; il couronnait le petit-neveu, il n'eût pas été
» fâché de canoniser l'aïeul. Il m'en parla, me ré-
» péta l'homélie du chanoine. Les rangs du ciel
» m'occupaient moins que ceux de la terre. Je fis
» la sourde oreille, et laissai au consistoire le soin
» de ses promotions. »

13 *octobre*.

9 h. A. M. — Même état. — Bain. — Exercice accoutumé.

Sir Hudson ne dormait plus. Ses soldats accouraient, se prosternaient dès qu'ils voyaient nos prêtres. Tout était séduit, acheté, l'Angleterre était perdue. Il avait beau redoubler de vigilance, réprimander, punir; la piété l'emportait sur la crainte, l'eau bénite sur les coups. Ses Irlandais n'avaient pas aperçu la soutane qu'ils tombaient à terre, baisaient les mains, les pieds des missionnaires, et imploraient leurs bénédictions. Le gouverneur, vaincu par l'obstination de la troupe, s'en prit aux abbés, et les surveilla d'autant mieux. L'empereur ne voyait pas l'importance que pouvait avoir cet échange d'agnus et de génuflexion; il fut blessé de la manière dont on circonvenait les missionnaires. « Je ne souffrirai pas, me dit-il en riant, » que cet hérétique humilie la thiare. Le pape, » le consistoire, ne me pardonneraient pas si je » tolérais ces insultes. Appelez les apôtres. » Buonavita vint et reçut l'injonction de ne jamais dépasser les limites. « Qu'on dise après cela que je » ne veille pas à faire respecter l'église. »

14 *octobre.*

10 h. A. M. — La journée d'hier n'a pas été mauvaise, non plus qu'une partie de la nuit. — Bain. — Exercice.

L'empereur était un peu affaissé; il rentre au bout de quelques tours, se met à table, déjeûne,

passe dans son appartement et me dit : « Je suis mal » à l'aise ; je voudrais dormir, lire, faire je ne » sais quoi. Sonnez Marchand, qu'il me donne des » livres, ferme les fenêtres. Je me mets au lit, » je verrai tout à l'heure si je suis mieux. Mais » voilà Racine ; docteur, vous êtes sur la scène ; » allons, j'écoute. *Andromaque*. C'est la pièce » des pères malheureux. — Sire, si c'était Métas- » tase ! — L'accent, voulez-vous dire ? La poésie » couvrira vos inflexions italiennes ; commencez. »

J'hésitais ; il prit l'ouvrage, en lut quelques vers, et le laissa presque aussitôt échapper de ses mains. Il était tombé sur ces vers fameux :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour, vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie ;
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il était attendri, ému, il se couvrit la tête. « Docteur, me dit-il, je suis trop affecté, laissez- » moi. » Je me retirai ; il se calma, dormit quelques instans et me fit appeler. Le sommeil avait dissipé le malaise ; il était moins sombre, moins agité ; il se disposait à se faire la barbe ; je savais combien cette cérémonie était curieuse, je restai. Il était en chemise, nue tête, avait deux valets de chambre à côté de lui. L'un tenait la glace, un essuie-main, l'autre le reste du nécessaire. L'em-

pereur se savonna la moitié de la figure, rendit le pinceau, s'essuya les mains, la bouche, prit un rasoir passé à l'eau chaude, et se rasa la partie droite avec une rare dextérité. « Est-ce fait, No-» verraz? — Oui, sire. — Eh bien! face en arrière. » Allons, coquin, vite; en repos. » La lumière tombait sur la face gauche, il la savonna, la rasa avec le même cérémonial et la même légèreté. L'expression de ses traits était douce, affectueuse, pleine de bonté. Il se passa la main sur le menton. « Haut le miroir. Suis-je bien? Oui, c'est cela. » Pas un poil n'est échappé; qu'en dis-tu? — Non, » sire, répondit le valet de chambre. — Non! il me » semble que j'en aperçois. Élève la glace, place-» la dans un meilleur jour. Comment, coquin! » de la flatterie! tu me trompes! à Sainte-Hélène, » sur ce rocher! A toi! tu es complice! » En même temps il leur distribuait à l'un et à l'autre des tapes, des soufflets, riait, les faisait rire, et les poursuivait de la manière du monde la plus plaisante.

Il se remit, prit un cure-dent, se brossa, se nettoya la bouche avec un mélange d'eau-de-vie et d'eau fraîche dont il avala une portion. Je lui demandai pourquoi il ne rejetait pas le tout. « C'est, » me répondit-il, que ce qui fait du bien aux » gencives ne nuit point à l'estomac. Chose sin-» gulière! continua-t-il, je n'ai jamais pu me ser-

» vir que d'eau froide pour me rincer la bouche.
» L'eau tiède me donne une toux convulsive, l'eau
» chaude me fait vomir. Je ne suis pas du reste
» en état de me gargariser sans courir le risque
» d'étouffer ou d'avaler le gargarisme, fût-il même
» vénéneux. » J'observai en effet que par suite
d'un mouvement d'ascension que lui imprimait
l'épiglotte, une partie du liquide tombait par
l'embouchure de la glotte dans le larynx; de là
la toux, les efforts, le vomissement.

Pendant que je m'entretenais avec l'empereur,
Marchand avait préparé dans la seconde pièce son
éponge, son lavabo et ses habits. Il y passa; le
visage, la tête furent lavés, essuyés, et la flanelle
jetée au loin. « Vous le voyez, docteur; beau
» bras, seins arrondis, peau blanche, douce, pas
» un poil, excepté pourtant.... Plus d'une belle
» dame ferait trophée de cette poitrine; qu'en dites-
» vous? Et ma main! combien d'élégantes en se-
» raient jalouses! » Il se brossait, détaillait les charmes,
les défauts cachés de quelques Européennes,
s'interrompait, excitait son valet de chambre, re-
prenait, discontinuait, reprenait encore : « Ma-
» dame...... était vive, sémillante.... Ferme, co-
» quin.... et désirait beaucoup avoir un enfant *de*
» *la race des héros*..... Allons donc, comme sur
» un âne.... Elle vint un jour.... Mais ce coquin
» ne brosse pas.... Je vous raconterai cela une

» autre fois, docteur. Laissez que je tienne compte » à ses épaules des ménagemens qu'il a pour les » miennes. » Il lui secoua légèrement les oreilles, lui donna quelques taloches; « Voyons maintenant » ce qu'a produit la correction; l'eau de Cologne! » Il s'en fit verser sur les mains, s'en lava la moitié du corps, endossa sa flanelle, ses bas de soie et sa culotte de casimir blanc, les souliers à boucles d'or, une cravate noire, un gilet blanc, le grand cordon de la légion-d'honneur qu'il portait constamment lorsqu'il n'était pas en négligé; un habit de drap vert à collet battant, et le chapeau à trois cornes complétèrent sa toilette. « Docteur, le reste de la » journée est à nous; plus de travail, plus de lec- » ture. Dès que je suis en costume, je reçois ou je » me promène, je ne pense plus à rien. »

15 *octobre*.

9 h. ¾ A. M. — L'empereur a peu dormi. La douleur au foie est devenue plus vive. — Bain.

J'avais vu madame Bertrand la veille; elle souffrait plus qu'à l'ordinaire. Napoléon était inquiet; il craignait que l'affection ne finît par devenir dangereuse. — « Votre malade va-t-elle mieux? La » douleur se calme-t-elle? — Non, sire; les forces » s'usent; madame la maréchale est en proie à toute » la malignité de la latitude. — Vous craignez » pour ses jours? — Ce n'est pas cela, mais les

» organes se fatiguent, et ce funeste climat ne sus-
» pend pas son action. — Sans doute la situation
» est affreuse; nous, nous sommes rompus à la
» peine, nous la supportons; mais une femme!
» Privée tout à coup de tout ce qui rend la vie
» aimable, transportée sur un rocher sauvage,
» combien elle est plus à plaindre! Qu'il faut de
» résignation! Madame Bertrand se lève tard, sa po-
» sition maladive la retient au lit; elle ne peut
» assister à la messe, peut-être cependant qu'elle
» serait bien aise de l'entendre? Je n'ai pas ré-
» fléchi qu'elle était souffrante, je n'ai vu que
» l'âge du bon abbé quand j'ai fixé l'heure de la
» cérémonie. Dites-lui que je donne ordre à Vi-
» gnali d'aller officier chez elle, qu'elle lui fasse
» désormais connaître le moment qui lui convient;
» ce prêtre est à sa disposition. Il peut prendre
» exemple sur nous, faire un autel mobile, se ser-
» vir du nôtre, et s'établir dans une pièce de l'ha-
» bitation du grand-maréchal. Ira qui voudra à
» cette messe, si la comtesse le trouve bon; quant
» à la mienne, je persiste à n'y admettre que ceux
» que j'y aurai invités. A propos, les abbés font
» travailler les enfans? Le petit Arthur lit-il? com-
» mence-t-il à épeler, du moins? — Je l'imagine,
» sire; les prêtres paraissent s'en occuper beau-
» coup. »

16 *octobre.*

8 h. $\frac{3}{4}$ A. M. — L'empereur se trouve un peu mieux. La douleur qu'il éprouve au foie est devenue supportable. — Bain.

L'empereur était à son bureau. Il avait autour de lui des règles, des compas, et roulait dans ses mains un crayon, instrument qui lui servait pour écrire, car il n'employait ordinairement ni encre, ni plume à cet usage. J'apercevais des plans, des tracés, des formules algébriques; mais Napoléon sifflait : cette circonstance annonçait un orage. — Je ne disais mot : nous devinions tous à sa manière d'être au travail les sensations qui l'agitaient. Si l'application était sérieuse, c'est qu'il était souffrant et le sujet ardu; était-elle légère, enjouée, chantante; entendions-nous fredonner quelques couplets, quelque air italien bien gai : les maux, les souvenirs avaient fait halte; il avait oublié, il ne songeait plus, c'était toute l'amabilité de son caractère. S'il faisait, au contraire, résonner l'air dans ses lèvres, c'est qu'il était contrarié, mécontent, de mauvaise humeur, et qu'il n'attendait qu'un mot, une occasion pour éclater. Malheur à qui se présentait alors! il essuyait la bourrasque, et je n'aimais pas qu'elle tombât sur moi. J'allais l'avoir cependant. Mais Napoléon agitait une tabatière oblongue, je saisis la circonstance, je lâchai un mot sur l'incon-

vénient du tabac. — « Bon! de l'importance mé-
» dicale! comme si j'en usais! Je ne quitte jamais
» cette tabatière, monsieur le docteur, à cause des
» médaillons dont elle est enchâssée (c'étaient ceux
» d'Alexandre, César, Mithridate, etc.) Quant
» au tabac, je suis des semaines sans en prendre,
» je me borne à en respirer l'odeur. »

Il se jeta sur son sopha, ouvrit au hasard le second volume de sa correspondance inédite, parut frappé, se radoucit, et lut :

« *Au général Kléber.*

« 13 vendémiaire an VII.

« Je crains que nous ne soyons un peu brouil-
» lés; vous seriez injuste si vous doutiez de la peine
» que j'en éprouverais.

« Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lorsqu'il y
» en a, passent dans six heures; de mon côté, s'il
» y en avait, ils seraient passés dans trois. L'estime
» que j'ai pour vous est au moins égale à celle que
» vous m'avez témoignée quelquefois. »

« Qu'en dites-vous, docteur, Kléber devait-il
» oublier quelques discussions que nous avions eues
» au sujet de l'administration d'Alexandrie? — Je
» le pense, sire. — Il était aussi endurant qu'un
» médecin dont on discute les ordonnances. Vous
» allez voir comment il avait répondu à mes re-
» proches.

« *Au général Bonaparte.*

« Vous avez oublié, citoyen-général, lorsque
» vous avez écrit, que vous teniez en main le burin
» de l'histoire, et que vous écriviez à Kléber. Je
» ne présume pas néanmoins que vous ayez eu la
» moindre arrière-pensée, on ne vous croirait pas. »
« On ne vous croirait pas! Voyez-vous la noble
» assurance, la fierté d'un brave! Non certes, on
» ne m'eût pas cru, et j'eusse été désespéré qu'on
» le fît. Je me plaignais de défaut d'économie; je
» n'imputais pas de malversations; mais tel était
» Kléber, ardent, impétueux, d'impression facile.
» L'intrigue en a profité. »

17 *octobre.*

9 h. A. M. — Même état. — Bain.

L'empereur est revenu sur son abdication, et s'est fort étendu sur les intrigues, les illusions de cette époque. Je m'étonnais que des hommes vieillis dans les affaires, que Sébastiani, que Lafayette, eussent été les dupes de Fouché, qu'ils eussent confondu les époques et se fussent imaginé que les alliés accordassent à la défaite ce que cinq ans de victoires avaient peine à en obtenir. « Sans
» doute, me dit Napoléon; la députation était ri-
» dicule et la bonhomie sans égale; mais, comme
» le disaient les Viennois à l'occasion des prison-

» niers d'Olmutz, Lafayette laisse deux filles qui » protégeront sa mémoire, la déclaration des droits » et l'institution de la garde nationale. »

18 *octobre*.

9 h. A. M. — Violente douleur au foie pendant la nuit. Le palais, les gencives, sont attaqués d'une irritation fluxionnaire. Je prescris les remèdes convenables. — Bain.

19 *idem*.

9 h A. M. — L'empereur se trouve mieux. — Bain. — Napoléon sommeille ou lit.

20 *idem*.

9. h. $\frac{1}{4}$ A. M. — Même état. — Bain. — Humeur sombre. Application continuelle.

21 *idem*.

9 h. A. M. — L'empereur est mieux. — Bain. Napoléon se promène. L'exercice lui rend des forces, de la gaieté. J'étais debout, il vient à moi, m'adosse au mur, la main levée : — « Grand coquin » de *dottoraccio !* vous me droguez. Que dites-» vous de ma poitrine ? Allons, que pensez-vous » de mes poumons ? Vous qui connaissez le corps » humain, dites, mourrai-je pulmonique ? Que » décide Gallien ? — Qu'avec une voix comme la

» vôtre on n'a rien à craindre de la pulmonie. —
» Oui, mais ce foie? » — Son ton, son attitude, étaient changés? il tenait la main sur l'hypocondre droite. « C'est-là qu'est le mal; c'est le défaut de
» la cuirasse, le climat l'a saisi; n'y pensons plus,
» l'Angleterre va recueillir sa honte. »

22 *octobre*.

9 h. A. M. — Douleur au foie plus vive. Elle s'étend sur tout le côté droit et se prolonge jusqu'à l'épaule. — Bain.

L'empereur se sentait un peu soulagé; il reprit sa correspondance :

« Alexandrie, 17 brumaire an VII.

« Mon cher général. » « Qui » ? Il cherchait la souscription. « Marmont ! ah ! oui ... » « Il est plus
» que probable que les Anglais ont ramassé les bâti-
» mens qui sont devant Alexandrie, les ont forcés
» de venir ici, et, à l'aide d'une fausse déclaration
» de guerre les ont complètement trompés. Hassan-
» Bey parait être tellement leur dupe qu'il serait
» impossible de lui persuader que nous sommes en
» bonne harmonie avec la Porte....» « L'"incrédule !
» voyez donc ! » « Le citoyen Brucevich a lu
» avec la plus grande attention le manifeste de la
» Porte. Il est bien conçu à la manière ordinaire
» et d'un style oriental; mais il faut être Turc pour

» se prendre à un pareil piége.... » « Quelle sa-
» gacité ! »

« Ibrahim-Aga a causé avec Hassan-Bey ; il l'a
» jugé dupe des Anglais ; cependant il paraît avoir
» des craintes sur les dispositions de la Porte à notre
» égard. Je ne sais ce qui en est ; mais tout ce qui
» se passe ici a le caractère de la fourberie et du
» mensonge.... » « A quoi bon ! Manscourt est dé-
» placé. »

« Il me semble que les Anglais ont fait approcher
» de force et à l'aide du mensonge la corvette tur-
» que du port, l'ont fait tirer sur nous afin de nous
» engager à lui répondre, et de prouver par là à
» ces turcs que nous étions leurs ennemis. S'il en
» est ainsi, c'est un machiavélisme qui a bien l'em-
» preinte du caractère anglais... » « Et des ma-
» nœuvres de Brienne. Ce Marmont ambition-
» nait beaucoup le gouvernement d'Alexandrie.
» Manscourt fut desservi, noirci, remplacé. Je ne
» me doutais pas que j'étais dupe ; que c'était une
» affaire concertée avec Menou. Vous étiez à
» Florence lorsque cet Osmanlis y fut envoyé
» comme gouverneur ; l'avez-vous connu ? — Oui,
» sire. — Quelle opinion avait-on de lui ? — Celle
» que donnent le scandale et la mollesse. — Quelle
» vie menait donc ce vieil original ? — Sans cesse
» entouré de courtisanes, il en avait installé une au
» palais. Elle présidait aux fêtes, aux soirées du

» gouverneur qui la conduisait partout ; c'était une
» saturnale qui ne finissait pas. — Voilà bien le
» fidèle Abdala ! Mais dès qu'il fut rappelé ? — Tout
» cessa ; les courtisanes disparurent, la princesse
» Élisa fit remplacer les meubles qu'elles avaient
» souillés; il ne fut plus question de Menou que
» parmi ses créanciers. — Il en avait un essaim ? —
» Beaucoup. — Je le reconnais là ; voluptueux, pro-
» digue, de la morale à pleine bouche ; il dépensait
» toujours le double de ce qu'il avait. Combien de
» fois j'ai payé ses dettes ! Les Florentins savaient-
» ils qu'il se fût fait musulman ? — On le disait,
» sire, de lui, de vous, de toute l'armée. — Ah !
» Menou, à la bonne heure ! mais moi ! mon état
» major ! nous n'avions pas de temps à perdre aux
» ablutions. Lorsque j'entrai au Caire, les Turcs,
» qui mesuraient ma taille au bruit de nos vic-
» toires, se figuraient que j'avais au moins six pieds.
» Je fus bien déchu lorsqu'ils me virent. J'étais
» moins haut, moins corporé qu'un de leurs mame-
» loucks, je ne pouvais commander une armée. Les
» imans poussaient le peuple à la révolte. Il fallut
» opposer les manœuvres aux manœuvres, je jouai
» le rôle d'inspiré. »

Il poussait, chassait les feuillets ; il rencontra enfin et se mit à lire : « Chérifs, ulémas, orateurs
» des mosquées, faites bien connaître au peuple
» que ceux qui de gaîté de cœur se déclareraient

» mes ennemis, n'auront de repos dans ce monde
» ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez
» aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même
» dirige toutes mes opérations? Y aurait-il quel-
» qu'un d'assez incrédule pour révoquer en doute
» que tout, dans ce vaste univers, est soumis à
» l'empire du destin!

« Faites connaître au peuple que, depuis que
» le monde est monde, il était écrit qu'après avoir
» détruit tous les ennemis de l'islamisme, fait
» abattre les croix, je viendrais du fond de l'Oc-
» cident remplir la tâche qui m'a été imposée.
» Faites voir au peuple que dans le saint livre du
» Coran, dans plus de vingt passages, ce qui ar-
» rive est prévu, et ce qui arrivera également
» expliqué...

« Je pourrais demander compte à chacun de
» vous des sentimens les plus secrets du cœur,
» car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à
» personne; mais un jour viendra que tout le
» monde verra avec évidence que je suis conduit
» par des ordres supérieurs, et que tous les ef-
» forts humains ne peuvent rien contre moi. »

« L'artillerie du Mokatan, le tonnerre qui se
» fit inopinément entendre, les pierreries de Malte
» que je distribuai aux plus influens, mon assu-
» rance, mon langage, déconcertèrent l'insurrec-
» tion. Je fus un ami du prophète, un inspiré, un

» envoyé de Dieu ; tous les cheicks étaient à moi.
» Ils m'embarrassèrent néanmoins ; ils me proposaient de proclamer l'islamisme et de prendre le
» turban. — « Nous verrons. — Vous auriez cent
» mille hommes ! — J'y penserai. — Toute l'Arabie
» se rangerait sous vos drapeaux. — Mais l'abstinence? Nous sommes de l'Occident; nous péririons si
» nous ne buvions pas de vin. — L'usage peut
» s'en tolérer. — Et la circoncision ? — N'est pas
» non plus indispensable. » — J'étais forcé dans
» tous mes retranchemens. Je ne savais plus que
» dire, à quel obstacle me rattacher, je m'avisai
» d'une défaite. — Puisqu'il en est ainsi, nous
» sommes tous musulmans, leur dis-je. Mais la
» cérémonie doit être grande, solennelle, marquée par des actes de piété. Je donne ordre
» qu'on élève une mosquée plus belle que Sainte-Sophie ; elle sera inaugurée pour notre conversion. — Les imans satisfaits consentirent à ce
» qu'ils avaient jusques-là refusé avec obstination.
» Ils adressèrent pour moi des vœux au prophète ;
» je fus respecté, obéi du peuple ; je fis tout ce
» que je voulus. Je tirai parti de la stupidité musulmane, je m'en amusai ; mais je ne fis aucune
» profession, et ne parus jamais pour prier dans
» les mosquées. Sans les circonstances impérieuses
» qui m'appelèrent en France, les affaires d'Égypte
» eussent pris une autre tournure. Elles n'eussent

» pas eu l'issue déplorable qu'elles ont eue, si
» Kléber ne fût pas tombé sous le poignard d'un
» assassin. Il ne fallait qu'une intelligence médio-
» cre pour jeter à la mer les Anglais d'Aboukir,
» battre les Turcs s'ils sortaient du désert, et aller
» recevoir à composition les Cipayes qui descen-
» daient la Haute-Égypte. Mais Menou était d'une
» nullité qui ne pouvait se prévoir; il perdit tout.»

23 *octobre*.

8 h. $\frac{1}{2}$ A. M. — L'empereur se trouve mieux.
— Bain.

Napoléon fait appeler les enfans du grand-maréchal. Il joue, il folâtre avec eux, et les excite lui-même au tapage. Le petit Arthur se prend de mauvaise humeur, et grommelle entre ses dents. — « Que dis-tu, coquin? Voyons! quoi? qu'as-» tu? — » Et l'empereur le faisait sauter, rire malgré lui. — « Ce petit drôle-là, me dit-il en
» le quittant, est aussi entier que je l'étais à son
» âge; mais les emportemens auxquels je m'aban-
» donnais souvent étaient mieux motivés. Je vous
» en fais juge. J'avais cinq à six ans. On m'avait
» mis dans une pension de petites demoiselles,
» dont la maîtresse était de la connaissance de ma
» famille. J'étais joli, j'étais seul, chacune me ca-
» ressait. Mais j'avais toujours mes bas sur mes sou-
» liers, et, dans nos promenades, je ne lâchais pas

» la main d'une charmante enfant qui fut l'occasion » de bien des rixes. Mes espiègles de camarades, » jaloux de ma Giacominetta, assemblèrent les deux » circonstances dont je parle, et les mirent en » chanson. Je ne paraissais pas dans la rue qu'ils » ne m'escortassent en fredonnant : *Napoleone di* » *mazza calzetta fa l'amore a Giacominetta.* » Je ne pouvais supporter d'être le jouet de cette » cohue. Bâtons, cailloux, je saisissais tout ce qui » se présentait sous ma main, et m'élançais en » aveugle au milieu de la mêlée. Heureusement qu'il » se trouvait toujours quelqu'un pour mettre le » holà et me tirer d'affaire; mais le nombre ne » m'arrêtait pas : je ne comptais jamais. »

Les enfans se retirèrent; la conversation devint sérieuse et tomba peu à peu sur les événemens qui suivirent le retour d'Égypte. Il entra dans une foule de détails, de particularités au sujet de la bataille de Marengo, et fit une relation de cette journée telle à peu près que je la connaissais déjà.

« L'armée de réserve réunie à Dijon me donnait » les moyens de passer rapidement en Allemagne » ou en Italie selon que le cas l'exigerait. La saison » m'a un peu favorisé. Les moines du Saint-Ber- » nard m'ont assuré que la neige a disparu cette » année vingt jours plus tôt que de coutume. Ils » ont très-bien reçu notre armée, un peu fatiguée » par le passage des Alpes. Je les avais fait préve-

» nir de notre arrivée en leur envoyant de l'ar-
» gent; ils nous fournirent des provisions et de
» très-bon vin. Les moines du Saint-Bernard sont
» un ordre infiniment respectable; c'est une de
» ces institutions que les gouvernemens ne doivent
» jamais détruire, mais qu'ils doivent protéger,
» encourager par tous les moyens en leur pouvoir.

« J'arrivai en Italie; je me trouvai immédiate-
» ment sur les derrières de l'ennemi, et maître de
» ses magasins et de ses équipages; j'avais obtenu
» de grands avantages; une fois arrivé à Stradella,
» on pouvait regarder la campagne comme finie.
» Si Gênes avait tenu, je restais ferme dans mon
» camp retranché de Stradella, l'une des plus for-
» tes positions de l'Italie. J'avais sur le Pô cinq
» ponts qui rendaient faciles mes communications
» avec les divisions Chabran, Lapoype, Turreau
» et Moncey. Je pouvais les appeler à mon secours
» si j'étais attaqué, ou les aider si l'ennemi les in-
» quiétait. M. de Mélas était obligé, pour rétablir
» ses communications, de venir m'offrir la bataille
» sur un terrain que j'avais choisi moi-même. C'é-
» tait une plaine, coupée de bois, très-favorable à
» mon infanterie, mais où sa cavalerie ne pouvait
» rien faire. J'avais toutes mes troupes à ma dispo-
» sition.

« La prise de Gênes changea entièrement la face
» des choses; dès lors l'ennemi eut une retraite as-

» surée et des positions très-avantageuses. Il pou-
» vait se retirer à Gênes et s'y défendre en tirant
» ses provisions de la mer, ou garnir de batteries
» les hauteurs de Babbio, et entrer, malgré tous
» mes efforts, dans Plaisance, reprendre Mantoue
» et Peschiera, se mettre en communication avec
» l'Autriche, et me réduire à faire une guerre or-
» dinaire. Tout mon plan de campagne était dé-
» joué. Un moyen vint s'offrir à mon esprit, je le
» risquai. Je partis de Milan et fis trente-deux lieues
» en sept heures. Je commandai la bataille de Mon-
» tebello; nous la gagnâmes, et cette victoire fut
» cause que l'ennemi évacua Gênes. Toutefois cette
» victoire affaiblit mon armée. Je fus obligé de
» prendre dans les divisions qui se tenaient de
» l'autre côté du Pô, pour fermer l'entrée des
» états de Milan. Elles n'étaient pas, à la vérité, à
» plus de trois lieues de moi; mais il leur fallait
» trois jours pour me joindre en ce qu'elles étaient
» obligées de passer par Plaisance ou par Stradella.
» J'avais encore contre moi une autre circonstan-
» ce : le pays entre Montebello et Alexandrie n'est
» qu'une immense plaine qui était très-favorable
» à la cavalerie allemande. Je résolus cependant
» de tenter une escarmouche; j'étais dans une
» situation extraordinaire, et je risquais peu pour
» gagner beaucoup. Battu, je me retirais dans mon
» camp retranché à Stradella, je passais le Pô sur

» mes cinq ponts protégés par mes batteries, sans
» que l'armée ennemie fût en état de s'y opposer;
» je réunissais ma première division aux corps de
» Moncey, Lecchy et Turreau; je laissais franchir
» le Pô à un des corps de Mélas (et c'est tout ce
» qu'il demandait); alors, supérieur en nombre,
» je pouvais l'attaquer avec toutes mes forces.
» Vainqueur, j'obtenais les mêmes résultats. Son
» armée, bloquée entre nous et la rivière, était
» forcée de mettre bas les armes et de rendre tous
» ses forts. Si jeusse été battu, ce qui je crois
» eût été impossible, j'engageais une guerre ré-
» gulière, et j'appelais la Suisse à mon secours.

« Déterminé à livrer bataille, je me fis rendre
» compte de l'effectif de mon armée. J'avais en
» tout vingt-six mille hommes; M. de Mélas en
» avait quarante, dont dix-huit mille de cava-
» lerie. A deux heures du matin, on vint m'an-
» noncer que l'ennemi était tombé sur notre avant-
» garde, et que nos troupes cédaient. Le Fran-
» çais n'aime pas à être attaqué; nos troupes se
» repliaient un peu en désordre; l'ennemi nous
» avait déjà fait quelques prisonniers, et nous
» avions perdu dans notre retraite une lieue et
» demie de terrain.

« Les généraux de l'avant-garde, Lasnes, Murat
» et Berthier, m'envoyaient ordonnances sur or-
» donnances; ils me disaient que leurs troupes

» étaient en fuite et qu'ils ne pouvaient les arrê-
» ter. Ils me demandaient des renforts et me priaient
» de me mettre en marche avec ma réserve. Je ré-
» pondais à tous : « Tenez tant que vous pourrez ;
» si vous ne le pouvez pas, battez en retraite. »
» Je voyais que les Autrichiens n'avaient pas em-
» ployé leur réserve ; et, en pareil cas, le grand
» point est de tâcher que l'ennemi emploie toutes
» ses forces, tout en ménageant les nôtres, et de
» l'engager à nous attaquer sur les flancs tant
» qu'il ne s'aperçoit pas de sa méprise ; car la dif-
» ficulté est de le forcer à employer sa réserve.
» L'ennemi avait quarante-quatre mille hommes
» contre vingt mille au plus ; encore ces vingt
» mille étaient-ils en déroute. Il ne restait donc
» à Mélas qu'à profiter de son avantage. Je me
» portai en avant de la première légion dans un
» uniforme élégant ; j'attaquai moi-même avec
» une demi-brigade, je fis plier les Autrichiens et
» rompis leurs rangs ; Mélas, me voyant à la tête
» de mon armée et ses légions enfoncées, crut que
» j'étais arrivé avec ma réserve pour contenir les
» troupes en retraite ; il s'avança avec toute la
» sienne, qui se composait de six mille grenadiers
» hongrois, l'élite de son infanterie ; ce corps rem-
» plit la trouée que j'avais faite, et nous attaqua
» à son tour. Je cédai alors ; et pendant une re-
» traite d'une demi-lieue, exposé à leur feu, je

» ralliai toute l'armée et la reformai en bataille.
» Aussitôt que j'eus rejoint ma réserve, forte de
» six mille hommes avec quinze pièces de canon,
» sous les ordres de Desaix, qui était alors mon
» ancre de salut, par une manœuvre rapide, je
» déployai toutes mes forces, je formai avec mon
» armée les deux ailes de l'armée de Desaix, et
» j'opposai à l'ennemi six mille hommes de troupes
» fraîches. Une vigoureuse décharge d'artillerie
» et une charge désespérée à la baïonnette en-
» foncèrent leur ligne et coupèrent les deux ailes;
» j'ordonnai alors à Kellermann d'attaquer avec
» huit cents cavaliers, il s'ébranla et sépara avec
» ces huit cents hommes les six mille grenadiers
» hongrois du reste de l'armée, sous les yeux même
» de la cavalerie autrichienne; mais celle-ci était
» à une demi-lieue; il lui fallait un quart d'heure
» pour arriver, et *j'ai remarqué que ce sont*
» *toujours ces quarts d'heure qui décident du sort*
» *des batailles*. Les troupes de Kellermann jetèrent
» les grenadiers hongrois sur notre infanterie, ils
» furent aussitôt faits prisonniers. La cavaleric
» autrichienne arriva; mais notre infanterie était
» en ligne, son artillerie en tête. Une décharge
» épouvantable, une barrière de baïonnettes, la
» firent rétrograder; elle se retira un peu en dé-
» sordre, je la poursuivis avec trois régimens qui
» venaient de me joindre; elle se déploya; je la

» poussai, elle se noya en grande partie en cher-
» chant à passer le pont de la Bormida, qui est
» très-étroit. On pourchassa le reste jusqu'à la
» nuit.

« J'appris, après la bataille, de la bouche de
» quelques officiers-généraux prisonniers, qu'au
» milieu même de leurs premiers succès, les Au-
» trichiens n'étaient pas sans inquiétude; ils avaient
» un secret pressentiment de leur défaite. Pen-
» dant le combat, ils questionnaient nos prisonniers
» et leur demandaient : Où est le général Bona-
» parte? — A l'arrière-garde; et ceux qui s'étaient
» déjà battus contre moi en Italie, et qui connais-
» saient mon habitude *de me réserver pour la fin*,
» s'écriaient : *Notre tâche n'est pas encore finie.*

« Ils avouèrent aussi qu'en me voyant sur la
» première ligne, ils avaient complétement donné
» dans le piége, et cru que ma réserve était en-
» gagée. Dans toutes les batailles il arrive toujours
» un moment où les soldats les plus braves, après
» avoir fait les plus grands efforts, se sentent dis-
» posés à la fuite. Cette terreur vient d'un manque
» de confiance dans leur courage; il ne faut qu'une
» légère occasion, un prétexte pour leur rendre
» cette confiance; le grand art est de le faire naître.

« A Arcole, j'ai gagné la bataille avec vingt-
» cinq cavaliers. Je saisis cet instant de lassitude
» dans les deux armées; je m'aperçus que les Au-

» trichiens, tout vieux soldats qu'ils fussent, n'eussent pas demandé mieux que de se trouver dans » leur camp, et que nos Français, quoique braves, » auraient voulu être sous leurs tentes. Toutes mes » forces avaient été engagées, plusieurs fois j'avais » été obligé de les reformer en bataille; il ne me » restait plus que vingt-cinq guides, je les envoyai sur les flancs de l'ennemi avec trois trompettes qui sonnèrent la charge. Un cri général se fit » entendre dans les rangs autrichiens : « *Voilà la » cavalerie française!* » Et ils se mirent en fuite. » Il est vrai qu'il faut saisir le moment. Un instant » plus tôt ou plus tard cette tentative eût été » inutile; si j'avais envoyé deux mille chevaux, » l'infanterie aurait fait un quart de *conversion;* » couverte par ses pièces, elle eût fait une bonne » décharge, et la cavalerie n'aurait pas même attaqué.

« Vous le voyez, deux armées sont deux corps » qui se rencontrent et s'effraient; il y a un moment de terreur panique; il faut savoir le saisir. » Tout cela n'est que l'effet d'un principe mécanique et moral : cela n'exige que de l'habitude; » quand on a assisté à plusieurs affaires, on distingue ce moment sans peine : c'est une chose » aussi facile qu'une addition.

« En entrant pour la première fois en Italie, » j'y avais trouvé un gouvernement, un peu des-

» potique à la vérité, mais qui administrait avec
» douceur. Cette fois tout était changé. Ce pays
» était en butte à une réaction furieuse : on avait
» emprisonné, condamné, mis à l'amende tous
» ceux qui avaient joué quelque rôle parmi nous.
» J'avais nommé à différens emplois de la répu-
» blique cisalpine des partisans de l'Autriche, parce
» que mon système est de paralyser la grande masse,
» afin que le pays où je porte la guerre ne devienne
» pas un champ clos. Eh bien ! tous ces individus
» placés par moi ont été regardés d'un mauvais
» œil, à cause de la haine qu'on portait aux ré-
» volutionnaires.

« Ajoutez à cela que les Anglais, les Russes et
» les Turcs, en méprisant la religion du pays en
» proportion du scrupule avec lequel ils obser-
» vaient la leur, avaient tout-à-fait indisposé les
» Italiens, qui tiennent au culte extérieur beau-
» coup plus que nous ne le faisons en France. Les
» bons allemands perdaient soixante pour cent,
» et on était obligé de les recevoir comme espèce;
» c'est ce qui acheva d'aliéner à l'Autriche l'affec-
» tion des Italiens. Ceux-ci étaient enchantés de
» voir que nous payions tout en argent comptant.
» Voilà les louis français revenus, disaient-ils :
« *Ecco i luigi di Francia tornati !* »

« L'église de Notre-Dame de Lorette servait de
» caserne à un corps turc ; je n'eus pas beaucoup

» de peine à ranger les Italiens de mon côté. Je
» leur dis : Les Autrichiens se disent les défenseurs
» de votre religion, et ils vous amènent un régiment
» d'Anglais, de ces gens qui brûlent le pape une
» fois l'an, des légions de Russes hérétiques et
» schismatiques depuis le quinzième siècle, et pour
» couronner l'œuvre, des Turcs, des mahométans,
» race d'infidèles ; tandis que moi, je suis catho-
» lique ; j'ai combattu contre les Turcs, je suis
» presque un croisé.

« Je donnai à plusieurs prêtres des emplois dans
» le gouvernement de la république cisalpine ; les
» prêtres italiens sont tolérans ; ils ne forment pas
» un corps séparé et puissant, comme autrefois le
» clergé de France ; d'ailleurs, accoutumés à voir
» le pays envahi deux fois chaque siècle, ils lèvent
» la main aussi souvent qu'on le veut ; ils font tous
» les sermens que vous exigez d'eux : je les trou-
» vai enfin tels qu'il me les fallait.

« En Italie, je me suis servi de quelques prê-
» tres ; en Egypte, j'en avais rempli l'administra-
» tion. Nous ne savions pas parler la langue du
» pays ; nous avions besoin d'intermédiaires entre
» nous et le peuple ; leur caractère et leurs ri-
» chesses leur donnaient une certaine influence ;
» d'ailleurs ce sont des poltrons qui ne connaissent
» pas l'usage des armes et ne savent pas monter à
» cheval. »

24 octobre.

8 h. A. M. — Fièvre, légère douleur à la tête; l'empereur ne peut dormir. Le mal continue. — Pédiluves. — Lavemens simples.

25 octobre.

8 h. A. M. — La nuit a été meilleure; la fièvre s'est terminée par une sueur abondante. L'empereur se trouve mieux.

Il était sur son texte ordinaire. Il me parlait de la Corse, de ses montagnes, des instans de bonheur qu'il y avait passés. Il en vint à Paoli. « C'était un bien grand homme que Paoli; il » m'aimait, je l'aimais, il nous chérissait tous. » Nous étions à Corté quand il prit la funeste » résolution de faire passer la Corse sous la do- » mination des Anglais. Il m'en fit d'abord un » mystère; Gentili ne m'en parla pas non plus. » Quelques mots lâchés par méprise me donnè- » rent l'éveil; je récapitulai ce que j'avais vu, » entendu; je ne doutai plus de leur dessein. » Nous étions loin de compte; je m'en expliquai » plusieurs fois d'une manière indirecte. Je com- » mandais un corps de gardes nationales; il fallut » bien me mettre dans la confidence. Ils ne déses- » péraient pas d'ailleurs de triompher de mes » idées, de mon antipathie; ils me proposèrent

» d'agir de concert avec eux. Je n'avais garde ; je » ne respirais que la France, je ne voulais pas » débuter par la trahir. Mais il fallait échapper, » gagner du temps ; je demandai à réfléchir. L'a- » mitié de Paoli m'était chère ; il m'en coûtait de » rompre avec lui ; mais la patrie ! C'était mon » étoile polaire. Je m'éloignai ; je gagnai Boco- » gnano. J'y fus atteint par les montagnards, en- » fermé, gardé par quarante hommes. La position » était critique, je trouvai cependant le moyen » d'en sortir. Je liai conversation avec un bon- » homme de capitaine, qui me comblait d'égards, » s'excusait, regrettait d'être obligé d'obéir. Il » m'invita à prendre l'air, j'acceptai ; j'envoyai » mon domestique se placer à cinq ou six cents » pas sur la route, et me trouvai tout à coup » pressé du besoin d'obéir à la nature. Mon geô- » lier le crut, s'éloigna ; j'étais sur mon cheval » qu'il n'avait pas tourné la tête. Il cria, beugla, » appela aux armes ; mais le vent m'emportait ; » j'étais hors d'atteinte avant qu'il eût fait feu ; » j'arrivai à Ajaccio, les montagnards étaient sur » mes traces ; je fus contraint de demander un » asile à l'amitié. Barberi me reçut, me con- » duisit à la côte d'où j'allai à Calvi rejoindre » Lacombe Saint-Michel. J'avais échappé aux par- » tis, aux postes, à la police ; on n'avait pu m'at- » teindre ; Paoli était désolé. Il écrivait, se plai-

» gnait, menaçait : nous trahissions ses intérêts,
» ceux de notre patrie; mes frères et moi nous
» ne méritions pas les sentimens qu'il nous por-
» tait. Nous pouvions revenir cependant, il nous
» tendait les bras; mais si nous étions une der-
» nière fois sourds à ses conseils, insensibles à ses
» offres, il ne ménagerait plus rien. L'exécution
» fut aussi prompte que la réponse était fière. Il
» fit main-basse sur nos troupeaux, pilla, brûla
» nos propriétés, saccagea tout. Nous laissâmes
» faire; nous échauffâmes les patriotes; nous ac-
» courûmes au secours; mais la citadelle était
» occupée, le feu était roulant, nous ne pûmes
» débarquer. Nous allâmes mouiller en face, au
» nord du golfe. Les insurgés nous suivirent;
» j'avais eu le temps de mettre quelques pièces
» à terre; je les couvris de mitraille. Ils reve-
» naient cependant, m'accablaient de reproches,
» s'indignaient qu'un des leurs combattît pour la
» France. Ils étaient montés sur les hauteurs, sur
» les arbres, partout où ils espéraient se faire
» mieux entendre. Je chargeai un coup à boulet,
» j'ajustai et coupai la branche sur laquelle un
» de ces orateurs était perché. Il tomba; sa chute
» égaya la cohue; elle se dispersa, on ne la vit
» plus. Nous rentrâmes à Calvi; nous essayâmes
» encore quelques coups de main qui ne furent
» pas tous à notre désavantage; mais les Anglais

» avaient pris terre, les montagnards inondaient » la plaine, nous ne pûmes faire tête à l'orage.

« Ma mère gagna Marseille. Elle croyait y trouver du patriotisme, un accueil digne des sacrifices qu'elle avait faits; elle y obtint à peine » sûreté. Tout avait plié; ma présence n'était » bonne à rien, je quittai la Corse et me rendis à » Paris. Les fédérés venaient de livrer Toulon; » l'avenir était gros d'événemens; je ne désespérai pas d'en voir éclore un qui rétablît nos affaires. Elles en avaient besoin; les montagnards » les avaient ruinées de fond en comble; elles » étaient à jamais perdues sans la révolution. » Les maux que nous avait faits Paoli n'avaient » pu me détacher : je l'aimais, je le regrettai » toujours. Il était grand, d'une attitude noble » et fière, parlait bien, connaissait les Corses, » et exerçait sur eux une influence illimitée. » Aussi habile à saisir l'importance d'une position » que celle d'une mesure administrative, il combattait, gouvernait avec une sagacité, un tact » que je n'ai vu qu'à lui. Je l'accompagnais dans » ses courses pendant la guerre de la liberté. Il » m'expliquait, chemin faisant, les avantages du » terrain que nous parcourions, la manière d'en » tirer parti, celle de remédier aux accidens qu'il » présentait. Je me rappelle qu'un jour nous nous

» rendions au Port-Neuf, à la tête d'un détache-
» ment nombreux. Je lui soumis quelques ob-
» servations sur les idées qu'il avait émises. Il
» m'écouta avec beaucoup d'attention, et me re-
» gardant fixement dès que j'eus fini : — Oh!
» Napoléon, me dit-il, tu n'es pas de ce siècle,
» tes sentimens sont ceux des hommes de Plutar-
» que. Courage, tu prendras ton essor. — Je le
» pris en effet; mais lui-même fut obligé de céder
» à la fortune. Il se réfugia en Angleterre, où il
» vivait à l'époque des expéditions d'Italie et
» d'Égypte. Chacune de mes victoires lui donnait
» le transport; il célébrait, exaltait mes succès :
« on eût dit que nous étions encore dans l'intimité
» où nous avions vécu. Lorsque je fus promu au
» consulat, que je parvins à l'empire, ce fut pis
» encore. Les fêtes, les dîners se succédaient l'un
» à l'autre. Ce n'étaient que cris d'allégresse et
» de satisfaction. Cet enthousiasme déplut au chef
» de l'état; Paoli fut mandé. — Vos reproches
» sont justes, lui dit-il, mais Napoléon est un des
» miens, je l'ai vu croître, je lui ai prédit sa for-
» tune; voulez-vous que je déteste sa gloire, que
» je déshérite mon pays de l'honneur qu'il lui fait?
» — Je portais à ce grand homme tous les senti-
» mens qu'il avait pour moi. Je voulais le rap-
» peler, lui donner une part au pouvoir; mais les
» affaires m'accablaient, le temps manqua, il mou-

» rut. Je n'eus pas la satisfaction de le rendre » témoin de la splendeur qui m'entourait. »

26 *octobre*.

8 h. A. M. — Le mieux continue.

Des bâtimens étaient mouillés dans la rade; quelques passagers avaient pris terre et cherchaient à voir l'empereur. Je les apperçus qui s'avançaient avec Lowe. « Ils viennent de l'Inde, me dit-il, je » voudrais leur faire quelques questions; mais ce » Calabrois m'inspire trop de dégoût, je ne les rece- » vrai pas. Hudson est le paria de Sainte-Hélène; ce » qu'il voit, ce qu'il touche, il corrompt tout. » C'est un mélange d'imbécillité et d'astuce con- » tre lequel je ne sais quelle sorte d'instinct me » met en garde. Je ne les verrai pas. » Et il se mit à discourir sur l'Inde. Il l'avait mal attaquée; il la travaillait par la Perse; ce n'était pas par là qu'il fallait aller; mais les aventuriers, qu'il avait lancés dans ces parages, avaient pactisé avec les présidences, livré les nababs; il ne voulait plus d'eux. « J'eus quelque temps dessein de faire pas- » ser deux ou trois milliers de chouans sur la » Jumna. Ils le sollicitaient, demandaient Bour- » mont pour chef. J'eusse fait sagement d'y con- » sentir. Le sang français est toujours bon en face » de l'étranger; jeusse été débarrassé de ces vieux » habitués de discordes; je n'en eusse pas sotte-

» ment traîné à Waterloo ; un grand désastre n'eût
» pas eu lieu ; mais on obéit à son étoile, on ne lui
» commande pas. J'ai montré à la France ce qu'elle
» pouvait, qu'elle l'exécute. »

27 *octobre*.

8 h. ½ A. M. — L'empereur a passé une mauvaise nuit ; l'état général de sa santé n'en a cependant pas souffert.

« Eh bien, docteur, comment me trouvez-vous ? » suis-je mieux ? » Il lisait, me présentait son bras. — « Votre majesté n'est du moins pas plus » mal. — C'est que les pilules..... » (La boite était ouverte, il n'en avait pas pris.) « Elles ont » leur efficacité. — Sans doute. — Elles dégagent » les humeurs. — Ah ! — Elles tiennent le ventre » libre. — Assurément. Elles ont toutes les vertus » du monde, me dit-il en jetant le livre. Que diable, » docteur, vous prêchez les pilules avec plus » d'onction qu'on ne parle aujourd'hui de légiti- » mité ; en prenez vous vous-même ? « Je riais. » » — C'est bien, je vous entends ; à vous la haran- » gue et la drogue au malade, n'est-ce pas ? Tenez, » laissons vos remèdes ; la vie est une forteresse » où ni vous ni moi ne voyons rien ; n'entravons » pas sa défense, ses moyens valent mieux que » tout l'attirail de vos pharmacies. Corvisart en » convenait ; vos sales préparations ne sont bonnes

» à rien. La médecine est un recueil de prescrip-
» tions aveugles qui tuent le pauvre, réussissent
» quelquefois au riche, et dont les résultats pris
» en masse sont bien plus funestes qu'utiles à
» l'humanité. Ne me parlez plus de ces belles choses;
» je ne suis pas un homme à potion. »

Je cherchais à combattre les théories qu'il s'était faites; j'étais sérieux, affecté, j'envisageais toutes les conséquences qu'elles pouvaient avoir. « Vous
» êtes soucieux, docteur; qu'avez-vous? Ai-je saisi
» le défaut de la cuirasse. ? — Sire, il y a des
» médicamens éprouvés — Comme ceux que Cor-
» visart donnait à l'impératrice : des pilules de
» mie de pain, qui opéraient cependant merveille.
» Marie-Louise ne manquait pas un jour de m'en
» vanter les bons effets. Et voilà comme ils sont
» tous.— Non, sire.— Ah! l'obstiné. J'en étais sûr.
» — Les faits — sont visibles et les causes cachées.
» Eh mais, je suis des vôtres ! j'ai exercé. — Vous,
» sire ? — Moi-même. — Au moins votre majesté
» ne prescrivait pas de remèdes. — Comment donc !
» et la dignité ! y pensez-vous ? J'eusse passé pour
» un intrus. — Vous les choisissiez ? Ils n'étaient
» pas désagréables à prendre ? — Quelquefois. En
» général, cependant, je ne puisais pas dans les
» pharmacies; l'eau, l'air, la propreté formaient le
» fond de mon dispensaire. Je m'écartais peu de ces
» moyens. Vous riez de ma méthode; soit, riez à

» l'aise. Vos confrères en riaient aussi en Egypte ;
» mais l'expérience fit voir que ma flanelle et ma
» brosse valaient mieux que leurs pilules. Je vous
» comprends. Enfin, digne enfant de l'église, vous
» vous amusez de mes ablutions. Mais nous étions
» décimés par la peste et l'assassinat. Les Arabes
» massacraient mes soldats, les médecins refu-
» saient de les secourir. Je ne pouvais pas les aban-
» donner à leur misère ; je cherchai vainement à
» réchauffer le courage des gens de l'art, ordi-
» nairement si dévoués. Je sévis contre celui d'en-
» tre eux qui s'était montré le plus pusillanime ; il
» fut dégradé, promené dans les rues d'Alexandrie
» avec cet écriteau : *Il n'est pas Français, il a*
» *peur de la mort.* Mais l'ignominie de l'un ne
» rendait pas l'énergie à l'autre ; le service se
» faisait avec mollesse, les ravages n'arrêtaient pas.
» Je fis quelques avances aux cheicks, j'ordonnai
» de camper à la troupe. Tout cessa, tout se calma ;
» je me trouvai bien du parti que j'avais pris. Au
» reste, approuvez, blâmez, je vous livre l'or-
» donnance. »

Au général Marmont.

« Au Caire, 9 pluviose an VII. »

« J'imagine, citoyen général, que vous aurez
» changé la manière de faire le service d'Alexandrie.

» Vous aurez placé aux différentes batteries et aux » forts de petits postes stables et permanens. » Ainsi, par exemple, à la hauteur de l'observatoire, à la batterie des bains, vous aurez placé » douze à quinze hommes qui ne devront pas en sortir, et que vous tiendrez là sans communication. » Ces douze à quinze hommes fourniront le factionnaire nécessaire pour garder le poste. La » position de la mer vous dispense d'avoir aujourd'hui une grande surveillance, vous vous trouvez » ainsi avoir besoin de fort peu de monde. Pourquoi avez-vous des grenadiers pour faire le service en ville! Je ne conçois rien à l'obstination » du commissaire des guerres Michaux à rester » dans sa maison, puisque la peste y est. Pourquoi » ne va-t-il pas se camper sur un monticule du » côté de la colonne de Pompée?

« Tous vos bataillons sont l'un de l'autre au » moins à une demi-lieue. Ne tenez que très-peu » de chose dans la ville; et comme c'est le poste » le plus dangereux, n'y tenez point de troupes » d'élite..... Mettez le bataillon de la soixante-quinzième sous ces arbres où vous avez été longtemps avec la quatrième d'infanterie légère. » Qu'il se baraque là, en s'interdisant toute communication avec la ville et l'Égypte. Mettez le » bataillon de la quatre-vingt-cinquième du côté » du Marabou. Vous pourrez facilement l'appro-

» visionner par mer. Quant à la malheureuse demi-» brigade d'infanterie légère, faites-la mettre nue » comme la main; faites-lui prendre un bon bain » de mer; qu'elle se frotte de la tête aux pieds; » qu'elle lave bien ses habits, et que l'on veille à » ce qu'elle se tienne propre. Qu'il n'y ait plus de » parade ; qu'on ne monte plus de garde, que » chacun reste dans son camp. Faitcs faire une » grande fosse de chaux vive pour y jeter les morts.

« Dès l'instant que dans une maison française il » y a la peste, que les individus se campent ou se » baraquent; mais qu'ils fuient cette maison avec » précaution, et qu'ils soient mis en réserve en » plein champ. Enfin, ordonnez qu'on se lave les » mains, le visage tous les jours; et qu'on se tienne » propre.

« Si vous ne pouvez pas garantir la totalité des » corps où cette maladie s'est déclarée, garantissez » au moins la majorité de votre garnison. Il me » semble que vous n'avez encore pris aucune me-» sure proportionnée aux circonstances. » — Il » paperassait avec Menou; il écrivait, plaisantait, » perdait le temps, ne s'occupait que du turban » et de la femme de ce vieil imbécile. — Ces maria-» ges à colin-maillard sont bien chanceux, disait » l'un. — Il m'a réussi, répondait l'autre. — Ma-» dame est-elle jolie? — Elle est bien agaçante. — » Userez-vous du privilége? — Non. L'appétit

» turc est trop fort. C'est assez d'une, je n'y puis
» suffire; et cent autres sottises de même espèce.
» Mais reprenez. « Si je n'avais pas à Alexandrie
» des dépôts dont je ne puis me passer, je vous
» aurais déjà dit : Partez avec votre garnison, et
» allez camper à trois lieues dans le désert. Je sens
» que vous ne pouvez pas le faire. Approchez-en
» le plus près que vous pourrez. Pénétrez-vous
» de l'esprit des dispositions contenues dans la pré-
» sente lettre; exécutez-les autant que possible,
» et j'espère que vous vous en trouverez bien. »

BONAPARTE.

28 *octobre*.

9 h. A. M. — La douleur au foie s'est fait vivement sentir pendant la nuit. Elle est à présent supportable.

Je racontais à l'empereur les discussions que j'avais entendues à Florence sur la noblesse de sa famille, et les causes de son émigration. « Elles » sont fort simples. Le dernier de mes aïeux qui » habita la Toscane avait les principes que je pro- » fesse. Il les défendit comme moi; comme moi » il en fut victime. La faction de l'étranger l'em- » porta; le parti national fut défait, proscrit; Bo- » naparte alla chercher un asile à Sarzane, puis » en Corse. Mais les relations de famille ne furent

» pas rompues. Ses descendans continuèrent d'être
» en rapport avec la branche qui était établie à San-
» miniato. Ils correspondaient avec elle, lui adres-
» saient ceux de leurs enfans qu'ils envoyaient faire
» leurs études à Pise. Elle est éteinte aujourd'hui.
» Le bon chanoine dont je vous ai quelquefois parlé
» en était le dernier rejeton. Il mourut je ne sais
» plus quelle année, et me légua sa fortune, que
» j'employai dans l'intérêt des malheureux de la
» Toscane. Ma noblesse, à moi, date de Millésimo,
» de Rivoli, du 18 brumaire, où je déjouai les
» trames ourdies contre la nation. Celle de ma
» famille est plus ancienne; elle se perd dans la nuit
» du moyen âge. Il n'y a que le généalogiste Joseph
» qui puisse en assigner l'origine. Je ne sais de
» combien de tyrans obscurs il prétend être issu.
« On essaya bien des fois de mettre en jeu ma
» vanité gentilhommière; mais l'amorce était mal
» choisie; je ne voulus jamais rien entendre à cet
» égard. Après la bataille d'Arcole, lorsque j'étais
» général en chef de l'armée d'Italie, toute la po-
» pulation de Trévise accourut au-devant de moi.
» Mes aïeux avaient tenu le premier rang dans ses
» murs. Elle m'en présentait les actes, les parche-
» mins; elle m'offrait la souveraineté qu'ils avaient
» perdue. A Bologne, Marescalchi, Caprara et Al-
» dini vinrent me présenter de la part du sénat
» le livre d'or où se trouvaient inscrits le nom et

» les armes de ma famille. Plus tard je fus obligé » de m'avancer jusqu'à Tolentino. Je répugnais à » montrer mes baïonnettes à des prêtres, à guer- » royer avec un saint; mais soixante-quinze mille » Français avaient déjà été assassinés sous son » règne, c'était trop; je résolus d'en finir. Mes » alentours voulaient à tous prix renverser l'*idole;* » mais on était redevenu catholique en France, il » fallait populariser la révolution, se servir de l'as- » cendant des prêtres, je négociai. D'ailleurs nous » obtenions de riches provinces, le port d'Ancône. » Il n'y avait de là que vingt-quatre heures pour » passer en Macédoine, c'était un beau résultat. » Les envoyés du pape se récriaient sur mes vic- » toires, sur la rapidité avec laquelle l'Italie avait » été conquise et les Autrichiens défaits. J'étais, » me dit l'un d'eux, le seul Français qui eût mar- » ché sur Rome depuis le connétable de Bourbon, » et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que » l'histoire de la première expédition avait été » écrite par l'un des aïeux de celui qui comman- » dait la seconde. L'expédition d'Égypte, le con- » sulat, mirent les généalogistes en verve. Il n'y » eut pas un parchemin qui ne fût compulsé, in- » terrogé. J'étais allié à l'ancienne maison d'Est, » à celle d'Angleterre, je ne sais à qui je ne tenais » pas. Le duc de Feltre mettait une sollicitude » particulière à ces recherches. Une Bonaparte

» avait été mariée à un Médicis, une autre avait » donné le jour à Paul V, une troisième à je ne » sais quel autre personnage. Je touchais au sceptre, à la tiare du côté des femmes, et aux illus» trations littéraires du côté des hommes. Ceux-ci » s'étaient distingués dans l'histoire, au théâtre, » dans la jurisprudence et la diplomatie. Avez-vous » lu *la Veuve*, ou du moins en avez-vous ouï par» ler pendant que vous habitiez Florence? » Je lui répondis que je ne la connaissais pas. « C'est » une vieille pièce, reprit-il, qui n'est pas sans » intérêt, et dont le manuscrit se trouve à Paris, » à la bibliothèque nationale. L'auteur était un » écrivain distingué; il en est beaucoup question » dans les Hommes de lettres de Mazzucheli. C'est » lui qui a créé à l'université de Pise la classe de » jurisprudence, qui dans la suite se rendit si » célèbre. Je reviens aux tentatives qui avaient » pour objet de me faire noble.

« Nous étions en 1810. J'avais cédé aux ouver» tures que j'avais repoussées en 1805, je m'étais » allié à l'Autriche. L'empereur François, qui » tenait plus à l'illustration des parchemins qu'à » celle de la victoire, fit compulser toutes les » archives de l'Italie et de l'Allemagne. Il réussit » à avoir enfin les documens qu'il cherchait, m'en » fit part, et me demanda de ne pas trouver mau» vais qu'il les publiât. Je m'excusai du mieux

» qu'il me fut possible et refusai. Il insista, m'é-
» crivit, m'en parla encore lorsque nous nous trou-
» vâmes à Dresde. Il ne concevait pas ma répu-
» gnance; car enfin c'était un honneur de descen-
» dre d'une famille souveraine, et la mienne l'é-
» tait; il en avait les titres, il pouvait les produire.
» Ces titres-là, lui dis-je, sont trop anciens pour
» moi, je ne compte que de Millésimo. — Vous
» datez de beaucoup plus loin. — Non, je ne re-
» monte que jusque-là. — Mais!..... Il comprit
» enfin que je tenais plus à être le Rodolphe de
» ma famille que le descendant de quelque odieux
» légitime. — Une famille souveraine!.... Il faut
» dire cela à Marie-Louise. Elle en sentira le prix.
» Cela lui fera plaisir. Dites-le à Marie-Louise.
» Je le priai de s'acquitter lui-même du message,
» et ne lui dissimulai pas le peu de cas que je fai-
» sais des choses de cette importance. Il en fut
» blessé. Il avait cru me faire une surprise agréa-
» ble. Sa peine et ses soins étaient perdus, je mé-
» prisais les titres, je ne fus après mes revers
» qu'un jacobin. Si je me fusse prêté à ces mo-
» meries, qui sait? peut-être nous eussions trouvé
» cent mille hommes de moins dans les plaines de
» Leipsick. »

29 octobre.

7 h. ½ A. M. — Même état.

L'empereur était occupé à se faire les ongles. Les ciseaux, la brosse se succédaient avec rapidité. Il examinait sa main, ne disait mot, les questions se sont tout à coup pressées dans sa bouche. « Qu'est-ce que les ongles, la barbe, l'épiderme? » comment se forment-ils? quelles sont leurs » fonctions, leur structure? Vous ne m'avez pas » exposé cela d'une manière bien nette; reprenez » vos idées. — Sire, je vous l'ai dit, l'épiderme » se divise en deux couches, l'externe et l'interne. » L'une est mince, transparente, inaltérable à » l'air; l'autre est opaque. La première, serrée » et ferme dans son tissu, se compose de vaisseaux » absorbans, fins, déliés, qui prennent naissance » aux orifices inhalans, dont la surface de cette » membrane est couverte. La seconde, qui est » placée au-dessous, repose sur les papilles et se » tend sur les intervalles qui les séparent. Elle est » formée des mêmes vaisseaux, mais ils sont plus » considérables, plus grands, et portent de nombreux orifices qui tapissent la surface interne. » Ces deux couches sont liées entre elles par une » multitude de petits troncs; des vaisseaux lymphatiques qui vont de l'une à l'autre s'implantent et servent de soudure. Les absorbans, qui

» constituent la couche interne de l'épiderme, sont » remplis d'une matière qui est noire chez les » uns, opaque chez les autres. C'est elle qui cons- » titue la différence du nègre au blanc. Voilà ce » que c'est que l'épiderme; voici son usage. La » nombreuse série des orifices inhalans des vais- » seaux absorbans, qui amoncelés occupent toute » la surface externe de cette membrane, sont fins, » déliés, capillaires, et n'admettent que les sub- » stances qui sont à l'état de gaz. Les orifices inha- » lans de la seconde couche, qui sont, comme nous » l'avons dit, plus forts, plus considérables, peu- » vent recevoir les liquides. Ainsi l'épiderme a » pour objet d'absorber les substances étrangères, » de réparer les pertes que fait le corps humain.

« Les poils, les plumes, les soies, et par consé- » quent la barbe, remplissent les mêmes fonctions. » Implantés dans le tissu cellulaire graisseux, » ils sont entourés de deux gaînes, dont la se- » conde renferme de petites follicules sébacées, » d'où filtre un liquide onctueux qui les lubréfie » et les conserve. Ils sont d'un tissu plus dense et » formé de vaisseaux capillaires qui absorbent les » molécules répandues dans l'air, et les versent » dans la circulation. Les écailles des poissons, les » plumages des oiseaux ne diffèrent à cet égard » qu'en ce que les unes pompent du liquide, et » que les autres n'admettent que des fluides aéri-

» formes. Les femmes ont plus de cheveux, nous » avons plus de poils; mais les uns et les autres » n'ont pas d'autre objet que de verser et puiser » dans l'air : aussi les derniers sont-ils d'autant » plus abondans et plus forts que le lieu où ils se » trouvent est plus sujet à la transpiration. Voyez » comme ils sont adaptés à l'usage auquel la na- » ture les destine. Deux ordres de vaisseaux les » composent. Les uns vont de l'extrémité des che- » veux vers la racine, et n'ont pour objet que de » pomper les fluides aériformes; les autres cou- » rent de la racine à l'extrémité et charient les » substances onctueuses que renferme la peau. Ils » rétablissent l'équilibre qu'une foule de causes » altère; ils rassemblent ce que la transpiration » dissipe; ils compensent les pertes, réparent les » désordres. — Ainsi, docteur, les cheveux sont » des feuilles. — Oui, sire; la comparaison est » exacte; c'est le même jeu. — Absorber, émet- » tre, former des combinaisons nouvelles, c'est la » vie. — Oui, sire; l'épiderme, les poils, les che- » veux n'ont pas d'autres usages. Et nous les tail- » lons! — C'est un abus. — Nous nous faisons la » barbe! — C'est contrarier la nature. — Quoi » donc! voulez-vous nous mettre en capucins? Et » mais docteur, vous m'expliquez comment les » cheveux sont employés dans les hygromètres. — » Oui, sire; cette propriété est une conséquence

» de la structure. — Les ongles? — Sont compo-
» sés des mêmes vaisseaux que l'épiderme, mais
» ils sont d'un tissu plus dense, plus serré que la
» cuticule dont ils forment le prolongement. »

30 *octobre.*

8 h. A. M. — Je savais que l'empereur allait mieux. Les cousins m'obsédaient, je montai à cheval et m'éloignai.

« Déjà! me dit Napoléon à mon retour. — Oui,
» sire. Je cherche à me soustraire aux piqûres.
» — Et moi aux ravages. Tenez, voyez comme ces
» malheureux rats courent dans ma chambre; mes
» cloisons sont détruites, tout est à jour dans ces
» tristes cabanes. Mais vous ne m'avez point dit
» ce qui vous avait le plus frappé dans vos courses.
» Qu'avez vous observé? — Quelques plantes,
» des arbustes. — Des escarpemens, des abîmes,
» c'est la nature en convulsion. — Ah! sire,
» quand on a doublé le Munder. — Eh bien? —
» La vue s'ouvre, on aperçoit James-Town. —
» Le beau point de repos! quelques cahuttes
» que les rochers surplombent. Les montagnes les
» serrent, elles vont les écraser. — Le coup d'œil
» en est plus pittoresque. — Pittoresque en effet.
» Une centaine de cabanes de pierre et de boue
» qui courent dans le fond d'un ravin, des corps
» de garde, un hôpital, une église à l'avenant;

» le tableau est romantique. — Mais Plantation-
» House? — C'est l'Oasis du désert. Elle est ados-
» sée à une chaîne de montagnes. Les vents du
» sud-est ne la dessèchent pas. Les plantes, les
» arbustes les plus opposés s'y plaisent. Ils crois-
» sent, se développent, étalent une végétation
» qu'on n'aperçoit pas ailleurs. Elle est unique
» dans son espèce comme le Calabrois qui l'ha-
» bite. Mais l'un ne préjuge pas plus en faveur
» de l'île que l'autre au détriment de l'huma-
» nité. — Il y a des lieux plus tristes encore. —
» Non, il n'y en a pas comme celui où nous som-
» mes. Point d'ombre, point de verdure. Nous
» n'avons que quelques arbres à gomme, encore
» sont-ils mutilés; le vent les a pliés dans le sens
» de sa direction. Plus de végétation, plus de vie
» à cette hauteur (2,000 pieds). La magnani-
» mité britannique avait des motifs pour m'y ju-
» cher. — Mais, sire.... — Je le sais, quelques
» légumes échappent; mais on ne peut conclure
» d'eux à nous. Ils sont plus forts, plus vivaces,
» soumis à moins de chances; on ne l'ignorait pas.
» L'homme finit vite où les plantes s'étiolent; c'est
» un calcul qui n'a pas échappé. Ne sait-on pas le
» temps qu'on use à Sainte-Hélène? y connaît-on
» des vieillards? y trouve-t-on beaucoup d'indi-
» vidus qui atteignent cinquante ans? et parmi
» ceux qui sont frappés des hépatites, combien

» meurent, combien survivent? Les anxiétés, les » souffrances, une longue nullité morale, voilà » le partage des plus heureux. Comment se réta- » bliraient-ils? Ils hument l'air. Chaque aspiration » est un coup d'épingle qui concourt à leur trépas. » Et voilà ce que la noble Angleterre se proposait » dans son guet-apens, la manière neuve dont elle » consomme l'assassinat. »

31 *octobre*.

L'empereur était agité, inquiet. Je lui conseillais de faire usage de quelques calmans que je lui indiquais. — « Merci, docteur; j'ai quelque » chose de mieux que votre pharmacie. Le mo- » ment approche, je sens que la nature vient au » secours. » En même temps il se laisse couler sur un siége, saisit sa cuisse gauche, et la déchire avec une espèce de volupté. Les cicatrices s'ouvrent, le sang jaillit. — « Je suis soulagé; je vous » l'ai dit, j'ai mes crises, mes époques. Dès qu'elles » arrivent, je suis sauvé. » — Cette espèce de lymphe, qui sortait d'abord avec abondance, cessa bientôt, la plaie se ferma et s'étancha d'elle-même. — « Vous le voyez, me dit Napoléon, la nature » en fait tous les frais; dès qu'il y a du trop plein » elle le rejette, et l'équilibre se rétablit. » — Ce phénomène singulier excita ma curiosité; j'en recherchai toutes les circonstances, et j'appris qu'il

était régulier, périodique, qu'il datait du siége de Toulon. L'empereur, qui n'était alors que colonel, échauffait le feu d'une batterie. Un canonnier tombe à ses côtés. Il s'empare du refouloir, charge, tire, sue, aspire la gale dont le mort était couvert. Il se soumet à un traitement; mais l'impatience de la jeunesse, l'activité du service, un coup de baïonnette qui le frappe au-dessus du genou, le lui font bientôt abandonner. L'éruption rentre, l'humeur s'échappe et prend son cours à travers la blessure. Cette négligence faillit lui devenir fatale. Le virus se développa pendant les campagnes d'Égypte et d'Italie. La poitrine devint douloureuse, la toux continuelle, la respiration pénible. Le premier consul était maigre, pâle, défait, semblait toucher au terme de sa carrière. « Mes » alentours m'obsédaient, ne cessaient de me faire » des représentations sur mon insouciance; mais » elle ne nuisait pas à la marche des affaires; je » laissais dire. A la fin cependant, les sollicitations » devinrent si pressantes, que je consentis à prendre les conseils d'un médecin. On me proposa » Desgenettes. Tout choix m'était bon, j'acceptai; » mais le parleur me fit une si longue dissertation, me prescrivit tant de remèdes, que je » restai convaincu que l'adepte était un discoureur, et l'art une imposture; je ne fis rien. Les » obsessions recommencèrent, je cédai; on m'a-

» mena Corvisart. Il était brusque, impatient, » bourru. Je ne lui avais pas rendu compte de » ma situation, qu'il me dit : — Ce que vous avez » n'est rien ; c'est une éruption rentrée qu'il faut » rappeler à l'extérieur. Quelques jours de vési- » catoires suffiront. — Il m'en appliqua deux sur » la poitrine ; la toux disparut. Je repris de l'em- » bonpoint, de l'énergie, et fus à même de sup- » porter les plus rudes fatigues ; la sagacité de » Corvisart me charma. Je vis qu'il avait pénétré » ma structure ; que c'était le médecin qui me » convenait. Je me l'attachai, et le comblai de » biens. Il me fit plus tard un cautère au bras » gauche ; mais la guerre d'Espagne éclata, je le » laissai fermer, et ne m'en trouvai pas plus mal. » L'irritation, la démangeaison continuèrent à se » faire sentir comme à l'ordinaire. Je me fis de » nouvelles blessures ; il se forma de nouvelles ci- » catrices. L'humeur eut ses écoulemens, et je » jouis d'une santé de fer. »

La santé de l'empereur était désormais rétablie ; il reposait, se baignait, se promenait : c'était le train ordinaire de la vie. Je l'accompagnais fréquemment au jardin. Il m'entretenait de ses campagnes ; je lui parlais de la Corse, je le mettais sur la voie des choses qui lui plaisaient. Un jour qu'il s'était beaucoup étendu sur les agitations de ce malheureux pays, il m'exposa les services qu'avait

rendus Cervoni, les fournitures d'Aréna, ses exactions, les intrigues auxquelles Moltedo avait pris part. « Mon retour inopiné d'Égypte le déconcerta;
» les prisons étaient pleines, les partis en pré-
» sence, la patience publique à bout. L'autorité
» municipale accusait le département; celui-ci les
» magistrats. Ce n'était qu'exaspération et désac-
» cord. Les vents nous poussaient loin des côtes de
» France; nous nous réfugiâmes dans les eaux de
» la Corse; nous atteignîmes Ajaccio; nous mouil-
» lâmes dans la rade. Les corps, la population ac-
» courent aussitôt sur le rivage; chacun veut me
» voir, demande que je débarque; les acclama-
» tions croissaient d'heure en heure; les meneurs
» étaient sur braise. Ils se raidirent cependant;
» la santé s'assembla et décida, après une lon-
» gue discussion, que je ne pouvais descendre. —
» Témoignez-lui, du moins, combien cette me-
» sure vous coûte, lui dit Barberi qui la présidait;
» allons féliciter le général sur ses victoires; l'hom-
» mage est bien mérité. — La proposition fut
» accueillie; on prit un canot, on se dirigea sur
» la *Muiron*. Les matelots tendirent des cordes;
» Barberi monta, les autres suivirent. Je fus in-
» vité à mettre pied à terre. Je ne me doutais
» pas que le président abusait de la circonstance;
» je croyais l'invitation unanime, j'acceptai, je
» débarquai avec ma suite. Je fus reçu comme on

» l'est quelquefois par des compatriotes : ce ne
» furent qu'acclamations.

« Les troupes étaient sous les armes. Les mal-
» heureux ! Ils n'avaient ni vêtement ni chaussure.
» Je demandai où en était la caisse ; mais elle n'a-
» vait rien touché depuis sept mois. Le payeur
» était en avance ; il s'était obligé pour 40,000
» francs qu'il avait répartis dans les corps afin d'as-
» surer la subsistance et d'apaiser les aubergistes,
» qui refusaient la table aux officiers. Je fus indi-
» gné de cet abandon. Je réunis ce que j'avais de
» disponible, je fis aligner la solde : je ne voulus
» pas que l'uniforme excitât la pitié. Le soir il y
» eut bal, illumination ; le pauvre le disputait
» au riche. Braves habitans d'Ajaccio, jamais je
» n'oublierai leur accueil.

« L'excellent Barberi m'avait fait passer des
» notes, des journaux, je savais où en étaient l'île
» et la France, j'avais un aperçu de l'état des
» partis. Une gondole devait suivre ma frégate,
» quatorze marins choisis la montaient, je pouvais
» devancer les marcheurs expédiés à Toulon,
» échapper aux croisières anglaises qui avaient pris
» l'éveil. Le lendemain je reçus les félicitations
» des autorités civiles et militaires. Je donnai des
» éloges aux uns, je traitai sévèrement les autres,
» j'intimidai le département. Les prisons furent
» ouvertes, quelques démissionnaires remplacés,

» on respira, on reprit courage. En quatre jours, » l'ordre, la paix, la confiance furent rétablis. » Les complices de Cittadella lui avaient dépêché » un aviso pour lui annoncer mon retour. Mais » il ne put mettre à la voile. Je partis; j'atteignis » Fréjus, Grenoble, Auxerre; je n'arrêtai pas que » je ne fusse à Paris. Je culbutai le directoire, je » fis le 18 brumaire, je confondis l'étranger, je » rappelai l'ordre et la victoire, je commençai le » consulat; mais si les vents eussent été propices, » si la dépêche de Cittadella m'eût devancé, j'é- » chouais peut-être; et la France était dès lors » la proie de l'émigration. »

Napoléon m'avait beaucoup parlé des intrigues qui avaient traversé son règne et fini par amener sa chute. Il les connaissait toutes, savait les meneurs, les complices, les lieux de réunion. « Je les » suivais de l'œil dans les Cent-Jours; je les voyais » qui me quittaient pour courir aux conciliabules. » J'eusse pu sévir, j'avais les pièces de conviction » dans les mains. Elles m'étaient venues d'une ma- » nière singulière. Un officier supérieur étranger, » que sa position forçait à prêter l'oreille à ces » complots, fut indigné de voir les hommes que » j'avais faits, conspirer ma perte. Il me demanda » une audience, me livra les plans, et me protesta » que, si jamais sa troupe se trouvait en ligne, » je pouvais compter sur lui. Je fus navré, je vou-

» lais rendre ces malheureux à la poussière ; mais » la crise approchait, il fallait vaincre ; je remis » ce grand acte de justice nationale au moment » où l'ennemi serait défait. Il ne le fut pas ; les » mesures étaient trop bien prises, je succombai. » Ah ! docteur, que de boue était groupée autour » de moi ! mais si la fortune n'eût trahi le courage, » si nous eussions vaincu à Waterloo, tout eût été » réparé, vengé ; la nation eût eu le secret de nos » défaites ; j'eusse offert un sacrice expiatoire aux » mânes de mes soldats. Qu'ont-ils fait ? Ils étaient » rassasiés de gloire, ils se sont couverts d'op- » probre. Mais à chaque action suffit sa peine ; » qui voudrait être M......? qui voudrait être » A.......? etc., etc. » Il en nomma beaucoup, et s'arrêta à S..... « Le lâche ! il voulut me tra- » hir avec toute la bassesse des gens de son espèce. » Son marché signé, il accourut à Fontainebleau, » me parla de sa situation, de sa misère ; je par- » tageai avec lui ce qui restait dans ma cassette ; » je lui donnai mille écus. Il me quitta avec toute » l'émotion de la reconnaissance. Quelques heures » après il était passé aux Autrichiens. »

L'empereur passa des trames de ces derniers temps à celles de son début, et s'étendit beaucoup sur les menées qui avaient entravé ses opérations pendant les campagnes d'Italie. Il raconta comment il les avait déjouées, comment il en avait

saisi le nœud, et les lumières que les papiers saisis à Padoue, à Vérone, lui avaient données sur les mouvemens de l'intérieur. Sa correspondance m'avait mis sur la voie; j'avais une idée générale de toutes ces intrigues, mais je n'en saisissais pas les nuances, plusieurs pièces m'échappaient, les principales.— « Il y en a de vous, d'Augereau, de Bernadotte. Je vois bien que vous aviez pénétré Willot, » que vous ne vouliez pas des hommes qui n'aiment la liberté que pour arriver aux révolutions; que vous donniez des ordres pour qu'on » n'accoutumât pas quelques individus à s'intituler le peuple, et à commettre des crimes en son » nom. Vous dites dans une de vos dépêches: « On hait ici, et l'on est prêt à combattre les révolutionnaires, quel que soit leur but. Plus de » révolution; c'est l'espoir le plus cher du soldat: » il ne demande pas la paix qu'il désire intérieurement, parce qu'il sait que c'est le seul moyen » de ne la pas obtenir, et que ceux qui la craignent l'appellent bien haut pour qu'elle n'arrive » pas. Le soldat se prépare à de nouvelles batailles, et s'il jette quelquefois un coup d'œil sur » l'esprit qui anime plusieurs villes de l'intérieur, » son regret est de voir les déserteurs accueillis, » protégés, et les lois sans force au moment où il » s'agit de décider du sort du peuple français. »
« Vous demandez ailleurs des officiers qui aient

» l'habitude du feu, vous ne voulez point de
» généraux à retraites savantes. Vous vous écriez
» qu'il n'y a que la disproportion du nombre qui
» puisse vous abattre; que peut-être l'heure du
» brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de Berthier, de... est prête à sonner. J'entends; j'aperçois la malveillance, l'ineptie, les mauvais
» choix, l'abandon. Vous avez l'œil à tout, vous
» vous faites comprendre, on se gardera de se
» compromettre. Les émigrés encombrent les charrois, font aller l'espionnage, mais l'armée est dévouée; elle ne respire que la France et la victoire. Que signifie la proclamation d'Augereau?
» — Laquelle? lisez-la moi. »

« Soldats! qu'ai-je appris? quoi! ces armes qui
» dans vos mains ont fait trembler l'Europe et
» triompher la république; ces armes victorieuses
» que vous aviez consacrées à la défense de la
» cause la plus sainte; ces armes, naguère si redoutables aux ennemis de la patrie, vous pourriez aujourd'hui les tourner contre son sein;
» tremper vos mains dans le sang français, et
» souiller par un fratricide les lauriers dont vous
» êtes couronnés! Quel génie malfaisant a pu souffler au milieu de vous la discorde? qui l'a fomentée? qui en a disséminé le poison?

« J'ai vu mon pays menacé au dehors, trahi au
» dedans, déchiré par la guerre civile, tourmenté

» par les factions, envahi dans les frontières, livré
» à toutes les horreurs de l'anarchie; j'ai vu tous
» mes concitoyens poussés en sens contraire par
» des partis divers, en arborer tour à tour les bannières, assassiner un jour au nom de la justice,
» égorger le lendemain au nom de l'humanité;
» j'ai vu tous les crimes de l'intolérance, du fanatisme et de l'ambition, j'en ai frémi : mais, au
» milieu de tant de fureurs, mes regards se tournaient sur l'armée, j'y apercevais l'union, la
» concorde et la fraternité; j'y voyais toutes les
» haines, toutes les passions s'évanouir devant le
» feu sacré du patriotisme et de l'honneur ligués
» pour la défense commune; j'y admirais le zèle,
» la constance et le dévouement les plus sublimes, et je me disais : La vertu, la liberté,
» l'héroïsme peuvent être bannis du reste de l'univers : c'est là, c'est parmi l'armée républicaine
» qu'ils ont un asile assuré. Cette idée consolante m'a toujours soutenu dans les crises les
» plus violentes; je m'enorgueillissais d'être dans
» vos rangs. Ah! mes camarades, voudriez-vous
» m'obliger à changer d'opinion? Non. Vous savez
» que je suis votre ami; ma voix vous a guidés
» souvent aux combats, soyez aussi dociles à l'impulsion qu'elle vous communique aujourd'hui.
» Raisonnons : un mot vous divise, quel ridicule!
» vous croyez être en opposition réelle, et vous vous

» trompez, vous pensez tous de même. Quand des » Pyrénées au Danube, et de l'Océan aux bords » du Tibre, vous avez tout rempli de vos victoi- » res, que vouliez-vous? être libres; vous l'êtes. » Vous avez des lois, une patrie, et des droits; » vous êtes citoyens. Ce titre vous a coûté cher, » et n'en doit être que mieux apprécié : cepen- » dant, soit légèreté, soit inconséquence, un nom » insignifiant, barbare, inharmonieux et sans éty- » mologie, après avoir été proscrit par le bon sens, » a été ressuscité par la sottise; la mode a pris à » tâche de le remettre en vogue. La mode a passé » les Alpes, et nos oreilles ont été choquées par » le sifflement de *monsieur*. Je suis loin de sup- » poser de mauvaises intentions à ceux qui ont » fait usage de ce mot, je l'attribue à l'inconsé- » quence. Je connais les hommes de ma nation. » D'abord on a dit *monsieur*, sans y mettre de » l'importance; ceux à qui cette expression a dé- » plu, ont peut-être exigé trop impérieusement » qu'elle fût bannie du commerce. Alors on a cru » qu'on pouvait soupçonner que la peur la faisait » interdire; en voilà assez pour s'opiniâtrer. En » était-ce assez pour se haïr et se détruire?

« J'ai acquis aussi chèrement qu'un autre le » titre précieux de citoyen, et il n'est pas de sa- » crifice que je ne sois disposé à faire pour le con- » server. Qui de vous pense différemment? Au-

» cun, j'aime à le croire. S'il en est, qu'ils aillent » porter ailleurs leurs maximes et leur bassesse. » Leur éloignement marquera le retour de l'harmonie et de l'union parmi les dignes défenseurs » de la patrie.

« Vous touchez au moment de jouir du fruit » de vos travaux, la paix va fournir au gouvernement le moyen de vous dédommager de vos » peines. Pour moi, sans cesse témoin de vos privations et de vos efforts; moi qui connais vos besoins, et qui désire les soulager, je prépare déjà » à Vérone les moyens d'y subvenir à votre arrivée. Habillement, équipement, armement, subsistances, hôpitaux, solde, tous ces articles sont » l'objet de ma vive sollicitude, et vous vous » apercevrez de ses effets; mais j'attends de vous » l'oubli de ces dissentions qui m'affligent, et qui » font sourire nos ennemis. Que l'amour de la patrie et l'honneur de l'armée vous réconcilient; » que lorsque je me trouverai à votre tête, je » n'aperçoive plus de traces de ce qui s'est passé. » Je compte que ces motifs sont assez puissans pour » vous ramener à des sentimens plus dignes de » vous, et qu'après avoir employé la voie de la » persuasion, vous ne me contraindrez pas à user » de celle de la force. »

Ordre.

« Le général Augereau, considérant que la mal-
» veillance, toujours prompte à saisir les occasions
» de nuire, a tiré parti de l'expression de *mon-*
» *sieur*, employée dans la conversation ou ail-
» leurs ; pour semer la discorde et le trouble, et
» que déja un sang précieux pour la patrie a coulé
» dans les rixes qui en ont été les suites ; consi-
» dérant que, d'après ce qui s'est passé, ceux qui
» s'obstineraient à faire usage de ce mot n'auraient
» pour but que la ruine entière de l'armée, dé-
» clare que dorénavant tout individu de la divi-
» sion qui se servira verbalement, ou par écrit,
» du mot *monsieur*, sous quelque prétexte que
» ce soit, sera destitué de son grade, et déclaré
» incapable de servir dans les armées de la répu-
» blique. »

« Le présent sera mis à l'ordre du jour, et lu
» à la tête de chaque compagnie.

« AUGEREAU. »

« Quoi ! pour un mot dégrader un homme ? »
— « Si le mot fait couler le sang, et il le faisait. »

Bernadotte était passé de l'armée du Rhin à celle d'Italie. Ses troupes avaient paru froides, compassées, peu ardentes, et étaient devenues l'objet des railleries du corps que commandait Masséna. On se

fâcha, on se traita de *messieurs*, de sans-culottes. On ne se rencontrait pas qu'il n'y eût du sang versé.

Voilà le désordre que voulait réprimer Augereau. Sa proclamation retrace, d'ailleurs, assez bien les circonstances où nous étions. On s'efforce aujourd'hui de falsifier l'histoire. Des hommes incapables d'apprécier nos travaux cherchent à donner le change à l'opinion ; mais les faits parlent, il faudra bien qu'on finisse par les entendre. Ce n'est pas à l'armée d'Italie que l'étranger vint chercher des traîtres. Dès que Napoléon la commanda l'émigration n'y trouva personne à séduire, chacun ne connut plus que la religion du drapeau. Nous marchâmes ; tout s'éclipsa. L'Italie fut conquise, et l'Autriche aux abois. Nous frappions l'aristocratie à coups de massue, il y allait de son existence ; elle épiait, saisissait tout ; la victoire ne faisait qu'appeler de nouvelles batailles. Wurmser accourut venger Beaulieu ; Alvinzi, Wurmser ; l'armée du Rhin, qui devait marcher sans cesse, ne bougeait jamais.

« La question était d'eux à nous. » Elle fut bientôt résolue. Le succès couronna la valeur, nous triomphâmes de tous côtés. Le général en chef s'avança par le Tyrol, perça par la Carinthie ; il refoula tout devant lui. Il se tenait à même d'appuyer le mouvement, d'empêcher l'ennemi de nous cou-

per, chaque chance était prévue. Clagenfurth atteint et l'offensive décidée, il porta ses troupes à sa droite, et refuse sa gauche qu'assuraient divers ouvrages. « Je me proposais d'occuper Salzbourg, » Inspruck, de traverser les gorges de l'Inn, de » mettre à contribution les faubourgs de la capi- » tale et de marcher en Bavière. L'armée du Rhin » resta encore dans l'inaction, le plan fut manqué. » Si Moreau eût voulu, nous eussions fait la cam- » pagne la plus étonnante qui fût jamais, nous » eussions bouleversé l'Europe; mais il courut à » Paris, ne fit rien, ne tenta rien, et me laissa en- » core une fois aux prises avec toutes les forces de » la monarchie autrichienne.

« Je m'étais jeté en Allemagne sans aucune » espèce de considération, j'avais fait quatre-vingt » mille prisonniers, obligé l'empereur d'évacuer » Vienne, mais on se levait en masse de tous côtés; » la Hongrie courait aux armes, le Tyrol était en » feu, ma position critique; je négociai. »

La guerre, la marine, l'administration vivaient du produit de ses victoires; il était obligé de pourvoir aux besoins des autres armées, d'assurer la solde, les remontes, de fournir à tout. Il avait, dans l'espace de quelques mois, versé en France cinquante-deux millions. D'une autre part, le Directoire avait couvert nos derrières d'une nuée de fripons qui dévoraient tout. Nos soldats étaient

sans souliers, sans prêt, sans habits, les hôpitaux manquaient des choses les plus indispensables; nous éprouvions la disette au sein de l'abondance. Il avait beau crier, menacer, assembler des commissions militaires, tirer des traites, on séduisait les unes; on refusait les autres : il était seul en face de la corruption; c'était un torrent à refouler vers sa source. « Il n'avait qu'un moyen d'en finir, c'était » un syndicat qui eût droit de vie et de mort sur » ces forbans. La mesure était analogue à l'expérien- » ce, à l'histoire, à la nature du gouvernement; » mais les déprédateurs n'avaient garde d'accueillir » le glaive qui devait les frapper, on n'en voulut » pas. » Tout était épuisé, il ne savait plus où prendre, et connaissait d'ailleurs sa position politique; il signa les préliminaires de Léoben. Il s'agissait de passer du provisoire au définitif, de poser les bases d'une paix durable; mais les démocrates n'en voulaient pas, et l'aristocratie encore moins. Il tardait aux uns de municipaliser l'Europe; l'autre voulait voir le résultat des trames qu'elle avait ourdies. L'empereur ne signera pas, écrivait confidentiellement l'électeur de Hesse; les transactions déplaisent à Clichy, et Clichy a la haute main sur Paris et ses conseils; on attend. « Cette attente » n'allait ni à mes idées ni à mes vues. J'avais saisi » la chancellerie du parti à Vérone, je venais de » m'emparer de celle qu'il avait à Venise; je con-

» naissais ses projets, ses moyens, ses intelligences; » je savais que tout était corrompu séduit, prêt à » fausser son mandat. Aux grands maux les grands » remèdes; j'en appelai au patriotisme des trou» pes; nous fîmes une adresse, Augereau la porta, » le club fut déconcerté. Bernadotte contribua » beaucoup aussi à déjouer le complot. Je l'avais » dépêché au Directoire, il courut au Manége, » harangua, pérora, mit toute l'émigration en ef» froi : mais le recueil doit renfermer quelques» unes de ses lettres, voyez dans la suite de Venise.» J'ouvris le volume et je lus. — « Je ris de l'extra» vagance des partisans de la royauté. Il faut qu'ils » connaissent bien peu ceux qui conduisent les ar» mées et les armées elles-mêmes, pour espérer les » museler avec tant de facilité, pour croire qu'un » orateur plus ou moins savant, plus ou moins ache» té, puisse altérer notre repos. Les députés qui » parlent avec tant d'impertinence sont loin d'ima» giner que nous asservirions l'Europe, si vous » vouliez seulement en former le projet. »

« Asservir l'Europe ! Le voilà bien ! esclave au » salon, frondeur dans l'antichambre ; il intriguait » parlait, parlait; c'est l'homme le moins droit que » je connaisse. Mais remontez plus haut, il doit y » avoir une autre lettre. — « Votre fermeté et » votre courage sont seuls capables de tirer la ré» publique du précipice affreux que lui ont creusé

» l'hypocrisie, la perfidie et l'habitude du crime
» des agens de l'autel et du trône. » —Ébauchait-
» il déjà la conspiration du concordat ? Je recon-
» nais le style de ses brochures. — Une conspira-
» tion ? —Les généraux qui défilent aujourd'hui
» devant les missionnaires, les bedeaux, les porte-
» croix, s'indignaient que je rouvrisse les églises.
» Ma mort devait expier l'outrage que je faisais à
» la raison. Les temps sont bien changés ; mais
» nous y reviendrons. Poursuivez : je veux enten-
» dre sa lettre. —Je l'ai aperçue tout à l'heure. Celle
» où son honneur périclite ?— C'est cela. L'honneur
» était chez lui ce qu'est la pudeur chez les femmes.
» Une mouche, un rien le mettait en alarmes. Il
» n'avait de sécurité qu'au Manége. Je vous
» écoute : »

« *Au général en chef.*

« J'ai vu en passant à Chambéry, mon général, le
» général Kellerman ; je lui ai donné connaissance
» de vos notes : il m'a répondu : 1° que le dépôt de
» la vingt-unième demi-brigade était parti pour
» l'Italie, et qu'il devait être rendu à Milan ; 2°
» que votre chef d'état-major n'avait qu'à donner
» l'ordre au bataillon de la soixante-dix-neuvième
» demi-brigade de partir, qu'il n'y voyait aucune
» difficulté ; il m'a dit ne pouvoir se défaire du peu
» de cavalerie qu'il avait à Lyon ; il a dû vous écrire

» à ce sujet ; il vous enverra des sabres, mais il » lui faut de l'argent.

« J'ai trouvé l'esprit républicain fortement at- » tiédi. Depuis ma traversée dans l'intérieur, la » contre-révolution se fait dans les esprits ; les lois » sont sans vigueur ; les émigrés rentrent, les tri- » bunaux en acquittent une partie, et ne recher- » chent point les autres. Il y a d'après le dire de » plusieurs députés, un parti bien décidé dans » les cinq-cents, de rétablir la royauté. Un second » parti médite un mouvement pour déjouer cette » faction ; mais s'il a lieu, la commotion sera terrible, » et il ne sera plus possible à ceux qui l'auront im- » primée de la maîtriser. A travers ce frottement » est une classe d'hommes qui craint autant l'anar- » chie que le royalisme. Celle-là ne dit pas grand » chose, elle se montre fort peu, mais elle attend » l'instant nécesaire pour anéantir les deux par- » tis l'un par l'autre. Ces hommes appliquent tou- » jours des calmans aux événemens qui se pré- » parent, et ils gagnent du temps, de manière » qu'en éloignant l'explosion d'un jour à l'autre, » le gouvernement s'affermira pour peu qu'il mette » de règle dans sa conduite.

« Les cinq-cents craignent le directoire, cela » suffit pour que ce dernier ait le dessus ; mais il » faut pour cela qu'il tire parti des circonstances, » qu'il ait l'adresse d'en faire naître, et qu'il effraie

» au moins par les apparences les membres qui marchent au rétablissement du trône d'une manière » épouvantable. Pichegru paraît être le point de » mire de ces messieurs; il est flagorné, cajolé, pomponné; on a l'air de se jouer de lui; mais dans le » fait, le parti qui le lance sait fort bien qu'il est » un homme fort ordinaire. Pichegru a la bassesse d'abandonner la cause des républicains; il » met les hommes à la place des choses; on a tenté vainement de le convertir. Pressé de s'expliquer, il a répondu bêtement, sans logique, et » avec le ton d'un homme gonflé d'orgueil, qui » s'imagine déjà que son nom seul vaut une armée. » Le pauvre homme! hélas, il n'est pas fort.

« La glace est rompue: il est connu maintenant, » ses anciens amis l'abandonnent, il perd tous les » jours de sa réputation colossale. Je l'ai vu chez » Kléber avec plusieurs généraux du Nord; nous » nous sommes à peine parlé. Il a été sans doute » instruit de la manière dont je m'expliquais sur » son compte. Il s'est tenu dans une extrême réserve, et moi aussi.

« Trois généraux sont sur les rangs pour commander la garde du conseil des cinq-cents; le » premier est Kléber, le second Desaix, le troisième Serrurier. Tout le monde a senti qu'un » semblable commandement ne flatterait aucun de » ces trois généraux. Chacun a dit son mot, et le

» dernier raisonnement est celui-ci : Ces trois per-
» sonnages ont de la réputation. Dans un mouve-
» ment ils seraient utiles pour rallier autour du
» corps législatif beaucoup de soldats et d'officiers
» des armées où ils ont servi. Kléber n'acceptera pas.
» Républicain par philosophie, il rit de l'embar-
» ras des uns, et de la maladresse des autres.
» Mais si jamais la commotion a lieu, Kléber met-
» tra la tête à sa fenêtre pour regarder les deux par-
» tis, et il ira se ranger où il apercevra les cocardes
» tricolores. Il désire voir vos champs de gloire.
» Je l'emmènerai avec moi, il sera enchanté de
» voir l'homme dont il a si souvent admiré les hauts
» faits, dans les drapeaux pris et les prisonniers
» faits, mais plus encore dans la direction des
» rênes du gouvernement.

« Paris est un séjour horrible pour l'homme
» d'honneur. Je m'y ennuie déjà à mourir. J'en
» partirai sous peu. Je travaillerai à vous envoyer
» de la cavalerie, et, s'il est possible, la division
» Richepanse. Carnot est convaincu que si les opé-
» rations guerrières recommencent, il vous faut
» un renfort dans les deux armes. J'en parlerai
» demain à Barras et à Rewbell. Je vous salue, je
» vous aime autant que je vous estime. »

« Cet homme a toujours été d'un défaut de sens
» dont je ne me rends pas compte. Il ne respire
» que renommée, que bruit; il a eu les plus belles

» occasions d'en faire, et les a toujours manquées.
» A Iéna il pouvait se couvrir de gloire. Il n'avait
» qu'à marcher; il se plaçait sur les derrières de
» l'armée prussienne, tout était pris. En Saxe, en
» Belgique..... Le rang eût été unique dans l'his-
» toire; mais il fallait avoir de l'âme. » L'empereur s'étendit beaucoup sur les torts de ce général, non envers lui, il se comptait pour rien; mais envers la France qui l'avait vu naître, envers l'armée à laquelle il devait tout. Il s'était laissé enfoncer à Austerlitz; il avait sommeillé sur l'Elbe, lâché pied à Wagram; il avait vingt fois exposé nos aigles à la défaite, jusqu'à ce qu'enfin il eût guidé sur elles les sauvages du Don et de la Dalécarlie. Napoléon était animé, véhément. Je cherchai à briser la conversation. Je croyais la carrière diplomatique de Bernadotte irréprochable; je lui en parlai. — « Quoi! ses talens! — Mais son ambas-
» sade? — Est un tissu de sottises. Desaix était
» furieux, Moreau haussait les épaules. Ses amis
» même le condamnaient. — Il arbora nos couleurs.
» — Pouvait-il moins faire? Elles n'avaient rien de
» commun avec l'émeute. — Le peuple de Vien-
» ne..... — Avait appris à les respecter sur cin-
» quante champs de bataille; il n'avait garde de
» les insulter. Mais j'avais épargné l'émigration
» en Italie; je n'avais pas poussé à toute outrance
» de malheureux Français qu'accablait la misère.

» J'avais encouru le blâme du Manége; il fallait
» faire preuve de civisme, mériter des éloges.
» L'ambassadeur voulut soumettre à sa juridic-
» tion tout ce qui était d'outre Rhin. Des hommes
» rejetés par la France ne devaient rien à ses agens.
» Ils s'indignèrent d'une persécution sans but, sus-
» citèrent quelques malheureux. Une tracasserie
» de brouillon faillit rouvrir l'arène. Est-ce là ce
» que vous admirez ?—J'avais ouï assigner d'autres
» causes à l'insurrection. — Où ? dans ses mémoi-
» res ?—Je tenais ces détails d'un de mes amis qui
» se trouvait à Vienne. — Et lui-même ? — D'un
» Polonais qui avait la confiance de Bernadotte. —
» Ja...?—Oui, sire.—La providence de l'ambas-
» sade, le guide que la police autrichienne avait
» eu l'adresse de lui donner ! aussi quels bons ren-
» seignemens le citoyen ambassadeur transmettait
» à Brune ! si le vainqueur du Helder n'eût pas
» eu l'instinct de cette espèce de guerre, les vê-
» pres italiques étaient consommées. Vous avez
» long-temps habité Florence, vous avez ouï parler
» des mouvemens que se donna à cette époque
» Manfredini ? — Non, sire ; je sais seulement que
» dans une de ces courses clandestines qu'il faisait
» à Vienne, il fut singulièrement mystifié par un
» de vos soldats. — Comment cela ? — La troupe
» ennemie insultait nos postes, et les provoquait
» de gestes et de propos. Avance avec ton caporal,

» criait à un chef de ronde un vieux sergent au-
» trichien. Si tu avais, lui répondit le Français,
» un caporal comme lui et une escouade comme
» la sienne, tu aborderais plus franchement la ques-
» tion. Manfredini, qui passait, prit le mot pour
» lui. Il se crut pénétré, devint plus réservé, plus
» circonspect. Rome éclata trop tôt; Bristol se laissa
» surprendre, et le coup fut manqué. — Eh!
» mais, docteur, vous m'avez dit, je crois, que
» vous n'aviez jusqu'ici hanté que les cadavres.
» Savez-vous que ces cadavres-là n'étaient pas mal
» au courant des affaires? Tout n'est pas vrai dans
» la version qu'il vous ont faite, mais tout non
» plus n'est pas faux. Au reste il n'est pas impos-
» sible qu'un mot lâché au hasard ait eu le résultat
» que vous lui attribuez; les plus hautes détermi-
» nations ne tiennent quelquefois pas à de plus
» graves circonstances. Et puis Manfredini était
» en droit de croire au tact de nos soldats. » Je cherchai à quel trait il faisait allusion, et j'appris qu'en effet la reddition de Mantoue n'avait pas été moins due à leur sagacité qu'à leur courage. Alvinzi accourait au secours avec une armée nombreuse, et s'était fait précéder par un homme sûr qu'il avait chargé de ses dépêches. Les sorties devaient coïncider avec les attaques, il fallait les coordonner, peu s'en fallut qu'il n'y parvînt. Nos lignes étaient déjà franchies, l'émissaire pénétrait dans

la place lorsqu'il fut enlevé par une patrouille. On le questionna; on le fouilla, on ne trouva rien sur lui; on allait le confondre avez la masse des prisonniers, lorsqu'un voltigeur présent à l'interrogatoire le prit à partie. « Où sont tes ordres? — Je n'en ai pas. — Tu en as. — Mais.... — Oui, là, dans ton ventre; avoue, ou mon sabre les met à l'air. » L'Autrichien perdit contenance, fit des façons, convint du fait, et fut déposé en chambre close jusqu'à ce qu'il eût rendu la dépêche. C'était un petit cylindre revêtu d'une couche de cire, qu'on trempait dans une espèce d'élixir pour faciliter le passage. Les Impériaux se servaient fréquemment de ce moyen. La perspicacité du voltigeur les en dégoûta.

Ceci me rappelle une anecdote de la guerre de Corse, que l'empereur m'a souvent racontée. Paoli dominait dans l'île, ses montagnards couvraient la plaine, il n'y avait pas moyen de correspondre avec les patriotes répandus dans les terres. Il le fallait pourtant, il fallait l'inquiéter sur ses derrières, sous peine de l'avoir bientôt sur nous. « Je connaissais les amis de la France, je savais ceux qui » étaient sûrs, dévoués; j'engageai Lacombe-Saint-Michel à leur délivrer des commissions. L'embarras était de les faire parvenir. Les passages » étaient gardés, les routes chargées d'espions, » le succès n'était pas probable. J'essayai néan-

» moins. Je fis choix d'un paysan rusé, alerte; je » l'affublai des plus mauvais hâillons que je pus » trouver, et le lançai à travers les montagnards. » Arrêté de poste en poste il les joua long-temps. » Il posait sa gourde à terre, il excitait, facilitait » la recherche; il n'avait d'autre but que d'obte- » nir quelques secours pour soutenir sa vie. Il » avait des parens aisés à Ajaccio, il ne voulait » qu'implorer leur pitié. Allait-il, dans la misère » qui l'accablait, se charger d'autres soins, servir » les Français qui avaient détruit sa hutte? Il » arriva ainsi jusqu'à Corté, dont la gendarmerie, » moins confiante, dépeça ses habits, sa coiffure, » et jusqu'à la semelle de ses souliers. On ne trouva » rien; on allait le relâcher lorsqu'on s'avisa qu'il » fallait rendre compte à Paoli. — Un misérable » qui court les champs pour demander l'aumône, » dans les circonstances où nous sommes! C'est un » émissaire; allez, cherchez, il a quelque messa- » ge. — Impossible; nous avons tenu ses vêtemens » fil à fil, nous avons tout désassemblé. — Sa mis- » sion est donc verbale, car il en a une; cherchez, » questionnez encore. — Nous avons tout épuisé. » — Qu'a-t-il sur lui? — Une petite gourde. — » Cassez-la. On le fit. On trouva les commissions. » Paoli n'était pas un homme facile à surprendre. »

La santé de l'empereur ne se soutint pas long-temps. Ses forces étaient aux deux tiers épuisées;

la latitude conservait toute son énergie, il fallait qu'il succombât. Aussi ne tarda-t-il pas à se trouver de nouveau dans une situation fâcheuse. Je l'avais laissé le 10 dans un état passable, le lendemain il était bien changé.

11 *novembre.*

4 h. A. M. — Napoléon se plaint de douleurs de colique. Insomnie, agitation, malaise, les symptômes deviennent graves. Le bain, les lavemens parviennent néanmoins à les dissiper.

12 *novembre.*

7 h. ½ A. M. — La nuit a été plus tranquille. L'empereur se plaint néanmoins d'une espèce d'hémicranie. Pédiluve.

13 *novembre.*

9. h. A. M. — La nuit a été bonne. L'hémicranie s'est dissipée. Bain; promenade.

J'accompagne l'empereur au jardin. Il était faible, il s'assit, promena ses yeux à gauche, à droite, et me dit avec une expression pénible. « Ah! docteur, où est la France? où est son riant climat? » Si je pouvais la contempler encore! Si je pouvais respirer au moins un peu d'air qui eût touché cet heureux pays! Quel spécifique que le sol qui nous a vu naître! Antée réparait ses forces en touchant la terre, ce prodige se renou-

» velleraitpour moi ; je le sens, je serais revivifié
» si j'apercevais nos côtes. Nos côtes..! J'oubliais
» que la lâcheté a fait une surprise à la victoire ;
» on n'appelle pas de ses décisions. Savez-vous,
» docteur, que vous êtes un fâcheux personnage ?
» Vous troublez toutes les notions que j'avais ac-
» quises ; vous renversez les idées que je m'étais
» faites, je ne me reconnais plus dans votre ou-
» vrage. L'épiderme est une masse organique, les
» veines ne sont que le prolongement des artères ;
» c'est un filet, un réseau qui revient sur lui-
» même, dont les points de départ se mêlent, se
» confondent avec ceux d'arrivée. Vous faites
» main-basse sur tout ce qu'on trouve dans les li-
» vres. Votre Prodrome est une révolution. — Je
» le crois, sire ; il rectifie beaucoup de résultats
» mal étudiés. — Et ne contient point de vues trop
» légèrement émises ? — Je ne le pense pas. —
» Que vont dire les anatomistes en voyant s'éva-
» nouir des théories consacrées ? — Ce qu'on dit
» quand on s'aperçoit d'une méprise. — Mais vos
» doctrines diffèrent tout-à-fait de celles de nos
» écoles. Est-ce qu'on n'est pas habile à Paris ? —
» Oui, sire, et beaucoup. — Eh bien ! comment
» n'êtes-vous pas d'accord ? — Vous cultivez les
» sciences, vous le diriez mieux que moi. — Ah !
» vous voulez me charger de la réponse. Vous
» craignez que la Faculté ne nous écoute ? — Non,

» sire ; mais les points de vue varient suivant les » hommes. L'un poursuit une chose, l'autre une » autre ; souvent celui qui n'obtient aucun résul- » tat déploie plus de sagacité que celui qui arrive » à bien. — Vous craignez que je ne vous accuse » de présomption ; point du tout ; mais vous êtes » du Cap, ne seriez-vous pas marqué du cachet de » votre pays ? — Lequel ? — Oh ! je vous connais, » mes *capocorsini ;* vous êtes des mécontens, vous » ne trouvez de bien que ce que vous avez fait. » — Nous, sire ? — Vous-mêmes. Je suis venu au » monde dans les bras de la veille *Mammuccia* » *Caterina.* Jugez si je suis au fait. Elle était » têtue, pointilleuse, en guerre continuelle avec » tous ceux qui l'entouraient. Elle se querellait » surtout avec ma grand' mère, qu'elle aimait » pourtant beaucoup et qui le lui rendait. Elles » contestaient, disputaient sans cesse ; c'étaient » des débats interminables qui nous amusaient » beaucoup. Vous devenez sérieux, docteur ; le » portrait vous blesse : consolez-vous ; si votre » compatriote était criarde, elle était bonne, af- » fectueuse ; elle nous promenait, nous soignait, » nous faisait rire ; c'était une sollicitude dont le » souvenir n'est pas éteint. Je me rappelle encore » ses larmes lorsque je quittai la Corse. Il y a de » cela passé quarante ans. Vous n'étiez pas né ; » j'étais jeune, je ne prévoyais pas la gloire qui

» m'attendait, encore moins que nous dussions
» nous trouver ici ; mais la destinée est immua-
» ble : il faut obéir à son étoile. La mienne était
» de parcourir les extrêmes de la vie : je partis
» pour accomplir la tâche qui m'était imposée.
» Mon père se rendait à Versailles, où l'avait dé-
» puté la noblesse du pays ; je l'accompagnai ;
» nous traversâmes la Toscane, je vis Florence,
» le grand-duc ; nous arrivâmes à Paris. Nous
» étions recommandés à la reine. Mon père fut
» accueilli, fêté. J'entrai à Brienne ; j'étais heu-
» reux. Ma tête commençait à fermenter ; j'avais
» besoin d'apprendre, de savoir, de parvenir ; je
» dévorais les livres. Bientôt il ne fut bruit que de
» moi dans l'école. J'étais admiré, envié ; j'avais
» la conscience de mes forces ; je jouissais de ma
» suprématie. Ce n'est pas que je manquasse dès
» lors d'âmes charitables qui cherchaient à trou-
» bler ma satisfaction. J'avais en arrivant été reçu
» dans une salle où se trouvait le portrait du duc
» de Choiseul. La vue de cet homme odieux qui
» avait trafiqué de mon pays, m'avait arraché une
» expression flétrissante ; c'était un blasphème,
» un crime qui devait effacer mes succès. Je laissai
» la malveillance se donner ses larges ; je devins
» plus appliqué, plus studieux. J'aperçus ce que
» sont les hommes, et me le tins pour dit. »

14 *novembre.*

8 h. ½. A. M. — Napoléon est un peu mieux. — Bain. — Exercice.

J'accompagne l'empereur au jardin. « Alliez-vous » souvent en Corse pendant que vous habitiez l'I- » talie ? — Rarement, sire. — Vous en connaissez » du moins l'histoire ; vous savez que je l'avais » écrite ? — Oui, sire, je l'ai ouï dire. — J'étais » tout feu alors, j'avais dix-huit ans, la lutte » était encore ouverte. Je brûlais de patriotisme, » de liberté ; le républicanisme s'exhalait par tous » mes pores. Je soumis mon travail à Raynal qui » le trouva bien ; il me donna des éloges, je les » écoutai ; le conseil d'imprimer, je ne le suivis » pas. J'eus raison, car à l'âge où j'étais, j'avais » dû me traîner dans l'ornière, tordre, supposer » des intentions, me perdre en faux aperçus. J'é- » tais neuf, encore étranger à la guerre, à l'admi- » nistration, je n'avais pas le secret des affaires ; » je jugeais sans doute ceux qui les avaient maniées » avec la même impertinence qu'on me juge au- » jourd'hui. Avez-vous lu ?... mais vous ne lisez » que de la physiologie ; vous ne connaissez pas les » rapsodies que chaque jour voit éclore. »

L'empereur passa en revue quelques ouvrages, et revint à la Corse, aux amis de son enfance. « Vous » connaissez Barberi ? — Le fils du président de

» la santé qui conduisait les amis de Moltedo et » Citadella à la *Muiron?* — Justement. Je lui » jouai un tour dont son appétit murmura beau- » coup. Nous étions en 1793. J'avais obtenu un » semestre et j'étais venu passer à Ajaccio. Je n'étais » encore que capitaine, je prévoyais que la guerre » serait longue, vive, je m'y préparais. J'avais » établi mon cabinet d'étude dans la pièce la plus » tranquille de la maison, je m'étais placé dans » les mansardes, je ne recevais personne, je sor- » tais peu, je travaillais. Un dimanche matin que » je traversais la place du Môle, je rencontrai » Barberi qui me fit des reproches sur ce qu'on ne » me voyait point, et me proposa un tour de pro- » menade. J'acceptai à condition que ce serait sur » l'eau. Il fit signe aux matelots d'un bâtiment » dont il était actionnaire; ils vinrent, et nous » partîmes. Je me proposais de mesurer l'étendue » du golfe, je fis diriger sur le *Recanto*. Je me » plaçai à la poupe, je débitai mon paquet de fi- » celle, je trouvai le résultat que je voulais avoir. » Arrivés à la *Costa*, nous la gravîmes; la posi- » tion était magnifique, c'est celle que les Anglais » couronnèrent plus tard d'une redoute; elle com- » mandait Ajaccio, je me proposais de l'étudier. » Barberi, que ce genre de recherches intéressait » peu me pressait d'en finir. Je voulais le distraire, » gagner du temps, mais l'appétit lui bouchait les

» oreilles. Si je lui parlais de l'étendue du golfe, » il me répondait qu'il était à jeun; du clocher, » de telle ou telle maison que j'atteindrais avec » mes bombes; bien, me disait-il, mais je suis en » haleine, et un bon déjeûner m'attend, partons! » Partons. Nous partîmes; mais on s'était lassé » d'attendre, il ne trouva plus ni banquet ni con- » vives. Il se promit bien d'être plus circonspect » à l'avenir, et de prendre garde à l'heure où il » irait en reconnaissance. »

15 *novembre.*

9 h. A. M. Même état. — Bain. Exercice.

16 *novembre.*

9 h. A. M. — L'empereur était soucieux, inquiet; il me questionnait sur ses sensations, son malaise; je voyais qu'il avait quelque chose qui lui pesait à dire, je crus le deviner. Je me mis à discourir sur les maladies héréditaires. « Vous » n'y croyez pas ? — Non, sire. — La mauvaise » organisation du père n'influe pas sur la consti- » tution des enfans? — S'il en était ainsi, le bossu » ne produirait que des bossus, le rachitique des » rachitiques, et pourtant on voit chaque jour » sortir de ces souches si maltraitées de la nature » des hommes les mieux conformés. — C'est pour- » tant une doctrine reçue dans les écoles. — Non,

» sire, il n'en est pas une qui ne la désavoue au-
» jourd'hui. — Celles d'Angleterre aussi ? —
» Aussi ; Hunter, un des grands médecins dont
» elles s'honorent, fut le premier à combattre
» cette théorie. Toutes ont adopté ses idées. —
» Les hommes de l'art qui sont ici s'attachent ce-
» pendant à accréditer l'opinion contraire. Iraient-
» ils puiser leurs inspirations médicales au che-
» vet d'Hudson ? — Je l'ignore, sire, mais il est
» impossible qu'ils croient à la transmission des
» maladies ; ils peuvent tout au plus admettre
» celle d'une certaine aptitude à les contracter. —
» Ah ! mais ni moi, ni l'Angleterre, n'avons af-
» faire à leur complicité, » et il se mit à raconter les détails de la maladie à laquelle son père avait succombé.

« Il était parti malade, le déplacement ne l'a-
» vait pas soulagé. Il souffrait, maigrissait, ne
» digérait pas ; n'éprouvait aucune amélioration
» qui compensât l'absence, il voulut revoir les
» siens. Il se remit en route, gagna Montpellier,
» mais tout à coup le mal s'aggrave, le vomisse-
» ment se détermine, rien ne passe, rien ne reste
» dans l'estomac. Il consulte les médecins, se
» gorge de drogues, de remèdes, et n'en est pas
» mieux. On lui prescrit un régime; on lui con-
» seille l'usage des poires fondantes : il revient à
» Paris où elles sont plus communes et de meil-

» leure qualité. Il en mange, s'en rassasie, court,
» va, vient, se donne du mouvement, et se réta-
» blit. Il était frais, dispos, avait un teint à bra-
» ver deux siècles. Malheureusement le mal n'é-
» tait pas extirpé, ce n'était qu'une halte, un sur-
» sis. Il reprit bientôt avec une nouvelle force. Mon
» père avait à peine séjourné quelques mois en
» Corse qu'il retomba dans un état pire que celui
» où il était d'abord. La faculté lui avait rendu
» une première fois la vie, il crut qu'elle pouvait
» la lui rendre encore; il emmena Joseph, et
» partit pour Montpellier; mais son heure était
» sonnée, les remèdes furent inutiles; il succomba.
» C'était mourir bien jeune, il n'avait que trente-
» huit ans. Sa maladie avait paru singulière,
» on l'ouvrit. Il avait un *squirre au pylore;*
» vous ne pensez pas que ce genre d'affection se
» transmette avec la vie? — Non, sire, les affec-
» tions ne passent pas plus du père au fils que
» les goûts, les talens, dont personne ne conteste
» la différence. — Il est vrai qu'à bien des égards,
» nous nous ressemblons peu. Il aimait les spiri-
» tueux; je ne les puis souffrir; la bonne chère,
» mon estomac se refuse au plus léger excès. Un
» peu de pain, une goutte d'eau au-dessus de la
» quantité ordinaire, est immédiatement rejeté;
» et voyez la sagacité de la nature, elle s'arrête
» dès qu'elle a repoussé le superflu. Du reste,

» mon père était plein de courage et de pénétra-
» tion. Il cultivait la poésie, avait de l'éloquence,
» il eût marqué s'il eût vécu.

« J'ignorais sa situation, ses souffrances; je m'oc-
» cupais paisiblement d'études, tandis qu'il se dé-
» battait au milieu des angoisses d'une pénible ago-
» nie. Il me demandait, il m'appelait, il invoquait
» le secours de ma grande épée dans son délire :
» mais la distance était trop considérable. Il mourut
» sans que j'eusse la consolation de lui fermer les
» yeux. Ce triste soin était réservé à Joseph, qui
» s'en acquitta avec toute la piété dont un fils est
» capable. Une circonstance de ce triste événe-
» ment me frappa beaucoup. Mon père, si peu
» dévot, qui avait même fait quelques poésies
» anti-religieuses, ne vit pas plus tôt le cercueil
» entr'ouvert, qu'il se prit de passion pour les
» prêtres. Il les recherchait, les appelait, il n'y en
» avait pas assez à Montpellier pour lui. Un chan-
» gement si subit, qu'éprouvent néanmoins tous
» ceux qu'attaque une maladie grave, ne peut
» s'expliquer que par le désordre que le mal porte
» dans la machine humaine. Les organes s'émous-
» sent, ils ne réagissent plus, le moral s'ébranle,
» la tête se perd; de là le besoin de confession,
» d'*oremus* et toutes les belles choses sans lesquel-
» les il semble qu'on ne peut mourir. Mais voyez
» l'homme avec toute sa force, voyez ces colonnes

» prêtes à s'élancer sur le champ de bataille, la » charge bat, elles s'ébranlent, tombent sous la » mitraille. Il n'est question ni de prêtres, ni de » confession. »

17 novembre.

8 h. ½ A. M. Même état, même prescription.

L'empereur était préoccupé, rêveur; je cherchais quel pouvait être l'objet de sa sollicitude lorsque j'aperçus le Prodrome entr'ouvert. Cette circonstance était péremptoire. J'avais deviné juste; Napoléon craignait d'être atteint de l'affection qui avait conduit son père au tombeau. Il n'osait avouer ses anxiétés, et demandait aux livres les lumières qu'il ne voulait pas tenir des hommes. J'eusse donné tout au monde pour voir dissipées d'aussi vaines inquiétudes; mais j'avais appris à ne pas provoquer les confidences. Je n'eus garde d'entamer une discussion qui l'eût blessé. Il était silencieux; j'avais arrêté une excursion botanique, je me retirais: « Non, me dit-il, vos assertions me » reviennent, restez, j'ai quelques questions à vous » faire. Vous me parlez sans cesse d'air, de foie: » quelle est l'action que ces deux corps exercent » l'un sur l'autre? Comment cette action, mortelle » sur ce rocher, est-elle bienfaisante ailleurs? — » On l'ignore, sire. — On ne sait pas ce qui, dans » un fluide aériforme, blesse tel ou tel organe? —

» Pas plus qu'on ne sait ce qui constitue la peste, » ce qui fait la différence d'un air pur et d'un air » contagieux. — On n'a pas cherché à isoler ce » principe si funeste? — On l'a vainement tenté, » il est trop subtil, il échappe à tous les moyens » dont la science dispose. — L'atmosphère d'un » pestiféré ne peut pas cependant présenter la » même composition que celle d'un homme sain? » — Je ne le pense pas, mais je ne crois pas non » plus qu'il y ait beaucoup de chimistes qui soient » tentés d'en faire l'analyse. — Pourquoi pas? Le » laboratoire a ses braves comme le champ de ba- » taille, et puis quelle différence dans les résul- » tats? Pensez-vous que la gloire de mettre fin à » un fléau cruel, celle même de l'avoir tenté, ne » balance pas les périls de l'entreprise? Mais reve- » nons. Quelles sont les fonctions du foie? — Je les » lui expliquai. — Son jeu, sa structure? — Je » les lui exposai encore. — C'est bien, me dit-il, » lorsque j'eus finis; votre manière me paraît neu- » ve, juste, vous simplifiez la machine humaine » qui, en vérité, est bien assez complexe pour se » passer des superfétations des physiologistes. Mais » d'où vient que vos doctrines ressemblent si peu » à ce qu'on trouve dans les ouvrages? Est-ce que » la France est en arrière? Paris moins avancé que » Florence? — Mascagni a imprimé à la science » une telle impulsion! Il a laissé loin de lui tous

» ceux qui la cultivent. Il n'y a que quelques » hommes en France, en Allemagne... — En Al- » lemagne! Lesquels, s'il vous plaît? Le docteur » Frank? » Je partageais l'opinion générale sur le mérite de ce praticien célèbre. Je me hâtai de répondre que c'était un homme fort habile. — « Ha- » bile, assurément! je l'éprouvai la dernière fois » que je fus à Vienne. Il m'était survenu une pe- » tite éruption à la partie postérieure du cou; c'é- » tait peu de chose, mais ma suite s'en inquiétait, » me pressait de recevoir un médecin dont on di- » sait merveilles. J'y consentis; Frank fut appelé. » Il me trouva un vice dartreux, une maladie » grave; j'avais besoin de traitemens préparatoires, » de médicamens, de drogues; c'était à n'en pas » finir. Je mandai Corvisart. Il n'en fallut pas da- » vantage pour ranimer des espérances éteintes. » J'étais malade, alité; j'avais perdu la tête. Cha- » cun faisait son plan, sa version. Tout s'agitait » déjà. Le médecin, dont ce mouvement doublait » les inquiétudes, accourut d'autant plus vite, et » n'arrêta pas qu'il ne fût à Schœnbrunn. Il croyait » me trouver à la mort. Je passais une revue; sa » surprise fut extrême. Je rentrai; on m'annonça » son arrivée. Je me mis à rire de l'étonnement » qu'il avait montré. « Eh bien, Corvisart, quelles » nouvelles? que dit-on à Paris? Savez-vous qu'on » me soutient ici que je suis gravement malade?

» J'ai une petite éruption, une légère douleur de » tête; le docteur Frank prétend que je suis atta- » qué d'un vice dartreux qui exige un traitement » long, sévère; qu'en pensez-vous? « J'avais dé- » fait ma cravate; il examina. » Ah, sire! de si » loin! pour un vésicatoire que le dernier médecin » eût appliqué aussi bien que moi. Frank extra- » vague; vous allez à merveille. Ce petit accident » tient à une vieille éruption mal soignée et ne ré- » sistera pas à quatre jours de vésicatoire. Il ne » résista pas en effet, et ne se reproduisit plus. » Vous le voyez, me dit-il, en levant le dernier » appareil, voilà à quoi se réduisent les terribles » maladies dont cet Allemand vous avait gratifié. » Il alla lui rendre visite, le remercia d'une ma- » nière peu gracieuse du rapide voyage qu'il lui » avait fait faire, et repartit pour Paris. Son retour » calma les têtes, on sentit que je n'étais pas à bout; » chaque chose a son temps. » Il se reprit à ce mot et se mit à discourir sur les intrigues qui agitaient l'Allemagne à cette époque. Il parla de Schill, de Dornberg, de la reine de Prusse : le plan était vaste, bien conçu; mais on hésita, on se pressa, on ne s'entendit pas. Wagram eut lieu; il fallut remettre la partie. C'était la première fois que j'entendais parler de ces trames. Je n'en saisissais ni les ressorts ni l'ensemble; je cherchai à briser la conversation : je laissai tomber le nom de Muller. Napoléon le

releva avec complaisance et s'étendit beaucoup sur les talens de cet homme célèbre. Il était petit, maigre, chaffoin, cachait sous une figure détestable l'esprit le plus étendu qui fût jamais. Il lui fut présenté après la bataille d'Iéna. Il passait pour l'auteur du manifeste, l'empereur le plaisanta sur sa production. — « Moi, sire? contre vous! Votre » majesté me croit donc bien bête? Je passai quel- » ques heures à m'entretenir avec lui. Ses aperçus » étaient profonds; ses idées vastes, élevées : je lui » donnai les relations extérieures de Westphalie; » mais Jérôme avait mis ailleurs sa confiance, il le » remplaça, l'appela à des fonctions auxquelles il » n'allait pas. » Napoléon passa à Goëthe, à Wieland, dont il fit le plus brillant éloge. Je lui rappelai la conversation qu'il avait eue avec le dernier de ces écrivains. — « Vous la connaissez? — Oui, » sire, elle court l'Allemagne; j'en ai pris copie à » Francfort. » Il fut curieux de la voir. Je la lui remis.

« J'étais à peine depuis quelques minutes dans » la salle, que Napoléon la traversa pour venir à » nous. La duchesse de Weimar me présenta avec » le cérémonial accoutumé : il m'adressa quel- » ques éloges d'un ton affable, et en me regardant » fixement. Bien peu d'hommes m'ont paru pos- » séder comme lui le don de lire, au premier » coup-d'œil, dans la pensée d'un autre homme.

» Il devina à l'instant que, malgré ma célébrité,
» j'étais simple dans mes manières et sans préten-
» tions; et comme il paraissait vouloir faire sur
» moi une impression favorable, il avait pris le
» ton le plus propre à atteindre son but. Je n'ai
» jamais vu d'homme plus calme, plus simple,
» plus doux, et moins prétentieux en apparence;
» rien en lui n'indiquait le sentiment de la puis-
» sance d'un grand monarque; il me parla comme
» une ancienne connaissance parlerait à son égal;
» et, ce qui est plus extraordinaire de sa part,
» il causa exclusivement avec moi pendant une
» heure et demie, à la grande surprise de toute
» l'assemblée. Enfin, vers minuit, je commençai
» à sentir qu'il était inconvenant de le tenir aussi
« long-temps, et pris la liberté de demander à sa
» majesté la permission de me retirer : « Allez
» donc, me dit-il d'un ton amical, bonsoir. »

« Voici les traits les plus remarquables de notre
» conversation : La tragédie qu'on venait de re-
» présenter, nous ayant amenés à parler de
» Jules César, Napoléon dit que c'était un des
» plus grands hommes de l'histoire; « et il en eût
» été le plus grand sans la sottise qu'il commit. »
» J'allais lui demander de quelle faute il voulait
» parler, lorsque paraissant lire ma question dans
» mes yeux, il continua : « César connaissait les
» hommes qui voulaient se débarrasser de lui, il

» aurait dû se débarrasser d'eux d'abord. » Si
» Napoléon eût pu voir ce qui se passait alors
» dans mon âme, il aurait lu qu'on ne l'accuserait
» jamais d'une semblable sottise.

« L'empereur s'arrêta un instant, prononça quel-
» ques mots, et continua. De César la conversation
» tourna sur les Romains; il loua avec chaleur
» leur système politique et militaire. Les Grecs,
» au contraire, ne paraissaient pas jouir de son
» estime. « Les éternels démêlés de leurs petites
» républiques, dit-il, n'étaient propres à donner
» naissance à rien de grand; au lieu que les Ro-
» mains se sont toujours attachés à de grandes
» choses, et c'est ainsi qu'ils ont créé le colosse
» qui traversa le monde. » Je plaidai en faveur
» des arts et de la littérature des Grecs; il les
» traita avec mépris, et dit qu'ils ne servaient
» chez eux qu'à alimenter les dissentions. Il préfé-
» rait Ossian à Homère. Il n'aimait que la poésie
» sublime, les écrivains pathétiques et vigoureux,
» et par-dessus tout les poètes tragiques. Il parlait
» de l'Arioste dans les mêmes termes que le car-
» dinal Hippolyte d'Est; ignorant sans doute que
» c'était me donner un soufflet. Il semblait n'avoir
» aucun goût pour tout ce qui est gai, et, mal-
» gré l'aménité flatteuse de ses manières, une
» observation me frappa souvent, il paraissait de
» bronze.

» Cependant Napoléon m'avait mis tellement à » l'aise, que je lui demandai comment il se faisait » que le culte public qu'il avait restauré en » France, ne fût pas devenu plus philosophique » et plus en harmonie avec l'esprit du temps. » « Mon cher Wieland, me répondit-il, la religion » n'est pas faite pour les philosophes; ils ne croient » ni en moi, ni en mes prêtres; quant à ceux qui » croient, on ne saurait leur donner ou leur lais- » ser trop de merveilles. Si je devais faire une » religion pour les philosophes, elle serait tout » opposée à celles des gens crédules. »

— « Les voilà bien, me dit-il, en me rendant » la pièce, blâmant, dissertant, tranchant avec » cette risible assurance qui caractérise les gens » de cabinet. Les prêtres! je les accueillis parce » qu'il fallait populariser la révolution, consacrer » la république, et faire prêcher les dogmes sur » lesquels ils avaient alarmé les consciences. On » les avait sottement mis en dehors de la nation, » forcés de s'élever contre des doctrines qu'ils » avaient d'abord adoptées. Je les réconciliai avec » elles; ils ne demandaient pas mieux. Je savais, » d'ailleurs, par expérience, combien est redou- » table le levier qu'ils ont dans les mains. J'avais » beau vaincre, disperser les armées qui m'étaient » opposées en Italie, le moindre nuage remettait » en problème ce que le sort des armes avait

» décidé. Les Autrichiens accouraient, le pape se » joignait à eux; les uns fournissaient des sol- » dats, l'autre du fanatisme. C'étaient des troupes, » des prédications, des miracles; nos partisans » eux-mêmes étaient ébranlés. Je fus frappé de » l'impression que fit sur les Bolonais le refus de » quelques bénédictions qu'on prodiguait aux ha- » bitans de Lugo, et traitai avec le saint père. » La négociation ne fut pas du goût du directoire. » On voulait abattre l'*idole*, attaquer Naples, » Gênes, Venise, municipaliser l'Europe. Je re- » fusai de me prêter à ces extravagantes combi- » naisons, et n'en fis pas mystère. Le prestige de » nos forces se dissipa; on nous compte, mandai-je » au président. Il est indispensable que vous pre- » niez en considération la situation de l'armée, » que vous adoptiez un système qui puisse vous » donner des amis, tant du côté des princes que » de celui des peuples. Diminuez vos ennemis : » l'influence de Rome est incalculable. On a mal » fait de rompre avec cette puissance : la rupture » lui profite; si j'eusse été consulté, j'eusse retardé » la négociation, comme j'ai retardé celle de Ge- » nève et de Venise. Chaque chose a son tour. » Au surplus, des troupes, des troupes, si vous » voulez, je ne dis pas culbuter les trônes, mais » conserver l'Italie. Tout cela, du reste, était si » mal conduit que c'était pitié. Puisqu'on ne

» voulait pas conclure avec Rome, il fallait du
» moins attendre qu'elle eût rempli les conditions
» de l'armistice; on aurait eu les cinq millions que
» le pape payait à l'acquit des contributions que
» je lui avais imposées, et dont une partie était
» déjà à Rimini. Au lieu de l'obliger à se pronon-
» cer sur chaque article, de laisser arriver à
» Bologne un corps de troupes dont la renommée
» eût grossi la force, on lui montra tout le traité
» à la fois, et cela pendant que l'armée était en-
» gagé dans les gorges du Tyrol. Cette maladresse
» faillit nous coûter dix millions de denrées et les
» chefs-d'œuvre d'Italie, qu'un retard de quelques
» jours nous donnait. Mais je réparai ces sottises;
» je renvoyai les Autrichiens; Maury calma les pré-
» dicans qu'il avait déchaînés, et nous échappâmes
» aux séditions qu'on nous avait ourdies. » Il s'étendit beaucoup sur le système de fusion qu'il avait dès lors adopté, les répugnances, les obstacles que lui opposaient ses amis, ses proches, et jusqu'à ses aides-de-camp. La lettre suivante donnera une idée de l'aversion qui régnait autour de lui, et des prévisions, des craintes dont il eut à triompher.

« Ta lettre, mon cher Lannes, m'a fait faire une once de bon sang, et jamais, je te l'avoue, je n'eus aussi besoin de consolation. Je ne puis envisager sans effroi cette foule d'émigrés altérés de vengeance qui circonviennent le gouvernement,

et s'emparent du patrimoine des républicains. Que Bonaparte ne s'y trompe pas : ces hommes qui ont d'abord regardé leur rentrée comme un bienfait, la considèreront bientôt comme un acte de nécessité : leurs prétentions hausseront, à mesure qu'ils deviendront influens, et ils finiront pas renouer leurs trames si toutefois elles ont jamais été rompues. Alors quelle alternative effrayante ! ou le gouvernement emploiera des mesures violentes qui le rendront odieux, ou il sera renversé. Le seul moyen d'échapper à cette destinée, de sauver la France, et de s'immortaliser à jamais, est, comme je l'ai répété cent fois à Bonaparte, de s'entourer d'hommes sincèrement attachés au bonheur de leur pays. Que peut-il attendre de ces caméléons politiques, qui, à chaque circonstance nouvelle, ont pris un masque nouveau, que la mobilité de leurs opinions rend aussi méprisables que la bassesse de leur caractère, qui ont été tour à tour les adulateurs de tout ce qui fut puissant, qui ont participé à tous les crimes, fomenté tous les excès, aggravé tous les malheurs de la révolution. Les républicains sont les seuls qu'il puisse s'attacher invariablement. La chose est facile à voir : les royalistes regretteront éternellement leurs distinctions, leurs priviléges, leurs richesses; les places, le crédit, ne les consoleront jamais de l'absence de leur idole ; ils ne les accep-

tent que pour mieux redresser ses autels ; les républicains, au contraire, ne se croient plus en droit d'être exigeans, ils seront reconnaissans du bien qu'on leur fera et même du mal qu'on ne leur fera pas. Qu'on ne redoute point les anciens rêves démagogiques, ils sont effacés. Qu'on exige, je le veux bien, des lumières, de la probité, de la fortune même chez les fonctionnaires, mais qu'il n'y ait rien d'exclusif; malgré tous les beaux raisonnemens de nos métaphysiciens, le premier mérite d'un homme envers un gouvernement est de lui être dévoué.

« Le sort de notre patrie, mon cher Lannes, dépend maintenant de la stabilité de l'ordre établi ; mais cette vérité, qui a pour nous le caractère de l'évidence, n'est pas encore généralement sentie. Toutes les lettres que je reçois de l'intérieur m'annoncent des germes de mécontentement, beaucoup de défiance et d'anxiété. L'armée ne voit pas certains choix d'un œil tranquille. Le nom seul de Bonaparte soutient encore la confiance ; mais qu'il réponde lui-même, si le premier consul n'était pas là pour contenir le débordement des passions, que deviendrait l'état ? et qui peut nous garantir la durée de son existence ? Il faut donc former une digue qui en soit indépendante, et assez puissante pour s'opposer à des déchiremens dont l'idée seule fait frémir ; or, cette digue

existera quand des patriotes fermes occuperont les places. Ne te lasse point, mon cher ami, de répéter ces vérités, et puisque son oreille est encore accessible aux accens de la franchise, sers-toi de l'ascendant que ton intégrité, ton amitié pour lui te donnent, pour l'engager à se défier de ces hommes pervers qui ne le flattent que pour le tuer. Bonaparte est l'homme de la patrie; nos destinées sont étroitement liées à la sienne; il faut le détromper, le plaindre et le sauver.

« Je t'embrasse. O. »

18 *novembre*.

10 h. A. M. — Même état, même prescription.

L'empereur était désormais rétabli. Il était gai, dispos, se félicitait d'avoir échappé aux remèdes. La patience valait au moins les pilules; je devais être convaincu de son efficacité. Je voulais lui répondre, mais il n'avait pas achevé qu'il était déjà dans la pièce voisine. Je le suivis, nous descendîmes au jardin, il ne fut plus question que de la Corse, de ses premières années, de ses proches. Sa naissance avait été brusque, inopinée comme l'élévation, les malheurs qui avaient signalé sa vie. Sa mère touchait à son terme, mais elle avait partagé les fatigues de la guerre de la liberté; on célébrait l'Assomption; elle se crut assez de forces

pour assister à la solennité du jour. Elle se trompa ; elle ne fut pas à l'église qu'elle sentit les atteintes de la douleur. « Elle rebroussa à la hâte, gagna » son salon, et me déposa sur un vieux tapis à » grands dessins. On m'appela Napoléon ; c'était » depuis des siècles le nom que portaient les se- » conds enfans de la famille qui avait voulu con- » sacrer les relations qu'elle avait eues avec un » Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes de » l'Italie. » En revenant sur les derniers mois qui avaient précédé sa naissance, il admirait le courage, la force d'âme qu'avait alors déployés sa mère. « Les pertes, les privations, les fatigues, elle sup- » portait tout, bravait tout, c'était une tête » d'homme sur un corps de femme. Il n'en était » pas ainsi de l'archidiacre, il regrettait ses chèvres, » les Génois, tout ce qu'il n'avait plus. C'était du » reste le meilleur des hommes. Bon, généreux, » éclairé, il lui servit plus tard de père, et réta- » blit les affaires de la maison. Sain de tête, mais » obligé de garder le lit, il ne laissait échapper au- » cun abus. Il connaissait la force, le nombre des » pièces de bétail, faisait abattre l'une, vendre, » conserver l'autre ; chaque berger avait son lot, » ses instructions. Les moulins, la cave ; les vi- » gnobles étaient soumis à la même surveillance. » L'ordre, l'abondance régnaient partout : notre » situation n'avait jamais été plus prospère. Le bon

» homme était riche, mais n'aimait pas à se des-
» saisir. Il tenait surtout à nous persuader qu'il ne
» faisait pas d'économies. Lui demandais-je de l'ar-
» gent? « Tu sais bien, me disait-il, que je n'en
» ai pas, que les expéditions de ton père ne m'ont
» rien laissé. » En même temps il m'autorisait à
» vendre une tête de bétail, une pièce de vin;
» c'était tout comme : mais nous avions aperçu un
» sac, nous étions piqués de l'entendre prêcher
» misère avec des pièces d'or dans ses draps. Nous
» résolûmes de le mystifier. Pauline était toute
» jeune; nous lui fîmes la leçon; elle tira le sac,
» les doublons roulèrent, couvrirent tout. Nous
» riions aux éclats; le bon homme étouffait de
» colère et de confusion. Maman accourut, gronda,
» ramassa les espèces, et l'archidiacre de protester
» que c'était de l'argent qui n'était pas à lui :
» nous savions à quoi nous en tenir à cet égard,
» nous n'eûmes garde de le contredire. Il tomba
» malade quelque temps après, et fut bientôt à
» toute extrémité. Nous étions rangés autour de
» son lit; nous déplorions la perte que nous allions
» faire, lorsque Fesch se prit d'un saint zèle et voulut
» lui débiter les homélies d'usage. L'agonisant l'in-
» terrompit, Fesch n'en tint compte, le vieillard
» s'impatienta : « Eh laissez donc! je n'ai plus que
» quelques momens à vivre, je veux les consacrer
» à ma famille. » Il nous fit approcher, nous donna

» des avis, des conseils. « Tu es l'aîné de la famille, » dit-il à Joseph, mais Napoléon en est le chef; » aie soin de t'en souvenir : » et il expira au milieu » des sanglots, des larmes que ce triste spectacle » nous arrachait.

« Restée sans guide, sans appui, ma mère fut » obligée de prendre la direction des affaires. Mais » le fardeau n'était pas au-dessus de ses forces ; elle » conduisit tout, administra tout avec une sagesse, » une sagacité qu'on n'attendait ni de son sexe, ni » de son âge. Ah! docteur, quelle femme! où » trouver son égale ? »

J'écoutais, j'applaudissais, attendais qu'il fît un retour sur lui-même, et me parlât de sa santé. Il ne tarda pas, il y avait si long-temps qu'il ne prenait plus d'exercice. Il était à bout, et s'étonnait de sa lassitude ; elle était la conséquence du genre de vie qu'il avait adopté. « Que faire ? — Du mouvement. — Où ? — Au jardin, dans la campagne, en plein air. — Au milieu des habits » rouges ? — Jamais. — Comment donc ? — » Bêcher, remuer la terre, échapper à l'insulte » et à l'inaction. — Bêcher la terre ! oui, docteur, » vous avez raison, je bêcherai la terre. » Nous rentrâmes. Il fit ses dispositions ; et dès le lendemain il était à l'œuvre. Noveraz avait l'habitude des travaux rustiques, il le fit jardinier en chef, et s'exerça sous sa direction. Les premiers coups

furent heureux ; il voulut me rendre témoin de son adresse, et m'envoya chercher. J'arrivai : « Eh » bien, docteur, êtes-vous content du malade ? » Est-ce assez de docilité ? » Il tenait sa bêche en l'air, me regardait, secouait la tête, montrait de l'œil ce qu'il avait fait. « Voilà qui vaut mieux que » vos pilules, *dottoraccio ;* vous ne me droguerez » plus. » Il reprit, continua, et cessant au bout de quelques instans : « Le métier est trop rude ; » je ne puis plus. Mes mains sont d'accord avec » mes forces ; elle me font mal. A la prochaine » fois. » Et il jeta la bêche. « Vous riez, me dit- » il ; je vois ce qui vous égaie, mes belles mains, » n'est-ce pas ? Laissez ; j'ai toujours fait de mon » corps ce que j'ai voulu ; je le plierai encore à cet » exercice. » En effet, il s'y habitua, et y prit goût. Il charriait, faisait transporter la terre, mettait tout Longwood à contribution. Il n'y eut que les dames qui échappèrent à la corvée ; encore avait-il peine à s'empêcher de les mettre à l'œuvre. Il les plaisantait, les pressait, les sollicitait; il n'y avait sorte de séductions qu'il n'employât, auprès de madame Bertrand surtout. Il l'assurait que cet exercice valait mieux pour la santé que les remèdes que je ne cessais de prescrire ; que d'ailleurs il entrait dans mes formules, que c'était moi qui l'avais commandé.

Il nous poussait, nous excitait ; tout eut bientôt

changé de face. Là était une excavation ; ici un bassin, une chaussée. Nous fîmes des allées, des grottes, des cascades ; le terrain prit de la vie, du mouvement. Ce ne fut que saules, chênes, pêchers ; nous ménageâmes de l'ombre autour de l'habitation. Nous avions achevé l'agréable ; nous travaillâmes à l'utile. Nous divisâmes la terre ; nous la fumâmes, l'ensemençâmes ; nous la couvrîmes de haricots, de pois, de toutes les plantes potagères qui se cultivent dans l'île. Le gouverneur entendit parler de nos plantations. Elles lui parurent suspectes. Ce grand mouvement devait cacher une conspiration, un complot ; il accourut. Je faisais ma promenade accoutumée. Il m'aperçut, pressa le pas et me joignit. « C'est vous qui avez conseillé ce » violent exercice au général Bonaparte. » J'en convins. Il leva les épaules, et m'assura qu'il n'y concevait rien. — « S'exterminer, transplanter des arbres » dans une terre sans humidité, sous un ciel brûlant ; » c'est peine perdue, ils mourront : vous n'en élève- » rez pas un. » — Je remerciai son excellence de sa touchante sollicitude, et l'assurai qu'il présumait trop mal du pays qu'il commandait ; que nos élèves venaient à merveille, que plusieurs bourgeonnaient déjà. Il secoua la tête, et s'éloigna. Je rendis compte à l'empereur de la rencontre que j'avais faite. « Ce misérable m'envie les instans qu'il ne m'em- » poisonne pas. Il veut, il appelle ma mort ; elle

» tarde au gré de son impatience. Qu'il se rassure ; » ce ciel horrible est chargé du forfait. Il le con- » sommera plus tôt qu'il ne pense. »

Au train dont nous allions, nous eussions bientôt exploité l'île entière et nous n'en avions qu'une fraction. Napoléon s'en aperçut, ralentit les travaux, nous restâmes seuls pour achever les semis. J'ouvrais le sillon, il répandait la semence, la couvrait, raisonnait, contait une anecdote et n'arrêtait que pour me faire une plaisanterie. Un jour qu'il disposait une touffe de haricots, il aperçut des radicules et se mit à discourir sur les phénomènes de la végétation. Il les analysait, les discutait avec sa sagacité ordinaire, et en concluait l'existence d'un être supérieur qui présidait aux merveilles de la nature. — « Vous n'en croyez rien, » docteur ; vous autres médecins, vous êtes au- » dessus de ces faiblesses. Dites-moi, vous qui con- » naissez si bien le corps humain, qui en avez fouillé » tous les détours, avez-vous jamais rencontré l'âme » sous votre scalpel ? Où réside-t-elle ? dans quel » organe ? » Je tardais à répondre. « Allons, fran- » chement, il n'y pas un médecin qui croie en » Dieu, n'est-ce pas ? — Non, sire, l'exemple les » séduit, ils prennent le mot des mathématiciens. » — Eh mais ! ceux-ci sont ordinairement reli- » gieux.... Votre récrimination cependant me rap- » pelle un mot curieux. Je m'entretenais avec L...,

» je le félicitais d'un ouvrage qu'il venait de pu-
» blier et lui demandais comment le nom de Dieu,
» qui se reproduisait sans cesse sous la plume de
» Lagrange, ne s'était pas présenté une seule fois
» sous la sienne. C'est, me répondit-il, que je n'ai
» pas eu besoin de cette hypothèse. » Je m'emparai de l'anecdote, je lui citai Lalande et quelques autres, il n'en persistait pas moins dans son opinion. Nous n'étions la plupart que des athées. Du reste aussi poltrons que peu crédules, nous n'y étions plus dès que le canon tonnait; les plus habiles se déconcertaient à la vue du champ de bataille, ce n'était qu'à force de temps, d'habitude qu'ils acquéraient l'assurance nécessaire aux opérations. Il avait souvent réfléchi à ce trouble funeste. Il eût voulu qu'il ne fût permis de courir la clientèle qu'après avoir fait une campagne ou deux. « C'est
» un début auquel je n'eusse pas échappé moi-
» même s'il m'eût connu. » Cette prise à partie le ramena sur quelques-unes de ses expéditions. Il rendit hommage aux services de la chirurgie militaire, loua son zèle, son activité, et vanta beaucoup la constance qu'elle avait déployée dans plusieurs circonstances difficiles. Il l'avait au reste constamment surveillée, encouragée. Quelquefois même il s'était chargé de faire exécuter ses prescriptions. La fièvre exerçait ses ravages parmi les troupes qui assiégeaient Mantoue. Le soldat épuisé,

succombant au mal, se refusait au secours de l'art. Le général accourut, jeta du quinquina dans les futailles, et distribua lui-même l'infusion aux corps à mesure qu'ils défilaient. Sa sollicitude ranima les courages, on se soumit au médicament, on se trouva mieux; mais ce ne fut que lorsque cette espèce de contagion fut tout-à-fait détruite, qu'il cessa de veiller en personne à la santé des troupes. Il avait fait plus en Égypte : il avait recherché, assuré, réglé tout ce qui pouvait prévenir les maladies ou en abréger la durée. Le bain, la propreté, les mesures hygiéniques étaient le texte ordinaire des ordres du jour. Il n'y avait pas jusqu'aux postes de Boulac, aux limites que ne devaient pas franchir les convalescens, qu'il n'eût déterminés. « Les jardins sont assez spacieux, qu'ils s'y promènent et ne sortent pas, de crainte qu'une » émeute, un revers ne les livre aux poignards » des Turcs. » En Syrie, les blessés, les malades ne cessèrent d'être l'objet de sa sollicitude. Il fit ouvrir des hôpitaux à Jaffa, à Ramleh, à Scheffamer, et rien n'égala sa douleur quand il apprit qu'un misérable avait fait servir à une spéculation particulière les chameaux destinés au transport des médicamens. Il voulait le faire juger, fusiller; il n'y avait pas de peine assez sévère pour une action aussi infâme; mais le corps eût été deshonoré sans que les braves que le fer avait atteints fussent sou-

lagés; il fit grâce de la vie au malheureux et le chassa des rangs. Saint-Jean-d'Acre reçut des renforts; nous essuyâmes des pertes, il fallut lever le siége, mais avant tout évacuer les blessés. C'est ici que se montre dans tout son jour la sollicitude du général; mais je ne raconte pas, je cite : ce n'est pas moi qui m'abaisserai à discuter une ignoble calomnie.

« *Au contre-amiral Perrée.*

« Au camp devant Acre, le 22 floréal an VII. (11 mai 1799.)

« Le contre-amiral Gantheaume vous fait connaître, citoyen amiral, ce que vous avez à faire pour enlever quatre à cinq cents blessés que je fais transporter à Tentoura, et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie et à Damiette : vous vaincrez, par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, toutes les résistances que vous pourriez rencontrer; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant; jamais croisière n'aura été plus utile que la vôtre, et jamais frégates n'auront rendu un plus grand service à la république. »

« *Au général Dugua.*

« Au camp devant Saint-Jean-d'Acre, le 27 floréal an VII (15 juin 1799.)

« Vous devez avoir reçu, citoyen général, le bataillon de la quatrième légère, que j'ai fait partir il y quinze jours, et qui à cette heure doit être arrivé au Caire.

« Sous trois jours je partirai avec toute l'armée pour me rendre au Caire : ce qui me retarde, c'est l'évacuation des blessés, j'en ai six à sept cents.

« Je me suis emparé des principaux points de l'enceinte d'Acre; nous n'avons pas jugé à propos de nous obstiner à assiéger la deuxième enceinte, il eût fallu perdre trop de temps et trop de monde.

« Djezzar a reçu il y a deux jours une flotte de trente gros bâtimens grecs, et cinq à six cents hommes de renfort. Cette expédition était destinée pour Alexandrie.

« Perrée a pris deux de ces bâtimens, dans lesquels étaient les canonniers, les bombardiers et mineurs, ainsi que plusieurs pièces de canon.

« Prenez des mesures pour que la navigation de Damiette soit sûre et que les blessés puissent filer rapidement dans les hôpitaux du Caire. »

« *A l'adjudant général Almeyras.*

« Au camp devant Acre, le 27 floréal an VII
(15 juin 1799.)

« On va évacuer le plus de blessés possible sur Damiette; si les communications sont libres, faites-les filer sur-le-champ au Caire, où ils trouveront plus de commodités. Il y en aura quatre à cinq cents.

« Il sera nécessaire d'avoir à Oum-Faredge une certaine quantité de barques prêtes pour les malades ou blessés que nous pourrions avoir avec nous. »

« *A l'adjudant général Boyer.*

« Au camp devant Acre, le 27 floréal an VII
(15 juin 1799.)

« Faites filer les blessés sur Jaffa ou sur les frégates. L'adjudant général Leturcq qui est à Caïffa, vous en enverra demain un grand convoi.

« Faites en sorte que le 13 au matin il n'y ait à Tentoura ni malades ni blessés. Deux cents malades vont être évacués demain à Tentoura, venant du Mont-Carmel, faites-les évacuer de suite sur Jaffa.

« Faites embarquer, autant qu'il vous sera possible, l'artillerie qui vous a été envoyée à Jaffa, sans cependant faire tort aux malades.

« Faites en sorte que demain au soir j'aie un état exact des blessés évacués et de ce qui reste.

« Faites connaître aux blessés que l'ennemi a voulu faire une sortie, qu'il a perdu quatre cents hommes, et qu'on a pris neuf drapeaux. »

« *A l'adjudant général Leturcq.*

« Au camp devant Acre, 27 floréal an VII
(15 juin 1799.)

« Faites filer, citoyen, demain matin quatre cents blessés sur Tentoura. L'adjudant général Boyer me mande qu'il en a fait partir aujourd'hui quatre cents par terre et cent cinquante par mer; vous me mandez que vous n'en avez fait partir aujourd'hui que cent : ainsi il serait possible que les frégates se présentassent et qu'il n'y eût pas de blessés, ce qui serait un contre-temps fâcheux : ne perdez donc pas un moment.

« Faites en sorte que demain à midi j'aie un état des blessés à Caïffa, et au Mont-Carmel. Mes malades devront être aussi évacués, mais séparément.

« Il est nécessaire que le 27 au soir il ne reste pas un seul malade ni blessé à Caïffa. »

« *Au général Berthier, chef de l'état major.*

« Vous voudrez bien donner des ordres sur-le-champ pour qu'il soit établi deux hôpitaux au

village de Scheffamer, l'un pour les blessés et l'autre pour les fiévreux.

« Ces deux hôpitaux seront établis dans le château. Demain à midi tous les fiévreux et blessés qui se trouvent dans ce moment-ci à l'ambulance et à l'hôpital du camp, et tous les malades qui seront au camp seront évacués sur ledit hôpital.

« Il sera établi une pharmacie; un commissaire des guerres, les médecin et chirurgien en chef, et le directeur des hôpitaux se rendront sur-le-champ au village de Scheffamer pour organiser lesdits hôpitaux.

« Le capitaine des dromadaires qui est au quartier-général sera nommé commandant de ce village.

« Le troisième bataillon de la dix-huitième, hormis la compagnie des grenadiers, y tiendra garnison. »

« *A l'ordonnateur en chef Daure.*

« Je viens de faire la visite de l'hôpital. On y manque de marmites et de vases pour laver les plaies.

« Il ne faut pour les blessés que de l'orge et du miel pour faire la tisane, et il n'y en a point. Ces malheureux qui ont tant de droits à notre intérêt souffrent, et cependant l'on vend journellement dans le camp de l'orge et du miel.

« Je vous requiers de faire acheter le plus promptement possible de l'orge, du miel, et des vases, qu'il est aisé de se procurer dans la montagne.

« Le linge et la charpie sont sur le point de manquer; ordonnez également qu'on prenne des précautions sur cet objet. »

Je citerai encore une pièce : sa date, le lieu, les circonstances où elle fut écrite la rendent précieuse; on ne chérit pas à cette distance des souvenirs fâcheux, on les appelle encore moins. Je veux parler des instructions données au duc de Trévise, lorsque Napoléon évacua Moscou. Je les tire des Mémoires d'un de ses aides de camp, qui avait fait la campagne d'Égypte, et devait savoir à quoi s'en tenir au sujet de l'anecdote à laquelle ce prince faisait allusion.

« Nous avions quitté Moscou, et l'empereur, qui attendait des nouvelles de Mortier, se promenait dans un camp avec Daru : celui-ci le quitta; je fus appelé. « Eh bien, Rapp, nous allons
» nous retirer sur les frontières de la Pologne,
» par la route de Kaluga; je prendrai de bons
» quartiers d'hiver : j'espère qu'Alexandre fera la
» paix. — Vous avez attendu bien long-temps,
» sire; les habitans prédisent un hiver rigoureux.
» — Bah! bah! avec vos habitans! Nous avons au-

» jourd'hui le 19 octobre, voyez comme il fait beau,
» est-ce que vous ne connaissez pas mon étoile?
» Je ne pouvais d'ailleurs partir avant d'avoir mis
» en route tout ce qu'il y avait de malades et de
» blessés; je ne devais pas les abandonner à la
» fureur des Russes. — Je crois, sire, que vous
» eussiez mieux fait de les laisser à Moscou, les
» Russes ne leur auraient pas fait de mal; tandis
» qu'ils sont exposés, faute de secours, à mourir
» sur les grandes routes. » Napoléon n'en convenait pas; mais ce qu'il me disait de rassurant ne le séduisait pas lui-même; sa figure portait l'empreinte de l'inquiétude.

« Nous nous remîmes en route. Le soir nous arrivâmes à Kramo-Pachra. La physionomie du pays ne souriait pas à Napoléon; l'aspect hideux, l'air sauvage de ces esclaves révoltait des yeux accoutumés à d'autres climats. « Je voudrais ne pas y lais-
» ser un homme; je donnerais tous les trésors de
» la Russie pour ne pas abandonner un blessé. Il
» faut prendre les chevaux, les fourgons, les voi-
» tures, tout pour les transporter. Faites-moi ve-
» nir un secrétaire. » Le secrétaire vint. C'était pour écrire à Mortier ce qu'il venait de me dire. Il n'est pas inutile de citer la dépêche : ces instructions ne sont pas indignes d'être connues; ceux qui ont tant déclamé contre son indifférence pourront les méditer.

« *Au major général.*

« Faites connaître au duc de Trévise qu'aus-
» sitôt que son opération de Moscou sera finie,
» c'est-à-dire le 23, à trois heures du matin, il se
» mettra en marche, et arrivera le 24 à Kubins-
» koé; que de ce point, au lieu de se rendre à
» Mojaïsk, il ait à se diriger sur Véréia, où il arri-
» vera le 25 : il servira ainsi d'intermédiaire en-
» tre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk,
» où sera l'armée. Il sera convenable qu'il envoie
» des officiers sur Fominskoé, pour nous instruire
» de sa marche; il mènera avec lui l'adjudant-
» commandant Bourmont, les Bavarois et les Es-
» pagnols qui sont à la maison Gallitzin. Tous les
» Westphaliens de la première poste et de la
» deuxième, et tout ce qu'il trouvera de West-
» phaliens, il les réunira, et les dirigera sur Mo-
» jaïsk; s'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il
» ferait protéger leur passage par la cavalerie. Le
» duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de
» tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moscou.
» il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22,
» non plus par la route de Dessna, mais par celle
» de Karapowo et Fominskoé; le 23 il nous écrira
» par la route de Mojaïsk; son officier quittera la
» route à Kubinskoé, pour venir sur Fominskoé,
» le quartier général devant être probablement

» le 23 à Borowsk ou à Fominskoé. Soit que le duc
» de Trévise fasse son opération demain 22, à
» trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23, à
» la même heure, comme je le lui ai fait dire de-
» puis, il doit prendre ces mêmes dispositions;
» par ce moyen le duc de Trévise pourra être
» considéré comme arrière-garde de l'armée. Je
» ne saurais trop lui recommander de charger sur
» les voitures de la jeune garde, sur celles de la
» cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'on trou-
» vera, les hommes qui restent encore aux hôpi-
» taux. Les Romains donnaient des couronnes civi-
» ques à ceux qui sauvaient des citoyens; le duc
» en méritera autant qu'il sauvera de soldats. Il
» faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et
» sur ceux de tout son monde. C'est ainsi que
» l'empereur a fait au siége de Saint-Jean-d'Acre.
» Il doit d'autant plus prendre cette mesure,
» qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée on
» lui donnera les chevaux et les voitures que la
» consommation aura rendus inutiles. L'empereur
» espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au
» duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents
» hommes. Il doit, comme de raison, commencer
» par les officiers, ensuite les sous-officiers, et
» préférer les Français. Il faut qu'il assemble tous
» les généraux et officiers sous ses ordres, pour
» leur faire sentir l'importance de cette mesure,

» et combien ils mériteront de l'empereur en lui » sauvant cinq cents hommes. »

Nous jardinions, nous causions, nous nous entretenions d'histoire naturelle, de médecine, de guerre, de politique, de tout ce qui s'offrait aux observations ou aux souvenirs de l'empereur. Mais la conversation amenait-elle quelque trait, quelque circonstance qui lui rappelât l'impératrice ou son fils, il s'interrompait aussitôt et ne s'occupait plus que des qualités de l'une et de la destinée de l'autre. « Quel abandon ! quels malheurs ! » Mais il avait son nom, il aurait son courage, il ne s'en laisserait pas déshériter; et passant brusquement à Marie-Louise, comme s'il eût craint de mesurer l'avenir de cet enfant, il se répandait en éloges sur sa bonté, sa douceur, l'inaltérable tendresse qu'elle avait pour lui; il la payait de retour, et cette affection peut-être avait causé sa perte. S'il l'avait moins aimée, il n'aurait pas écrit la lettre fatale qui tomba dans les mains des alliés. Il eût probablement été suivi, vainqueur, et la France eût été sauvée. Le sort en décida autrement, il abdiqua, l'impératrice dut se retirer à Vienne. Tant de secousses produisirent leur effet. La santé de cette princesse se dérangea; les médecins lui conseillèrent les eaux d'Aix; elle s'y rendit. F....... qui les prenait eut aussitôt la fièvre. Marie-Louise était accompagnée de madame

de Brignolles, de Corvisart, d'Isabey; Talma avait apparu, la conspiration était patente, le trône en danger; il fallait tout mettre en œuvre pour déjouer la trame. Il écrivait, priait, dénonçait; autorité civile et militaire, il stimulait tout. Il demandait à l'une ses espions, à l'autre ses gendarmes; l'impératrice ne faisait pas un pas qui ne fût pour lui un sujet d'angoisses. Elle vivait cependant de la manière la plus simple; elle se promenait, courait, se mêlait à la foule, et ne s'occupait que de sites, de points de vue qu'elle gravissait avec la légèreté qui lui est naturelle; mais elle écoutait des vers qui rappelaient ce que nous avions fait; elle chérissait le nom de son époux, elle adorait son fils. F........, le duc de C.......... n'en dormaient pas. Une circonstance ajoutait à leurs alarmes; elle avait accueilli quelques-uns de nos soldats, rassemblé douze à quinze cents hommes; elle allait conquérir la France. Lacronier accourut au-devant de cet affreux malheur. Il avait des troupes, une ordonnance; il voulait fermer Saint-Jeoire aux courriers autrichiens. Mais Neiperg se fâcha, menaça; le gendarme n'osa passer outre, et F........ resta en proie à ses anxiétés. Elles étaient véritablement risibles. Les hommes, les choses, tout lui portait ombrage; il se désolait de voir que Marie-Louise « continuait à se lier de cœur aux intérêts de Napoléon. » Pour surcroît d'angoisses, le départ de

l'impératrice, qui était fixé au 1er septembre, n'eut pas lieu. Ce retard inattendu faillit brouiller sa cervelle; il ne rêva plus que désastres, que fuites, qu'insurrections. Le délai partait de l'île d'Elbe; la chose était claire, on n'en pouvait douter. Le pauvre A......., travaillé de tous côtés par la peur, finit par céder à un sentiment qu'il n'avait jamais connu. Il est vrai qu'il avait ses motifs et qu'il était vieilli, mais la circonstance lui avait rendu l'activité de sa jeunesse; espions, dépêches, il avait du temps pour tout. Il faisait reconnaître l'Italie, cherchait à rallier la nation à son souverain, et qui plus est à son souverain légitime. « Savez-» vous le moyen qu'il imaginait pour parvenir à » ce grand résultat? le sacre. Le même jour, à la » même heure, toute la France, troupes, popu-» lation, fonctionnaires devaient être entraînés » dans les temples pour y proclamer, quoi? leur » reconnaissance. Elle devait être vive assurément, » et puis était-ce au héros de...... à se faire le » capucin du parti? On n'est pas ainsi infidèle à » sa gloire. Ce n'est pas lorsqu'on touche au terme » de la vie qu'il convient de la flétrir; mais le » temps use tout jusqu'à la dignité personnelle. » Comme il parlait, il aperçut Reade. « Quant à celui-» là, dit-il, il est à l'épreuve des années. C'est » l'acier qui émousse la lime. Je mets l'âge au défi, » il ne le rendra pas plus vil. — C'était l'opinion

» de Mac Sheedy. — Comment, de Mac Sheedy ?
» Est-ce que ce misérable a passé sous nos aigles ?
» — Oui, sire; il était au camp de Brest; ses chefs
» le regardaient comme le plus stupide et le plus
» honteux des Irlandais-Unis; il fut expulsé du
» corps par décision ministérielle du 25 pluviose
» an XIII. — Lui ? — Thomas Reade, un des agens
» de votre police militaire. — Impossible; il n'eût
» pas obtenu la confiance de Bathurst. Tout ici plie
» devant lui; il taille, tranche, décide; il com-
» prime les habitans, surveille Hudson; il a donné
» d'autres gages : vous vous trompez. — Tout ce
» qu'il vous plaira : je n'avance rien dont je ne
» puisse administrer la preuve. — Écrite ? —
» De la main même qui menaçait Mac Sheedy de
» faire place à O'Conor. » Je courus la chercher,
et je lus :

« A Landernau, le 12 ventose an XIII.

« *Thomas Reade, lieutenant à la légion irlandaise, au général en chef.*

« Mon général,

Mon dévouement pour la liberté de ma patrie, et les efforts que j'ai faits, de concert avec mes confrères les Irlandais-Unis, pour soulager mes misérables compatriotes, m'ont attiré la haine et la persécution du gouvernement anglais. J'étais

par conséquent obligé de fuir et de me réfugier en France, que j'adoptai pour ma seconde patrie. J'étais obligé d'abandonner tout ce qui m'est cher, et un revenu de 10,000 livres par an. Depuis que je suis en France, il est bien reconnu que j'ai dépensé des sommes considérables pour contrarier les vues de l'ennemi commun. C'était par ces moyens, et les voyages que j'ai faits à mes frais, que j'ai donné avis au ministre des relations extérieures de l'expédition du duc d'York contre la Hollande, trois semaines avant la débarcation. Son Excellence le maréchal Berthier, étant instruit de mes démarches, m'a fait témoigner sa satisfaction par les généraux Harty et Dalton, et m'a nommé lieutenant à la légion irlandaise, sans quoi j'aurais encore suivi les mêmes démarches pour nuire aux Anglais.

« Pour récompense de tout ce que j'ai fait et souffert, et pour ma bonne conduite dans la légion, je me vois dans ce moment-ci renvoyé et disgracié. Ma réputation et mon honneur sont attaqués d'une main traître et invisible, et je ne puis sans votre assistance parer le coup mortel. Ci-jointe est l'attestation des officiers de la légion, et celle de M. Murphy, capitaine de frégate, pour appuyer ce que j'ai l'honneur de vous avancer; et pour vous incliner à faire faire justice à un Irlandais-Uni qui ne mérite pas sûrement d'être mal-

traité, particulièrement en France. Je demande à être entendu, je demande la justice, et certainement le héros qui est destiné à donner l'indépendance à l'Irlande ne permettra pas à des intrigans, qui n'appartiennent à aucun pays, d'écraser un de ses enfans sans le droit de se faire entendre.

« J'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

« de Votre excellence,

« Le très-humble et dévoué serviteur,

« Thomas Reade. »

« La pièce est péremptoire; il n'y a rien à dire. » Bathurst a du tact; ses choix honorent sa saga- » cité. Mais quelle bonne action valut à Reade » cette honorable distinction? Allons, docteur, » compulsez vos cartons. — Sire, mes cartons sont dans ma mémoire. J'ai tant eu les oreilles rebattues des intrigues de ces réfugiés, que je pourrais dire jour par jour ce qu'ils ont fait ou projeté. Mac Sheedy était plein de la petite expédition de Suez. Il avait jeté les Anglais à la mer, obtenu un sabre d'honneur, et les éloges de Kléber. Celui-ci, qui détestait Hoche, et avait une sorte d'aversion pour l'ancien aide de camp de ce général, avait cependant fini par rendre justice à son courage. Mac Sheedy prit rang dans l'armée, et fut chargé d'organiser des Irlandais-Unis. Il avait remarqué que l'expédition d'Humbert avait

surtout échoué faute de moyens pour utiliser les ressources que l'insurrection présentait. Il voulait faire de sa troupe une école d'instruction, une pépinière d'officiers de toutes armes qui pussent tirer parti de la bonne volonté de la nation, et suppléer au défaut d'arrivages. Ce plan exigeait de l'aptitude, du travail, de l'application. Ce n'était pas là que brillaient ses recrues. Il sévit; on se récria. Les intrigues, les menaces étaient ouvertes; c'était chaque jour les scènes les plus honteuses. Vous exigeâtes le serment des troupes. Cette circonstance devint une nouvelle source de désordres. On se dénonçait, on s'accusait, chacun voulait faire preuve de zèle et rendre son voisin suspect. Reade vous jura allégeance avec des démonstrations qui peignaient son dévouement : mais il était signalé pour sa mauvaise conduite; les procès-verbaux de la mairie de Carhaix contenaient divers faits à sa charge : son renvoi fut prononcé. — « Ces antécédens lui donnaient » droit à la bienveillance de Bathurst; il était » digne d'être appareillé avec le Calabrois. — » Vous le flattez, sire; ces placards étaient mé» diocres, et les quatrains de sir Hudson sont » charmans. — Comment, ce barbet! — Oui, sire; il tourne aussi bien un vers en latin qu'en français. C'est le Tyrtée du Col de Tende, vous en allez juger. Vous aviez mis en défaut la saga-

cité britannique, enlevé Malte, Alexandrie, vous menaciez les comptoirs de la mer Rouge; L'angleterre tremblait pour son commerce. Elle armait à Bombay, à Gibraltar, à Calcuta, et l'amiral Blancket avait fait voile pour insurger les Arabes. Tous ces préparatifs néanmoins ne calmaient pas ses alarmes, elle sentait qu'elle avait besoin d'embraser le monde pour arrêter vos efforts. Elle mendiait la guerre en Europe; mais votre nom glaçait tous les courages, elle imagina que vous étiez mort. Lowe mit la nouvelle en vers et la fit placarder en Italie. Elle était ainsi conçue :

Bonaparte a été pris à Alexandrie ;
Il a perdu sa funeste vie.
Français, tremblez !
Vous serez guillotinés.

« — Assassinés : que chacun parle son langage.
» Est-ce tout? — Non, sire : et voici qui vaut
» mieux.

« *Anglorum rursùs virtutem sentit ; fur, cave !*
« *Jam enim furum dux Bonapars cecidit.*

— « C'est bien pour sa poésie, mais ses exploits, » qu'en savez-vous? — Peu de chose. » Ces sortes d'affaires sortent du cercle de celles dont je m'occupais, je n'y prêtais pas une oreille bien attentive. Cependant comme j'étais fort répandu à

Florence, que ma profession me donnait accès dans toutes les familles, je recueillais forcément une foule de détails précieux. L'un me parlait du dessein qu'avait eu le roi sarde de pousser à bout les Français afin d'obtenir la palme du martyre; l'autre m'exposait les projets de son ministère, et les espérances qu'il fondait sur les *chasseurs francs*. L'armée que commandait Brune avait été sur le point d'être anéantie. Chaque prince devait simuler des insurrections dans ses états, feindre des craintes, réclamer des secours. Nos forces une fois éparpillées, l'Autriche marchait, le peuple courait aux armes; on faisait main-basse sur le dernier de nos soldats; on s'était procuré des armes, des munitions, des hommes, tout allait au mieux; mais une dame de la cour eut des scrupules, elle les confia à son confesseur. Celui-ci trahit le ministère, donna l'éveil à Brune, et le coup fut manqué. J'appris de la même manière les manœuvres qui avaient si long-temps troublé la Ligurie, agité la Cisalpine et mis Bologne en combustion. Beccalozi voulait se faire acheter par l'aristocratie, Lahoz avait ses vues, Feneroli sa chimère. Chacun intriguait, conspirait, se livrait aux espérances les plus coupables. Sommariva entretenait des intelligences à Lucques; Porro excitait les mécontens de Gênes; Zorti ceux d'Oneille; personne ne pouvait répon-

dre de son existence que déjà on était occupé de guerre, de conquêtes. La présence de nos troupes ne permettait pas à l'ambition de prendre son essor. Elle disposa ses mesures en conséquence; elle entrava le service, ameuta le peuple, encouragea tous les excès. Ce ne fut qu'insurrections, qu'assassinats, que désastres; nous fûmes rejetés sur le col de Tende. Nous avions éprouvé des revers, il s'agissait d'appeler le midi au meurtre, à la révolte, l'Angleterre dépêcha Lowe. Il se glissa comme un malfaiteur dans les montagnes qu'occupaient nos troupes, y organisa quelques attentats obscurs et s'échappa à la hâte, dès qu'il apprit vos succès.

17 *décembre.*

1 h. $\frac{1}{4}$ A. M. — La santé de l'empereur se soutenait depuis plus d'un mois. Les forces étaient revenues; les fonctions digestives avaient repris, tout semblait au mieux lorsque le mal se réveille avec plus d'intensité. De violentes tranchées de colique se font sentir, la douleur au foie devient insupportable, ce sont tous les symptômes d'une entérite. — Bains. — Lavemens simples et adoucissans. — Fomentations émollientes au bas-ventre. Je conseille l'huile de ricin.

18 *décembre.*

6 h. A. M. — Les tranchées perdent un peu de leur violence; mais sans cesser entièrement ni laisser un instant de repos au malade. Une toux sèche, fatigante se manifeste à la pointe du jour, l'emploi des anodins en diminue l'intensité. — Bain.

19 *décembre.*

10 h. A. M. — La fin de la journée d'hier à été assez tranquille. Les tranchées se sont renouvelées dans la nuit avec moins d'intensité et de fréquence. La douleur au foie a presque entièrement disparu.

20 *décembre.*

2 h. P. M. — L'empereur est un peu mieux, il repose quelques instans et prend un bain à l'entrée de la nuit.

21 *décembre.*

9 h. A. M. — L'empereur se trouve beaucoup mieux qu'hier; il fait quelques tours de promenade, rentre et prend un bain.

J'avais été faire une course comme à mon ordinaire, je m'étais égaré quelques instans dans le parc et rentrais comme Napoléon sortait du bain. « Je croyais, me dit ce prince, que vous traitiez

» les médecins anglais. Est-ce qu'ils n'ont pas été » exacts au rendez-vous ? — Non, sire, ils ont » paru isolément sensibles à l'invitation; ils l'ont » acceptée avec reconnaissance, mais ils se sont » ravisés tout à coup et se sont dégagés. J'ignore » si la main qui les a retenus n'est pas celle qui » vient de me faire arrêter. — Arrêter ! — Oui, » sire. Je gagnais paisiblement ma hutte, le fac- » tionnaire m'a refusé le passage, j'ai été conduit » au corps de garde : c'est ce qui m'a mis en re- » tard. » L'empereur laissa tomber la conversation; je n'insistai pas et me retirai. Mais les vexations devenaient personnelles; je fus encore arrêté, insulté les jours suivans; Napoléon ne voulut pas que je l'endurasse. « Écrivez à ce Calabrois : dites-lui » tout le mépris que sa basse méchanceté vous in- » spire, que vous vous retirerez s'il persiste. Je » ne veux pas qu'on vous refuse de l'air, qu'on » vous fasse périr sous mes yeux. » J'étais outré, ma lettre fut bientôt faite.

« Longwood, 22 décembre 1819.

« Excellence,

« Pardonnez à mon importunité si j'interromps vos occupations pour vous entretenir de circonstances qui me sont personnelles. Hier au soir, sur les sept heures, revenant de ma promenade dans le parc, je fus arrêté par la sentinelle placée

près de la grille du jardin; pendant plus d'une demi-heure je me vis empêché de rentrer dans mon habitation, qui n'est éloignée de là que d'environ vingt-cinq toises, encore ne recouvrai-je ma liberté qu'à la requête du sergent du corps-de-garde de Longwood, que je fis demander, à défaut du capitaine d'ordonnance alors absent. Déjà, dans la soirée de dimanche, 19 du courant, au moment où je revenais de ma promenade accoutumée, j'avais été également arrêté par une sentinelle placée au même endroit; mais celle-ci, beaucoup moins sévère que celle d'hier au soir, me permit après quelques instans de rentrer librement chez moi. Ainsi dans le court espace de trois mois, durée de mon séjour dans cette île, je me suis vu arrêté trois fois. Il me semble que de tels procédés sont diamétralement opposés aux témoignages de bienveillance et aux assurances réitérées que V. Exc. a bien voulu me donner; ils le sont sans doute à la conduite tracée pour le gouvernement de Sainte-Hélène, conduite qui m'a été officiellement communiquée avant mon départ d'Europe, et à laquelle je n'ai point hésité d'ajouter foi, puisque ce n'était pas des criminels que l'on tenait renfermés ici. Cependant je me trouve confiné dans mon habitation comme dans un cloître; et à moins d'être accompagné par un de vos subordonnés, je ne puis voir ni traiter personne hors des limites que vous-

même nous avez tracées. D'une autre part, je me vois en particulier parfaitement bien accueilli par mes confrères, et en public évité, repoussé même par eux (je veux croire que cette espèce d'éloignement ne provient que de la terreur profonde qu'on a jetée dans l'esprit des habitans de cette île); mais la situation où je me trouve est on ne peut plus pénible, on ne peut plus difficile à supporter; aussi, sans le motif qui m'a fait venir ici, sans le traitement que j'ai déjà employé avec succès contre l'endémie-hépatique chronique, qui, sous ce climat variable et dangereux, attaque depuis long-temps la santé de l'empereur Napoléon, je ne vous cache point que j'aurais déjà pris le parti de solliciter de V. Exc. la liberté de retourner dans ma patrie.

« Du moins pourrai-je vous demander de prendre en considération le véritable état des choses, la chaleur de la saison, la force du soleil qui darde ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes, et dont les effets aussi prompts que funestes ne sont sans doute pas inconnus à V. Exc. J'oserai vous prier de vouloir bien songer au climat insalubre que nous habitons, et enfin de m'épargner le déplaisir d'être arrêté pendant les heures, qui, dans cette saison, sont les seules auxquelles on puisse se promener au moins dans le parc, et respirer un air pur, ou pour mieux dire moins mal-

faisant, puisque déjà, à deux reprises différentes, je me suis vu atteint de violentes coliques qui m'ont retenu plusieurs jours au lit, et n'ont pas été sans danger pour moi.

« J'ose encore supplier V. Exc. de vouloir bien nous accorder la liberté commune à tous les hommes de bien, à tous les hommes qui n'ont pas même l'ombre d'un délit à se reprocher, si toutefois il y a quelque liberté possible dans cette île.

« Veuillez m'excuser, monsieur le gouverneur, de vous avoir interrompu pendant si long-temps, pour vous informer de l'état fâcheux où je me trouve par rapport à l'exercice de ma profession.

« J'ai l'honneur d'être,

« De votre excellence,

« Monsieur le gouverneur,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« F. ANTOMMARCHI. »

— « C'est bien, me dit l'empereur; adressez-
» vous aussi à Hamilton. Ce ministre a donné des
» éloges à vos travaux; il vous porte de l'intérêt,
» il n'est pas possible qu'il souffre que le bour-
» reau vous refuse jusqu'à la faculté d'aller res-
» pirer un peu d'air sous un arbre sans feuillage. »
Je suivis le conseil et j'écrivis :

« Longwood, 25 décembre 1819.

« Monsieur,

« Trois mois se sont déjà écoulés depuis que je suis arrivé dans cette île, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans une autre lettre. Permettez-moi de profiter des témoignages de bienveillance que vous avez bien voulu me donner, pour vous informer de ma situation dans un lieu où je suis venu de ma propre volonté.

« Je commence par vous avouer avec franchise que je ne conçois pas pourquoi l'on veut me contraindre à considérer ma condition comme celle d'un moine, d'un anachorète ou d'un esclave, lorsque des habitudes dès long-temps acquises, me rendent on ne peut moins propre à remplir les devoirs que de semblables états pourraient m'imposer.

« Je me trouve au milieu de l'Océan, placé dans une île presque inhabitable, et privé de toute espèce de liberté. Que puis-je craindre de plus?... Telle est pourtant ma situation; c'est peu de consacrer tout mon temps à l'étude et au soulagement de l'humanité souffrante, dans cette île que la nature semble avoir marquée d'une empreinte profonde de tristesse et de réprobation; je vois encore ses habitans éviter le voisinage de Longwood avec autant de crainte que dans l'éternité ils

pourraient fuir l'enfer. Cette terreur paraît s'être emparée de leur esprit de manière à y éteindre tout autre sentiment. Mes confrères partagent l'épouvante générale, et l'on dirait qu'ils tremblent à mon aspect, de sorte qu'au lieu des politesses dont j'ai coutume d'user à leur égard, je ne reçois d'eux que des duretés et des refus; encore ne m'est-il guère permis de les blâmer, puisqu'ils ne pourraient s'approcher de moi ni me dire un seul mot, sans que les autorités locales en fussent aussitôt informées. Des lunettes d'approche braquées contre nos habitations pénètrent jusque dans nos appartemens, et des télégraphes, organisés avec beaucoup de soins, rapportent sur-le-champ tout ce qui s'y passe. Pour peu que je veuille porter mes pas hors des étroites limites qu'on nous a fixées, je suis forcé d'accepter la compagnie d'un agent du gouverneur, chargé de rendre un compte fidèle de tout ce que je puis dire ou faire en sa présence, de sorte que, pour me soustraire au danger de ses révélations, je me vois contraint de renoncer à toute espèce de relations et de rapports sociaux. Ce n'est pas tout; passé six heures et demie du soir, il ne m'est plus permis de me promener, même dans le parc voisin de mon habitation; et, ce qu'il y a de pire, c'est que les habitans de Longwood qui se trouvent dehors après cette époque, ne peuvent plus rentrer chez eux, comme cela

m'est déjà arrivé trois fois. A-t-on jamais entendu parler d'une mesure à la fois plus absurde et plus tyrannique, surtout dans le climat brûlant où nous nous trouvons?

« Dès six heures et demie du soir, l'enceinte de Longwood, renfermée dans un cercle d'environ trente toises de rayon, est entourée d'un grand nombre de sentinelles qui ont la consigne expresse de ne laisser entrer ni sortir personne, et d'arrêter tous ceux qui se présentent. A neuf heures, les mêmes sentinelles resserrent leur cordon; et se trouvent placées si près des habitations qu'il m'est impossible de sortir de mon appartement pour me rendre à ma pharmacie, chez le comte Bertrand, ou même jusqu'aux écuries, sans être exposé à quelques coups de baïonnette, faute de pouvoir répondre convenablement aux *qui vive!* que l'on me crie dans une langue que je ne connais point encore. Le soir ou pendant la nuit, lorsque mes devoirs m'appellent auprès de l'empereur, comme les dispositions locales de Longwood ne me permettent point de traverser ses appartemens, je suis forcé de passer entre les mains de je ne sais combien de sentinelles qui m'épient, me guettent et ne me quittent pas des yeux que je ne sois rendu à ma destination.

« Tel est l'exposé fidèle de la situation affreuse où je me trouve, et si votre bienveillante média-

tion auprès de lord Bathurst ne parvient pas à m'obtenir assez de liberté pour que je puisse du moins acquérir quelques notions scientifiques relativement à ce triste rocher, je ne sais si ma résignation pourra supporter plus long-temps l'excès de violence auquel elle est en butte; mais je suis plein de confiance en votre puissante protection, et j'ose espérer que vos soins généreux parviendront à me rendre ce séjour moins triste et moins pénible.

« Veuillez agréer l'assurance sincère du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« De votre excellence,

« Le très-humble et très-dévoué serviteur,

« F. ANTHOMMARCHI. »

Je me plaignais, je n'avais rien de mieux à faire. Son excellence s'en souciait peu; mais le ministre m'avait témoigné de l'intérêt; je recourais à lui, le cas devenait plus grave; les limites furent éloignées; je pus respirer, circuler à l'aise; je n'eus plus à craindre de me voir déposé dans un corps-de-garde ou percé d'un coup de baïonnette. Ce ne fut pas tout : Hudson joignit des conseils à la liberté, et m'adressa une homélie qu'en vérité je méritais bien : j'avais sans cesse à la bouche un nom qu'il ne devait pas entendre; je ne parlais que de l'empereur; je voulais l'obliger à refuser mes lettres, le priver du plaisir de correspondre avec

moi. La sollicitude était touchante, mais s'adressait mal.

Nous avions fait nos dispositions pour creuser un bassin ; l'empereur était en large pantalon, en veste, avec un énorme chapeau de paille de Bengale sur la tête, et des espèces de sandales aux pieds. Je laissai ce galimatias sans réponse, et le suivis vers une troupe de Chinois qu'il avait appelés pour donner le dernier coup de main à nos travaux. Nous les apercevions qui nous examinaient, riaient, devenaient moins bruyans à mesure que nous nous avancions. — « Qu'ont-ils donc? qu'est-ce qui les » égaie? serait-ce mon costume? — Probablement, » lui dis-je, ils s'étonnent de vous voir vêtu en » ouvrier comme eux. » — Nous les avions joints; ils se mirent à l'ouvrage, et se continrent quelque temps ; mais la gaîté l'emporta bientôt, et devint si générale, qu'elle le gagna lui-même. — « Qu'ont-ils? que disent-ils? » — Aucun de nous ne comprenait le chinois; nous ne pûmes lui répondre. — « C'est mon costume ! il est en effet » assez plaisant. Mais il ne faut pas qu'en riant ils » soient brûlés par la chaleur; je veux que cha- » cun d'eux ait aussi son chapeau de paille, c'est » un petit cadeau que je leur fais. » — Il s'éloigna, se dirigea vers une touffe d'arbres. Nous croyions qu'il était allé chercher le frais lorsque nous l'aperçumes qui était à cheval, suivi de son

piqueur. Il fit quelques tours, partit au galop, et gagna Dead-Wood. Parvenu au sommet de la position, il s'arrêta, déploya sa lunette, la promena tout autour de lui, et revint avec la même vitesse qu'il était allé. Cette excursion si simple devint aussitôt une affaire d'état. On avait aperçu un cavalier équipé à la chinoise. Comment était-il apparu? d'où venait-il, que voulait-il? le gouverneur ne le pouvait comprendre. L'empereur, qui s'amusait de ses terreurs, imagine de les accroître encore. Il costuma Vignali comme il l'était lui-même; lui donna son cheval, son piqueur, sa lunette d'approche, lui ordonna de marcher vite, et de faire mine d'observer. Le missionnaire alla, fut aperçu, signalé, mit en rumeur l'île entière. Hudson, Gorrequer, Reade, tout fut aussitôt sur pied, accourut à Longwood. C'était une conspiration, un enlèvement; c'était.... Vignali déguisé. Le gouverneur se retira confus. Je me trouvais sur son passage: il vint à moi, déclama, exhala sa colère, et finit par déclarer qu'après tout celui qui le mystifiait n'était qu'un usurpateur. — « Sans doute. » — Mon ton de bonhomie le trompa. Il me flattait de l'œil, s'emportait, jurait; et, terminant par le coup de massue, il conclut encore que c'était un usurpateur, que je ne pouvais le nier. — « Non, » assurément, lui répondis-je; c'est un fait dont » je suis trop honteux pour le contester. » —

S. Exc. étonnée se dérida tout-à-fait, et m'invita à la confiance. J'y répondis sur l'heure. — « L'empereur, car en l'appelant général, vous lui faites grâce d'une usurpation, et je veux les compter toutes, est tout noir du crime que vous lui reprochez. A Toulon, il usurpa la victoire, et fit méchamment tomber les torches des mains de votre Érostrate; il l'usurpa encore à Montenotte, à Castiglione, à Lodi, sur le Tagliamento; il usurpa notre admiration par la rapidité de ses triomphes; il l'usurpa par la vengeance qu'il tira sous les murs de Pavie de l'affront fait à François Ier; il l'usurpa par cette retraite fameuse où, sacrifiant ses espérances et ses parcs, il leva le siége de Mantoue, courut vaincre, et apprit à l'ennemi qu'une surprise, un succès, ne sont souvent que le prélude d'une grande défaite. Il l'usurpa encore lorsque, abandonné à lui-même, privé de flottes, de transports, il faisait la guerre au milieu des déserts, ouvrait des canaux, fouillait des sables, et cultivait, en combattant, tous les arts de la paix. »

J'allais continuer l'histoire des usurpations: mais je rappelai maladroitement la manière dont les émigrés avaient été mitraillés à Quiberon, les Russes au Helder; son excellence n'en voulut plus.

Je rejoignis nos Chinois que l'empereur excitait au travail. « Eh bien, que vous a dit Hudson; ne » craint-il pas qu'il me vienne quelque jour

» des ailes, et que je n'échappe au cercueil? —
» Je l'ignore : je lui racontais comment vous aviez
» usurpé la victoire, l'admiration publique : l'es-
» quisse lui a déplu, il s'est éloigné. » — Napoléon
s'amusa beaucoup de cette nouvelle mésaventure.
Il riait, plaignait Hudson, et trouvait que c'était
trop pour un jour. Il passa peu à peu aux événe-
mens dont j'avais voulu entretenir Lowe, rappela
quelques anecdotes, donna des éloges à l'un, cita
un trait honorable à l'autre. — « Augereau avait
» de l'habileté, du courage; il était aimé des
» soldats et heureux dans ses opérations. Joubert
» avait le génie de la guerre, Masséna une audace,
» un coup-d'œil que je n'ai vu qu'à lui; mais il
» était avide de gloire, et ne souffrait pas qu'on
» le frustrât des éloges qu'il croyait avoir mérités.
» Les rapports étaient rédigés à la hâte, destinés
» à satisfaire la curiosité des oisifs et ne faisaient
» quelquefois pas à chacun sa véritable part. Il
» ne trouva pas que les services qu'il avait ren-
» dus devant Mantoue fussent suffisamment ap-
» préciés; il réclama. » — « J'ai lu, m'écrivit-il,
» votre relation de la bataille de Saint-Georges
» et de l'affaire de Cerea. C'est avec la dernière
» surprise que j'ai vu que vous faisiez l'éloge de
» quelques généraux qui, bien loin d'avoir con-
» tribué aux succès de cette heureuse journée,
« ont failli faire écraser une colonne de ma divi-

» sion destinée à l'attaque de la Favorite, et vous
» ne dites pas un seul mot de moi ni de Ram-
» pon! j'ai aussi à me plaindre de vos rapports
» de Lonado et de Roveredo, dans lesquels vous
» ne me rendez pas la justice que je mérite. Cet
» oubli me déchire le cœur et jette du découra-
» gement dans mon âme. Je rappellerai, puis-
» qu'on m'y contraint, que le gain de la bataille
» de Saint-Georges est dû à mes dispositions mi-
» litaires, à mon activité, à mon sang-froid et à
» ma prévoyance.

« Par la faute du général Sahuguet qui n'avait
» pas attaqué la Favorite, comme vos ordres le
» prescrivaient, les masses de l'ennemi s'étaient
» jetées entre Saint-Georges et la Favorite; et
» sans l'ordre que je donnai à l'intrépide général
» Rampon de se porter sur ma droite, d'y atta-
» quer l'ennemi, ma division était tournée : c'en
» était fait de la bataille. La brave trente-deuxième
» eut à soutenir un combat des plus opiniâtres
» pendant quatre heures, et vous ne dites pas
» un mot de moi ni de Rampon, qui avons joué
» les principaux rôles dans cette mémorable jour-
» née.

« Personne autre que Chabran n'a marché à
» la tête des grenadiers; il s'y est tenu cons-
» tamment; Marmont et Leclerc ne sont arrivés
» qu'au fort de l'action. Je n'ai assurément qu'à

» me louer de la manière dont ils se sont con-
» duits; mais cela ne doit pas faire oublier ce
» que l'on doit à Chabran, sujet aussi brave qu'in-
» telligent, pour lequel je vous demande en vain
» depuis long-temps le grade de général de bri-
» gade.

« Ma lettre est dictée avec ma loyauté et ma
» franchise ordinaires, et c'est en vous ouvrant
» mon âme que je me flatte que vous me rendrez
» justice ainsi qu'à plusieurs officiers de mon état
» major. »

« La Harpe était dans le même genre; sévère,
» indépendant, prodigue de sa vie sur le champ
» de bataille; mais jaloux de la part qu'il avait
» prise à la victoire. Il périt par un de ces ac-
» cidens si communs à la guerre. Il revenait d'une
» reconnaissance; la nuit était obscure, orageuse,
» il ne répondit pas au *qui vive* du factionnaire et
» fut victime de sa sollicitude. Il était du canton
» de Berne; chaud partisan des idées nouvelles,
» il avait été obligé de fuir et avait eu ses biens
» confisqués. J'eus la satisfaction de les faire ren-
» dre à son fils. Les Suisses manquaient de grains,
» demandaient à en acheter en Italie; je le permis,
» mais à condition que la saisie serait révoquée;
» et je chargeai Barthélemy, qui était ambassa-
» deur à Bâle, d'y tenir la main. J'eus plus de
» peine au sujet d'un de mes aides de camp,

» tué à Arcole, le brave colonel Muiron. Il avait
» servi, depuis les premiers jours de la révolu-
» tion, dans le corps de l'artillerie. Il s'était spé-
» cialement distingué au siége de Toulon, où
» il avait été blessé en entrant par une em-
» brasure dans la célèbre redoute anglaise.

« Son père était arrêté comme fermier géné-
» ral : il vint se présenter à la convention na-
» tionale, au comité révolutionnaire de sa section,
» couvert du sang qu'il venait de répandre pour
» la patrie, il réussit : son père fut mis en liberté.

« Au 31 vendémiaire il commandait une des
» divisions d'artillerie qui défendaient la conven-
» tion; il fut sourd aux séductions d'un grand
» nombre de ses connaissances et des personnes
» de sa société. Je lui demandai si le gouverne-
» ment pouvait compter sur lui. Oui, me dit-il,
» j'ai fait serment de soutenir la république, je
» fais partie de la force armée, j'obéirai en obéis-
» sant à mes chefs; je suis d'ailleurs, par ma
» manière de voir, ennemi de tous les révolu-
» tionnaires, et tout autant de ceux qui n'en
» adoptent les maximes et la marche que pour
» rétablir un trône, que de ceux qui voudraient
» rétablir ce régime cruel où mon père et mes
» parens ont si long-temps souffert. Il se com-
» porta effectivement en brave homme, et fut
» très-utile dans cette action qui sauva la liberté.

« Je l'avais pris pour aide de camp au commen-
» cement de la campagne d'Italie : il rendit dans
» presque toutes les affaires des services essen-
» tiels ; enfin il mourut glorieusement sur le
» champ de bataille, à Arcole, laissant une jeune
» veuve enceinte de huit mois.

« Je demandai, en considération des services
» qu'il avait rendus dans les différentes campagnes
» de cette guerre, que sa belle-mère fût rayée
» de la liste des émigrés sur laquelle elle avait été
» inscrite, quoiqu'elle ne fût jamais sortie de
» France. Je réclamai la même justice pour son
» beau-frère, jeune homme qui avait quatorze
» ans lorsqu'il fut inscrit sur la liste fatale : il
» était en pays étranger pour son éducation. »

Des hommes qui avaient concouru à ses victoires l'empereur passa aux mouvemens, aux combinaisons qui les avaient décidées. C'était une suite de conceptions, de manœuvres, d'audace, telles que n'en présente pas l'histoire. Il avait conquis en trois ans toute la partie septentrionale de l'Italie, soutenu avec trente à quarante mille hommes les plus grands efforts de l'Autriche, et fait dans ces trois années six campagnes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

